From *Revue des études arméniennes* 38 (2018-2019).
This material is presented solely for non-commercial educational/research purposes.

d—Histoire de l'art et musicologie

L'*ÉCLATANTE COURONNE* DE SAINT-SERGE : Le monastère de Xckōnk' [Khətzkonq] et le dôme en ombrelle dans l'architecture médiévale

par

PATRICK DONABÉDIAN

Aix-Marseille Université
CNRS, LA3M, Aix-en-Provence

I. OBJET DE L'ÉTUDE. LOCALISATION DU SITE. BRÈVE BIBLIOGRAPHIE

Le présent essai est une version largement remaniée et augmentée d'un article publié en 2015 en turc à Istanbul[1]. Celui-ci avait pour but d'attirer l'attention des responsables turcs sur l'urgente nécessité de sauvegarder le seul élément, très précieux mais gravement menacé, qui subsiste du complexe monastique de Xckōnk', l'église Saint-Serge. Cet article se voulait une contribution à l'action engagée par la mission internationale *Ani in Context. Workshop. September 28-October 5, 2013, Kars, Turkey*, initiée par les organismes World Monuments Fund, Norwegian Institute for Cultural Heritage Research, et Anadolu Kültür. Il s'appuyait d'ailleurs sur le *Rapport Final* de cette mission[2]. Malheureusement, bien que publié grâce au concours et avec le soutien d'intellectuels, notamment turcs, et de plusieurs collègues[3], l'article de 2015 n'a pas (encore) suscité la réaction attendue et Saint-Serge reste en danger de destruction.

La présente étude, quant à elle, se fixe trois objectifs : A) En rappelant quelques points saillants de la composition générale, de l'architecture et de la décoration des composantes de l'ensemble de Xckōnk', elle tente de mettre en exergue son importance et sa valeur, et de justifier ainsi qu'une

[1] DONABEDIAN 2015.

[2] http://www.wmf.org/sites/default/files/wmf_publication/Ani in Context Report Final.pdf où se trouve, p. 37-46, l'annexe A : « Khtzkonk Monastery Assessment ».

[3] Nos remerciements s'adressent en particulier à Igor Dorfmann-Lazarev, Edhem Eldem et Osman Kavala.

attention toute particulière lui soit portée. B) En complément à l'examen de deux de ses édifices, les églises Saint-Jean-Baptiste et Saint-Serge, elle propose une étude succincte de l'une des remarquables créations de l'architecture arménienne médiévale : le dôme en ombrelle. C) Elle donne une brève analyse des destructions subies par le monastère et de son état actuel, qui nécessite une intervention urgente.

Les vestiges du monastère de Xckōnk‘ se trouvent à quelques kilomètres à l'ouest du bourg de Digor (ancien Tekor arménien), dans l'actuelle province turque de Kars (partie occidentale du canton de Širak de la province médiévale arménienne d'Ayrarat), à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de l'actuelle frontière entre l'Arménie et la Turquie. Les coordonnées de géolocalisation sont : 40° 22′ 50″ N, et 43° 22′ 35″ E. L'ensemble était disposé sur un chapelet de trois replats, dans les gorges de la rivière Digor/Tekor, sur sa rive gauche (fig. 1). Le monastère comportait cinq églises (ce que reflète son nom turc Beş kilise), deux « chapelles-khatchkars » (ou « khatchkars emmurés »), ainsi que plusieurs bâtiments conventuels, une école et des jardins, ces derniers aménagés à la fin du XIXe s. (fig. 2-6).

Fondé probablement au Xe-XIe s., constitué principalement au premier tiers du XIe s., Xckōnk‘ a été plusieurs fois restauré au cours des mille ans de son existence, notamment au début du XIIIe s. (nous évoquerons *infra* des travaux entrepris en 1213 et 1216). Le monastère fit encore l'objet de réparations après la conquête de ces territoires par la Russie en 1878, et bénéficia du mécénat du général de l'armée tsariste H. Lazareff (Lazareanc‘). Il devint alors un lieu de pèlerinage, apprécié également pour ses sources d'eau réputée curative. L'ensemble était encore entièrement conservé en 1920[4]. Une image du monastère dans cet état a été immortalisée par le peintre Martiros Sarian dans un dessin exécuté en 1929[5] (fig. 7). Au contraire, lors de leur visite en 1959, Nicole et Jean-Michel Thierry n'y trouvèrent plus qu'une église encore debout, Saint-Serge (fig. 8), mais dont la façade sud portait « une profonde lézarde » (fig. 123), tandis que les quatre autres sanctuaires et les édifices non cultuels étaient totalement ruinés[6].

Xckōnk‘ n'a pas encore fait l'objet d'études approfondies. Quelques données succinctes, l'épigraphie et quelques relevés et photographies ont

[4] Il fut visité et photographié le 30 août 1920 par Ašxarhbēk K‘alant‘ar. Cf. KALANTAR 1994, p. 84-89, fig. 15 et 16.

[5] Dessin, encre de Chine sur papier, 12 × 17 cm, illustration pour le recueil *Contes arméniens*, 1929, Maison-musée Martiros Sarian, Erevan.

[6] THIERRY 1965, p. 170-171.

été transmises par des auteurs qui ont pu voir l'ensemble quand il était encore conservé[7]. Rédigées à partir de ces documents anciens, plusieurs notices ont fourni de brèves descriptions du monastère, accompagnées d'indications historiques et de quelques commentaires relatifs à l'architecture[8]. A la fin des années 1960, le monument a été visité et brièvement étudié[9]. Armen Kazaryan lui a récemment consacré un article assez détaillé, qui est en attente de parution[10]. La présente publication a le privilège de s'appuyer sur une riche collection de photographies anciennes, pour beaucoup inédites, provenant principalement des archives du Musée d'Histoire de l'Arménie (MHA, Erevan)[11]. La plupart sont l'œuvre du « père de l'étude de l'architecture arménienne » T‘oros T‘oramanean[12].

II. L'ensemble monastique et ses composantes

1. Disposition générale de l'ensemble monastique

Nos premières observations concernant le complexe dans son état ancien ne peuvent hélas plus être vérifiées ni approfondies par des études *in situ*. Elles portent sur l'organisation générale de Xckōnk‘ qui se singularisait par une disposition plutôt dispersée de ses composantes. C'étaient de (très) petites constructions placées certes en fonction de l'espace disponible, mais en même temps avec une assez grande liberté, offrant un exemple pittoresque d'harmonie entre l'œuvre architecturale et son environnement (fig. 2-4). Cette remarquable intégration dans la nature constitue d'ailleurs l'une des caractéristiques de l'architecture cultuelle arménienne,

[7] Les principales références anciennes sont : Sargisean 1864, p. 208-214 ; Ališan 1881, p. 126-130 ; Ališan 1890, p. 111-113 ; Ēp‘rikean 1907, p. 177-181 ; Strzygowski 1918, p. 104-106, 252-253 ; T‘oramanyan, I, Erevan, 1942, p. 310-311 ; II, 1948, p. 131.

[8] Citons notamment : Cuneo 1977, p. 16-18 et *passim* ; Thierry et Donabédian 1987, p. 588-589 ; Cuneo 1988, I, n° 411, p. 638-641 ; Kamsarakan 2001, p. 301 ; ainsi que les articles de *Wikipedia* : http://en.wikipedia.org/wiki/Khtzkonk_Monastery et du site *Virtual Ani* : http://www.virtualani.org/khtzkonk/.

[9] Marzpanean 1970, p. 108-114.

[10] Kazaryan A., « The Church of Surb Sargis (1024) in the Khtskonk Monastery and Shaping of the Medieval Order », à paraître dans la revue *Iran and the Caucasus*, Erevan. L'auteur remercie Armen Kazaryan d'avoir bien voulu lui donner connaissance de son texte avant sa publication.

[11] L'auteur est redevable pour cette précieuse documentation aux responsables du MHA. Il tient à remercier en particulier l'ancienne directrice, Anelka Grigoryan, et l'actuel directeur, Grigor Grigoryan.

[12] Pour les publications de cet auteur après 1922, l'orthographe T‘oramanyan est utilisée.

surtout monastique. Rappelons que le choix de l'emplacement des monastères, le plus souvent isolés et fortifiés, très nombreux à partir du Xe-XIe s. et jusqu'à la période moderne, faisait, à l'évidence, l'objet d'un soin tout particulier en Arménie, une grande attention étant portée à leur relation avec la nature. Au contraire, édifiées aux périodes antérieures et jusqu'au Xe-XIe s., les églises paroissiales, situées en milieu urbain ou villageois, avant que beaucoup de ces localités ne périclitent du fait des invasions, étaient beaucoup moins libres dans leur rapport à l'environnement naturel.

Le groupe ecclésial principal de Xckōnk', presqu'entièrement entouré d'une enceinte, avait été placé sur un espace rectangulaire relativement large, qui permettait de disposer, de manière approximativement rectiligne, le traditionnel front oriental reliant les trois petites églises (fig. 1). L'alignement des chevets est en effet l'une des règles quasi constantes de l'organisation spatiale des monastères arméniens[13]. De leur côté, les bâtiments conventuels liés à la vie de la communauté (les photographies nous permettent de les deviner très frustes, probablement tardifs) étaient rangés sur les bords ouest et sud de cette plateforme (fig. 5, 6, 9). Ce groupe ecclésial central était composé, du nord au sud, de l'église principale, Saint-Serge, seule conservée (fig. 8), puis d'une seconde petite église, Saint-Jean-Baptiste (fig. 9, à droite), et enfin d'une chapelle, la Sainte-Mère de Dieu (fig. 9, à gauche). Deux autres chapelles occupaient des éperons rocheux séparés, plus à l'est. On pouvait ainsi admirer, sur un site remarquablement bien choisi pour sa beauté, une singulière combinaison de trois principes : a) le respect des règles de l'organisation de l'espace monastique, b) une grande liberté conceptuelle, c) une recherche d'harmonie avec la nature.

Il convient toutefois de noter que, si l'alignement (très imparfait) du chevet des trois églises est conforme à l'une des normes de l'architecture monastique, l'absence de *gawit'* ou *žamatun*, en revanche, est en opposition avec elles. On sait en effet que cette sorte de narthex est quasi obligatoire devant la façade ouest de l'église principale d'un monastère arménien. Et ce ne sont pas les modestes porches ou galeries voûtées qualifiés de *gawit'* par Nersēs Sargisean[14] qui pourraient en faire office. Il n'est pas exclu que cette particularité fût liée à une spécificité fonctionnelle. On reviendra sur ce point dans la partie consacrée à Saint-Serge.

[13] Cf. la planche synoptique présentant l'organisation spatiale générale des monastères médiévaux dans : CUNEO 1988, II, p. 742-743.

[14] SARGISEAN 1864, p. 212. L'auteur remercie Ani Baladian de ses observations à ce sujet.

2. Imprécision des dédicaces

Parmi les cinq sanctuaires de Xckōnk‘ (la modestie de leurs dimensions rend purement conventionnelle la distinction entre église et chapelle[15]), seule l’église principale, Saint-Serge, dispose d’une dédicace clairement notifiée dans les sources livresques et épigraphiques. Quant aux quatre autres constructions, une certaine confusion existe dans leurs appellations qui diffèrent selon les auteurs, les dédicaces étant traditionnelles ou populaires. Ainsi, les dédicaces des deux sanctuaires situés à côté de St-Serge : immédiatement au sud, la petite église St-Jean-Baptiste, et un peu plus loin, la chapelle Ste-Mère de Dieu, sont inversées dans certaines publications. Seule la dédicace à Saint-Grégoire l’Illuminateur, appliquée à la chapelle la plus éloignée à l’est, est acceptée par tous. Nous adopterons ici l’attribution des dédicaces admise dans la majorité des ouvrages consultés ; ainsi, nous appellerons Saint-Etienne la chapelle située à une courte distance à l’est du groupe principal.

3. Le groupe homogène des trois chapelles

Les trois chapelles du complexe retenaient l’attention par la similitude de leurs silhouettes. Les photos anciennes montrent trois très petites constructions à coupole sur croix inscrite dans un parallélépipède, semblables quant à leurs proportions élancées (inclinaison marquée des toits sur les bras de la croix), leur haut tambour cylindrique à coiffe conique et la forte double césure verticale créée, en particulier sur la façade orientale, par la paire d’étroites niches dièdres à trompes coquillées à leur sommet. Pourtant une certaine différence existait entre elles quant à la couleur de la pierre, ainsi que, pour autant que les documents conservés permettent d’en juger, quant à la planimétrie (malheureusement, nous ne disposons pas de plans précis de ces chapelles). La Ste-Mère de Dieu (fig. 9, 10) était, semble-t-il, une nef à coupole (ou peut-être une toute petite croix inscrite), précédée à l’ouest, jusqu’au XIXe s., par un petit porche voûté, ensuite détruit. Les deux autres chapelles (fig. 11-12 et 17-19), construites respectivement en tuf beige et en tuf rougeâtre, un peu

[15] Cette distinction est encore moins pertinente en arménien, où l’on a coutume d’appeler *եկեղեցի* (= église) même les sanctuaires les plus modestes, alors que le terme *մատուռ(ն)*, bien que donné dans les dictionnaires bilingues comme équivalant au français chapelle, outre l’idée de petitesse, comporte prioritairement le sens de martyrium (*վկայարան*), chapelle mémoriale/funéraire ; cf. dictionnaires *NBHL*, Malxaseanc‘, Ałayan… Selon *ArmB*, *maturn* vient d’ailleurs du grec *μαρτύριον*.

plus larges, obéissaient à la composition de la salle à coupole ou croix inscrite cloisonnée, avec deux minuscules sacristies à absidiole aux angles orientaux.

Rappelons que l'on appelle « nef à coupole » un type de chapelles assez fréquentes en Arménie au XIe-XIIIe s., aux dimensions très réduites, dans lesquelles la coupole s'appuie, à l'est, sur les extrémités de l'abside et, à l'ouest, sur deux supports engagés, à peine saillants[16]. Le tout est inscrit dans un périmètre rectangulaire. L'espace y est si étroit qu'il n'y a pas de place pour des chambres d'angle, ce qui fait la différence avec les « salles à coupole », qui sont (un peu) plus grandes et ont des sacristies dans les angles. Héritées de leurs prototypes du VIIe s., les « salles à coupole » médiévales, que l'on appelle aussi des « croix inscrites cloisonnées », présentent deux variantes : dans l'une, il n'y a que deux sacristies à l'est, de part et d'autre de l'abside, et dans l'autre, outre celles de l'est, on trouve également deux sacristies sur les côtés du bras occidental ; ces pièces angulaires ont deux étages[17]. Malgré leur extrême petitesse, les « nefs à coupole » sont, comme les « salles à coupole », des croix inscrites et, bien que les bras latéraux de la croix soient très courts, le croisement des quatre membres et donc l'aspect cruciforme de la structure sont nettement perceptibles au niveau des toits, sous le tambour.

Placées hors du groupe ecclésial, les deux chapelles orientales avaient, semble-t-il, une même fonction funéraire. En effet au nord et au sud du chevet de St-Etienne (fig. 11-13) se dressaient deux groupes de piédestaux, chacun destiné à porter apparemment trois khatchkars accolés[18], et autour d'elle étaient disposées les pierres tombales d'habitants de la ville forte voisine de Keč'ror (actuelle Keçivan), tombés lors de combats au début du XIIIe s.[19] Quant à la chapelle St-Grégoire (fig. 17-19), elle occupait l'angle sud-ouest d'une enceinte quadrangulaire au centre de laquelle se dressait, dotée d'un piédestal à cinq degrés, une « chapelle-khatchkar » (« xač'k'aramatuṙ » ou « ormnap'ak xač'k'ar ») « exceptionnelle, grande et magnifique »[20]. Celle-ci formait, de manière inhabituelle, la dominante

[16] Sur cette typologie, voir THIERRY et DONABÉDIAN 1987, p. 600, « Nefs à coupole ». Voir une planche synoptique de plans dans CUNEO 1988, II, p. 729, avec 14 exemples médiévaux.

[17] Voir les planches de plans de salles à coupole/croix inscrites cloisonnées dans CUNEO 1988, II, p. 726-729.

[18] KALANTAR 1994, p. 88, signale, dans son rapport de 1920, ces deux groupes de « bases allongées de plusieurs khatchkars » et précise que, lors de sa visite, les khatchkars n'étaient déjà plus conservés.

[19] Ēp'RIKEAN 1907, p. 179-180.

[20] *Ibid.*, p. 180. La petitesse de la courette faisait que, placé en son centre, le monument à khatchkar était en même temps quasi attenant à l'angle nord-est de la chapelle Saint-Grégoire.

de cette sorte d’ermitage secondaire ou d’enclos funéraire-commémoratif. Nous y reviendrons plus loin, lorsque nous présenterons ensemble cette chapelle-khatchkar (fig. 25) et celle qui se trouvait au nord de St-Serge (fig. 27). Les deux édicules étaient en effet étroitement apparentés l’un à l’autre.

On ignore la datation exacte de ces trois chapelles, mais il est fort possible qu’elles fussent à peu près contemporaines de St-Serge, donc du début du XIe s. A) Sur la Ste-Mère de Dieu était gravée une inscription de 1213 relatant les travaux de restauration et donations faits à Xckōnk‘ par « Tigran, fidèle serviteur du […] šahnšah Zak‘aria »[21], mais cela n’exclut pas une datation principale du Xe-début du XIe s.[22] B) La chapelle St-Etienne, de son côté, peut être datée, avec une haute probabilité, du premier tiers du XIe s., grâce notamment à la forme et au décor du portail qui s’ouvrait dans sa façade sud (fig. 14). C’était un portail rectangulaire à architrave fortement saillante et à chambranle constitué de quatre bandes plates en retrait progressif, or on sait que ce type est caractéristique du premier tiers du XIe s.[23] On peut s’étonner du léger décalage du portail vers l’ouest, c’est-à-dire vers la gauche par rapport au centre de la façade, mais de telles « irrégularités » ne sont pas rares sur les monuments médiévaux. Signalons la qualité du traitement et l’originalité du pittoresque rinceau de vigne sur l’architrave du portail : en contraste avec le relief méplat des feuilles et alternant avec elles, les grappes, logées dans les courbes montantes du rinceau, se détachaient vivement grâce à leur saillie bombée et à l’évidement du fond autour d’elles[24] (fig. 15). Le même soin s’observait sur l’ornementation des trompes coquillées qui surmontaient les deux niches dièdres de cette façade sud, et sur l’arc à rang de godrons ou gouttes « pointe en bas » qui coiffait l’étroite fenêtre percée en son centre (fig. 16). Par tous ces traits, l’ornementation sculptée de la chapelle St-Etienne de Xckōnk‘ s’inscrivait harmonieusement dans le cadre du décor architectural du Xe-XIe s.[25] C)

[21] SARGISEAN 1864, p. 212 ; ALIŠAN 1881, p. 129-130 ; ĒP‘RIKEAN 1907, p. 179. KALANTAR 1994, p. 88, suggère de voir dans ce Tigran le riche marchand d’Ani Tigran Honenc‘, qui fit bâtir en 1215 dans la capitale la fameuse église St-Grégoire et, un peu plus tôt, l’ermitage des Vierges ou Bexenc‘ (on y trouve une coiffe en ombrelle qui n’est pas sans parenté avec celle de St-Serge de Xckōnk‘ — voir *infra*).

[22] MELIK‘-BAXŠYAN 2009, p. 187, affirme que le petit narthex (porche) de la Ste-Mère de Dieu a été bâti en 955, mais il ne cite pas sa source.

[23] Photo d’archives de ce portail dans : CUNEO 1988, II, p. 782. Typologie propre aux portails du début du XIe s. : HARUT‘YUNYAN 1992, p. 205, fig. 55 ; voir aussi THIERRY 2000, p. 325, fig. D.

[24] T‘ORAMANYAN 1942, p. 311, prenait soin de souligner le goût et la maîtrise d’exécution de ce décor.

[25] Voir notamment pour comparaisons : CUNEO 1977, pl. LVI, LXIII, a-d.

Enfin, dans la cour de St-Grégoire, l'une des trois pierres tombales situées au pied du haut khatchkar était datée par inscription de 1034[26].

Indépendamment de la très relative incertitude qui entoure leur datation (le début du XIe s. étant, on l'a vu, fort probable), ces trois petits sanctuaires semblent avoir été conçus, dans leur homogénéité stylistique, comme une sorte de contrepoint aux volumes rayonnants et aux formes plus diversifiées des deux églises. Par leur silhouette svelte, elles contribuaient à l'élégance de l'ensemble.

4. L'église Saint-Jean-Baptiste, probablement la plus ancienne

La troisième série d'observations relatives à l'état ancien du monastère porte sur l'église Saint-Jean-Baptiste (Surb Karapet, appelée par plusieurs auteurs Sainte-Mère de Dieu). Par son dôme plissé et sa composition cruciforme, en tétraconque partiellement inscrite, mais assez nettement perceptible de l'extérieur, cette petite construction formait, avec l'église principale St-Serge, un pôle différent des trois chapelles quadrangulaires à coiffe conique sur assez haut tambour cylindrique. Elle se singularisait par des traits insolites comme l'irrégularité du dessin de son plan (fig. 20), du moins pour son contour extérieur et ses sacristies angulaires, l'emplacement légèrement décalé vers l'est des portes nord et sud, une certaine maladresse ou rudesse de formes et la relative retenue du décor sculpté (fig. 21). Ces traits semblent désigner l'édifice comme le plus ancien du complexe. De fait, plusieurs arguments plaident, nous le verrons, en faveur d'une datation entre la fin du IXe et le début du Xe s.[27], sans exclure la possibilité d'une réfection, dont certaines des maladresses relevées résulteraient. D'ailleurs, une inscription de 1006[28] mentionnant l'évêque Anania et le roi bagratide Gagik, qui régna sur Ani de 990 à 1017 ou 1020, reflétait probablement une restauration[29].

[26] ALIŠAN 1881, p. 130.

[27] T'ORAMANYAN 1942, p. 310-311, proposait déjà de dater l'église, qu'il appelait St-Etienne, « avant le Xe s. » et y décelait la même référence aux « vieilles formes traditionnelles » qu'à Širakawan, bâtie juste après 893. A. Kazaryan (cf. *supra* note 10) propose lui aussi une datation de la fin du IXe ou du début du Xe s.

[28] ALIŠAN 1881, p. 129, hésite entre 1006 et 1036. Le même auteur, dans sa publication de 1890, p. 113, ne cite plus que la première date. Dans le premier de ses livres, il appelle cette église St-Etienne (dans le second, semble-t-il, Ste-Mère de Dieu), alors que les autres auteurs adoptent la dédicace à St-Jean-Baptiste, que nous retenons.

[29] ĒP'RIKEAN 1907, p. 178. Cet auteur émet l'hypothèse (fondée sur le rôle de la reine dans l'achèvement de la cathédrale d'Ani ?) que la restauration a pu être entreprise sur ordre de la reine Katranidē, épouse de Gagik.

St-Jean-Baptiste avait, on l’a dit, la composition d’une église à coupole sur tétraconque partiellement inscrite (fig. 20). Elle présentait une certaine parenté, surtout décorative et dans une moindre mesure planimétrique, avec la petite église Sainte-Croix de Zařinǰ (Zarnǰa, Zarinča), située quelques dizaines de kilomètres plus à l’est (dans l’actuelle république d’Arménie). On propose de dater cette dernière, en raison d’un certain archaïsme, du IXe-Xe s.[30] (fig. 23, 24), du moins pour l’état actuel de l’édifice, qui laisse l’impression d’avoir été grossièrement remanié[31]. À Zařinǰ, une seule chambre se loge dans l’angle nord-est de la tétraconque ; au contraire, à St-Jean-Baptiste de Xckōnk‘ il y avait quatre sacristies, si petites toutefois qu’elles ne comblaient pas complètement les angles. Les quatre conques étaient intérieurement outrepassées à Xckōnk‘. Dans les deux cas, extérieurement, les conques ont des saillies polygonales : trapézoïdales à Xckōnk‘, pentagonales à Zařinǰ. La transition à la coupole se fait par des pendentifs à Zařinǰ et par des trompes à Xckōnk‘, ce qui, ajouté à l’irrégularité des formes, pourrait inciter à placer cette dernière, sinon avant Zařinǰ, du moins pas plus tard qu’à la fin du IXe ou au début du Xe s. À Xckōnk‘ une singulière bande décorative horizontale parcourait sans interruption le haut des façades, contournant les fenêtres (fig. 21, 22). Assez large et plate, cette bande était ornée de deux rangs parallèles et légèrement distants l’un de l’autre, de petites plaques rondes. Ainsi, tant le principe de cette ceinture que son ornementation étaient originaux. Une courte portion en est conservée sur un pan de mur qui subsiste de cette église (fig. 123).

Dans les deux cas, à Xckōnk‘ (fig. 22, 45) comme à Zařinǰ (fig. 24, 46), l’attention est attirée par la forme de la coupole — nous reviendrons plus bas sur sa couverture plissée — sur tambour octogonal à huit pignons « appuyés » sur des colonnes engagées. Placées sur toute la hauteur des huit arêtes des deux tambours, ces colonnes, assez épaisses à Zařinǰ, sont

[30] CUNEO 1988, vol. I, p. 232, n° 98. Voir aussi la planche de plans permettant de rapprocher les tétraconques, notamment Zařinǰ (n° 98) et (variante partiellement inscrite) St-Jean-Baptiste de Xckōnk‘ (n° 411) : CUNEO 1988, vol. II, p. 720-721. A. Kazaryan, de son côté, tout en reconnaissant la présence de traits propres au IXe-Xe s., préfère dater ce monument du VIIe s. en se fondant surtout sur son hypothèse d’une semblable coiffe en ombrelle sur colonnettes torses, au VIIe s., à Ēǰmiacin et Bagaran. Cf. KAZARYAN 2007, p. 102, 168-169 ; KAZARYAN 2012, p. 228-229.

[31] Le plan de Zařinǰ, d’une grande régularité (sauf quelques éléments comme le contour de la chambre nord-est, probablement ajoutée), pourrait refléter une strate initiale, tandis que de la « rusticité » de ses formes extérieures pourrait résulter d’une intervention secondaire, tardive. T‘ORAMANYAN 1948, p. 128, estimait à propos de Zařinǰ que « les paysans, en la restaurant, en ont fait une église villageoise ».

torses. Rappelons que des colonnes torses s'observent au Xe-XIe s., notamment à Kars, Sanahin, St-Grégoire des Pahlawuni (ou d'Abułamrenc') d'Ani, Hoṙomos, et à Išxan et Ōšk au Tao, alors que cette forme était inconnue au VIIe s. (sauf si l'on accepte les hypothèses d'A. Kazaryan — voir *infra*). À Xckōnk' elles étaient curieusement reliées, à leur base, par une bande horizontale seulement sur les quatre faces axiales du tambour. Entre les colonnes, les huit faces du tambour étaient allégées par de grandes niches surmontées d'un arc plat, ornementé à Xckōnk', mouluré à Zaṙinǰ, sur deux piédroits plats coiffés d'impostes à tablette de tailloir sur parallélépipède évasé. Cette décoration originale, assez pesante, est davantage liée, à Xckōnk', au principe des arcs surmontant les fenêtres ; tandis qu'à Zaṙinǰ, où il n'y a que quatre petites fenêtres basses et où les piédroits sont adossés aux colonnettes torses, le parti décoratif révèle plus clairement sa source : la colonnade-arcature aveugle du VIIe s., sensiblement réinterprétée.

Sur chacune des huit faces du tambour de St-Jean-Baptiste de Xckōnk' (fig. 45), l'arc sur impostes légèrement saillantes, beaucoup plus large que la fenêtre très étroite qu'il surmontait, était assez distant d'elle. L'un de ces arcs était orné de deux rangs parallèles de navettes en zigzag, motif bien connu au VIIe s. Sur un autre, on devine une succession d'anneaux enserrant des boules, motif provenant aussi du répertoire du VIIe s.[32] Sur un troisième, on croit distinguer une chaîne (entrelacs arrondi). La face inclinée des impostes portant ces arcs était décorée d'une paire d'arcs en fer à cheval se joignant, à leur base, pour porter un cercle, avec une boule logée dans chaque écoinçon. D'après le peu que montrent les photographies conservées, plusieurs de ces arcs étaient surmontés d'une plaque carrée ornée, ici d'un médaillon à croix, là d'une marguerite (rosace). Original, ce parti évoque un peu les médaillons et étoiles à « croix de Malte » (croix à bras égaux évasés, dans un cercle) ou à rosace, disposés assez librement, en haut des façades des Saints-Apôtres de Kars et de Saint-Menas de Hoṙomos, monuments datant des années 930, ou encore sur les façades de l'église hexaconque de la citadelle d'Ani (probablement du Xe s.).

Placées aux huit angles du tambour, les colonnettes, fines, avaient une torsade au cordon fortement saillant, dont la rotation, dans plusieurs cas, s'inversait curieusement après le premier tiers de la hauteur du fût. Ces

[32] Sur le répertoire ornemental de l'architecture arménienne du VIIe s. et en particulier les motifs évoqués ici, voir : DONABEDIAN 2008, p. 248, fig. 462, inspirée des planches de N. Tokarskiĭ.

colonnettes étaient coiffées d'impostes en chapiteau cubique double, une forme élaborée par les architectes de l'âge d'or du VIIe s.[33] Mais ces impostes se singularisaient ici par plusieurs « anomalies » : a) leur grosseur excessive créait une disproportion par rapport aux colonnettes et plus encore par rapport aux pointes des pignons qui s'y appuyaient ; b) alors que sur certaines, les deux faces lobées étaient placées en arête, répondant à l'angle formé par la jonction des pignons, d'autres au contraire avaient leur deux lobes disposés à plat, sur un même plan, sans justification ; c) il n'y avait pas de continuité morphologique entre le fût unique des colonnettes et les deux lobes des impostes. Cet écart par rapport à l'exigence de correspondance des formes, assez rigoureuse dans l'architecture arménienne, se justifiait probablement par la volonté (maladroite) de répondre aux deux faces de la jonction des pignons. Sur les monuments du VIIe s. ces impostes épannelées en deux lobes semi-circulaires sont quasi obligatoirement posées sur des colonnettes doubles ; et lorsque la colonnette est à fût simple, comme à l'extrémité des conques d'Art‘ik, Aruč et T‘alin, ou à l'intérieur d'Art‘ik et de Zōravar, c'est en toute logique une imposte en forme de chapiteau cubique simple, à lobe unique, qui la surmonte[34]. Quant à l'ornementation de ces impostes, les photographies ne permettent pas d'en voir les détails ; Suk‘ias Ēp‘rikean indique la présence de motifs floraux et, ajoutant un détail étrange lié peut-être à une interprétation erronée, il signale « à un endroit, [l'image] d'un lion »[35].

La corniche des pignons qui couronnaient les huit faces du tambour de St-Jean-Baptiste de Xckōnk‘ n'optait pas pour le fort corps de moulures que l'on voit sous les coiffes à ombrelle à partir du début du XIe s. Elle s'en tenait à la décoration traditionnelle des corniches, répandue depuis le milieu du VIIe s. : un pan incliné couvert d'un entrelacs entre deux tores[36]. La même décoration était sculptée, comme bien souvent au Xe-XIe s., sur la corniche du volume principal.

L'impression de rusticité que dégage ce tambour conforte l'hypothèse d'une construction entreprise à une période précoce (fin IXe-début Xe s.) de l'époque postarabe, alors que les architectes, après l'interruption due à l'occupation arabe (VIIIe-IXe s.), n'avaient pas pleinement retrouvé la maîtrise de leurs prédécesseurs du VIIe s. ou/et n'avaient pas encore atteint celle de leurs successeurs de la fin Xe et du début XIe s.

[33] Donabedian 2008, p. 264.
[34] *Ibid.*, *passim*, notamment p. 120-121, 159, 187, 264.
[35] Ēp‘rikean 1907, p. 178.
[36] Donabedian 2008, *passim*, notamment p. 253, fig. 464-9, p. 255-256.

5. Deux « chapelles-khatchkars », l'une à Saint-Grégoire, l'autre au nord de Saint-Serge

On a signalé plus haut la « chapelle-khatchkar » qui s'élevait dans la courette de St-Grégoire (fig. 25). Presque accolée au nord (nord-est) de St-Serge, une deuxième chapelle (fig. 27) se dressait, de même type, c'est-à-dire avec khatchkar inséré dans une profonde niche arquée sous bâtière pentue, le tout sur piédestal. Ce genre d'édicule, que l'on peut appeler « chapelle-khatchkar », correspond à une typologie assez fréquente dans l'Arménie médiévale, répandue principalement au XIIIe s.[37] Les deux monuments de Xckōnk', datables comme nous le verrons du premier tiers du XIe s., en constituent probablement les plus anciennes manifestations ; d'emblée ils s'inscrivent parmi les plus achevées.

Les deux édicules, nous l'avons dit, très proches l'un de l'autre, montraient une richesse raffinée du décor sculpté de leur plaque et du « tympan » à ample motif de vigne qui la surmontait. Dans la partie inférieure de la plaque, les deux larges feuilles qui se déploient horizontalement, attachées par une double chaîne au pied de la croix, entre celle-ci et un médaillon rond sculpté plus bas, sont un motif caractéristique de la première moitié du XIe s.[38] Sur les deux monuments, la maçonnerie dans laquelle le khatchkar était « serti » présentait à son sommet une vigoureuse archivolte, portée par deux piédroits articulés en concordance avec ses trois rouleaux, par l'intermédiaire d'impostes à fortes moulures : un gros tore sous une tablette d'abaque à large pan inférieur biseauté. Cette modénature robuste s'inspirait des formes propres à l'architecture intérieure des églises de l'époque, notamment de l'école d'Ani à son apogée, vers l'an mil, en particulier les formes des arcs et appuis des coupoles. Sur l'édicule près de St-Serge deux inscriptions étaient gravées ; l'une, datée de 1031, n'était sans doute pas très éloignée du moment de son érection et l'autre, de 1216, relatait la restauration de l'église voisine par le grand-prince Šahnšah, fils de Zak'arē[39].

La chapelle-khatchkar de St-Grégoire (fig. 25) se distinguait par sa place au centre de la cour et par le soin tout particulier apporté tant aux formes générales de son « écrin » qu'à l'harmonie de sa composition et au détail de son ornementation. La qualité de la photo prise par T'. T'oramanean

[37] Brève évocation de cette typologie et exemples dans : PETROSYAN 2008, p. 121, 142-144, 150, 158, 161, 162, 245, 250, 258, 343, 361. Les deux monuments de Xckōnk' sont succinctement étudiés p. 119-121.

[38] PETROSYAN 2008, p. 113-123.

[39] ĒP'RIKEAN 1907, *ibidem*.

vers 1910 permet d'apprécier en particulier l'élégance du motif de cep de vigne déployé sur le « tympan », au-dessus du rang de cinq carrés qui surmonte la plaque (fig. 26). La forte tige centrale de la vigne, en torsade, qui porte l'abondant ramage, est directement issue du carré central marqué d'une petite croix, tandis que plus haut, dans le large triangle que dégagent ses deux branches écartées, s'épanouit une ample palme. Ainsi est une fois de plus soulignée l'importance du mouvement ininterrompu des fils qui lient tous les éléments, géométriques comme végétaux, de la composition des khatchkars, en un ensemble magnifiant sans doute la promesse de vie éternelle. La chapelle-khatchkar de St-Serge (fig. 27) était peut-être quelque peu inférieure en qualité à celle de St-Grégoire, péchant notamment par un léger déséquilibre de son pignon.

Les deux monuments et leurs khatchkars, presque identiques par leurs formes et décoration, étaient probablement contemporains (premières décennies du XIe s.) et peut-être l'œuvre d'un même artiste ou groupe d'artistes. On notera qu'ils se dressaient au nord-est de l'église ou de la chapelle, conformément à une tradition constante depuis la période paléochrétienne où les stèles ou colonnes étaient déjà érigées le plus souvent au sud ou au nord du chevet de l'église. Ces deux œuvres, qui donnaient probablement le premier exemple d'une forme appelée à se répandre au XIIIe s., augmentaient encore, par la qualité et la richesse de leur traitement, l'intérêt exceptionnel que présentait l'ensemble de Xckōnk‘[40]. Déjà fort endommagée en 1920[41], la chapelle-khatchkar près de St-Serge apparaît, sur plusieurs photos anciennes, dangereusement penchée (fig. 28). Comme celle de St-Grégoire, elle a disparu.

III. Saint-Serge, joyau de l'architecture arménienne

1. Datation, commanditaire, épigraphie

L'église principale de l'ensemble architectural de Xckōnk‘, l'élégante (quasi-)rotonde Saint-Serge, est miraculeusement, mais seulement en partie conservée (fig. 29). Les circonstances de sa construction nous sont connues grâce au témoignage de l'historien du XIIe s. Samuēl d'Ani. Jusqu'à une date récente, quelques incertitudes étaient liées à la datation du monument et à l'identité de son commanditaire. Les chercheurs, dont l'auteur de ces

[40] T‘oramanyan 1942, p. 311, soulignait la beauté et la finesse de la décoration de ces deux monuments.

[41] Kalantar 1994, p. 87.

lignes, situaient sa construction en 1027 ou 1029 en se fondant sur l'édition ancienne de la chronique de Samuēl d'Ani[42]. Or l'étude de cette chronique et sa nouvelle édition critique ont permis à Karen Mat'ewosyan d'apporter une légère correction à cette date[43]. En réalité, Samuēl d'Ani rapporte que l'église Saint-Serge fut érigée en 1024. Voici le passage qui nous intéresse : « Le très honoré Vest Sargis, après de nombreuses constructions, forteresses et églises, bâtit le merveilleux monastère de Xc'kunk', avec le saint lieu de propitiation orné d'une éclatante couronne, connu sous le nom de Saint-Serge »[44].

Le commanditaire, le prince Vest Sargis, c'est-à-dire Serge le vestiaire ou *vestès*, titre byzantin désignant à l'origine un dignitaire de la cour chargé de la garde-robe impériale, est connu des sources. C'était l'une des personnalités les plus en vue de son temps[45], proche à la fois du roi d'Arménie et de la cour byzantine, ce que reflète sa pompeuse titulature : « fils adoptif et serviteur aimé, honoré par trois empereurs romains des trois titres de proconsul [*anthypatos*]-patrice, vestiaire [*vestès*] et duc d'Orient »[46]. En raison de ses titres et de sa proximité avec le pouvoir byzantin, la plupart des auteurs ont identifié ce prince bâtisseur à un personnage de triste mémoire, lui aussi nommé Sargis. On trouve en effet attesté à cette période, outre Vest Sargis, un « agent byzantin »[47] appelé Sargis qui se rendit coupable de trahison vis-à-vis du dernier roi d'Ani, ce qui contribua à la chute de la royauté bagratide[48]. Comme l'a récemment montré Claude Mutafian, ces deux Sargis étaient probablement des personnes différentes[49].

Nous verrons plus loin qu'une grande parenté lie St-Serge de Xckōnk' à deux des églises de l'ensemble monastique de Marmašēn, achevé par le prince Vahram Pahlawuni en 1029 et situé dans le même canton de Širak, environ soixante-dix km plus au nord-est (dans l'actuelle république

[42] Samuēl d'Ani 1893, p. 106.

[43] Samuēl d'Ani, édition Mat'ewosyan 2014, p. 183. Voir aussi Mat'ewosyan 2010, p. 220-221.

[44] La phrase de Samuēl d'Ani (*supra*, note 41) est reprise presque mot à mot par l'historien du xiiie s. Kirakos de Ganjak 1961, p. 89. Nous remercions Agnès Ouzounian de son concours pour l'interprétation de cette phrase.

[45] K. Mat'evosyan consacre une notice détaillée à Vest Sargis dans : Samuēl d'Ani, édition Mat'evosyan 2014, p. 391, note 223.

[46] Inscription de 1033 citée par : Sargisean 1864, p. 209 ; Ališan 1881, p. 126-127. Voir aussi Ēp'rikean 1907, p. 178 ; Mahé 2012, p. 168.

[47] Expression de Claude Mutafian (Mutafian 2012, p. 255).

[48] Sur l'activité pro-byzantine, responsable de la chute de la royauté bagratide, de ce Sargis, identifié par les auteurs au *Vestès* : Mahé 2012, p. 168-170.

[49] Voir notice « Vest Sargis » dans : Mutafian 2012, p. 254-255.

d’Arménie)[50]. Nous reviendrons sur la planimétrie et la modénature de la bande annulaire au bas du volume, qui trahissent une grande parenté avec l’église à même plan, mais en ruine, de Marmašēn (fig. 37), et sur la coiffe en ombrelle et le traitement des façades, qui rapprochent fortement St-Serge de l’église principale de ce monastère (fig. 38). Il paraît probable que les mêmes artisans aient travaillé sur les deux chantiers, ce que pouvait faciliter le lien familial qui unissait les commanditaires, puisque Vest Sargis avait épousé une Pahlawuni[51].

Curieusement, les publications anciennes ne citent pas d’inscription dédicatoire de Vest Sargis sur l’église St-Serge. En revanche le prince est mentionné dans une inscription relative à une donation, gravée en 1033 sur la face nord de l’église St-Serge, qui confirmait que Vest Sargis avait alors la tutelle des lieux[52]. Notons au passage que cette épigraphe, aujourd’hui très endommagée, se distinguait par l’utilisation de couleurs, blanche sur son fond et rouge sur les trois premiers interlignes (fig. 30). Il faut d’ailleurs signaler sur l’église la présence de nombreuses épigraphes des XIe-XIIIe ss., inscrites avec beaucoup de soin, parfois avec une remarquable élégance, hélas souvent tronquées par la disparition des pierres et maçonneries qui les portaient. Dans l’une d’elles, gravée en 1211, le grand-prince Zak‘arē, général en chef des armées arméniennes et géorgiennes, déclare avoir libéré le monastère, c’est-à-dire avoir reconquis ce territoire sur les Seldjoukides[53].

L’une des dernières inscriptions datées, gravée en 1240, indiquait qu’un prince Bṙnawor et son épouse Tłatikin avaient offert à St-Serge deux vergers situés à Mren[54]. L’attachement de ces deux personnes au monastère de Xckōnk‘ était par ailleurs attesté par le colophon d’un évangile qu’elles avaient commandé en 1236 pour l’offrir à l’église St-Serge[55]. Le rédacteur de ce colophon, le fameux scribe et miniaturiste Ignatios, déplore en des termes tragiques la prise d’Ani par les Mongols en 1236, le massacre de ses habitants et « la destruction d’innombrables villes et districts ». Après le milieu du XIIIe s. les inscriptions cessent d’être gravées à Xckōnk‘, ce qui reflète probablement l’abandon du monastère, sinon immédiatement,

[50] Sur ce monastère, voir notamment : Thierry et Donabédian 1987, p. 553-554 ; Cuneo 1988, n° 120, p. 260-264 ; Cuneo 1992, p. 419-471.

[51] Samuēl d’Ani 2014, p. 391, note 223 ; Mutafian 2014, p. 254-255.

[52] Voir *supra*, note 43.

[53] Sargisean 1864, p. 209-210 ; Ališan 1881, p. 127 ; Ēp‘rikean 1907, p. 179.

[54] Ēp‘rikean 1907, p. 179.

[55] Mat‘evosyan 1984, p. 193-194.

du moins assez tôt après l'invasion mongole, abandon qui dura, semble-t-il, jusqu'au XIXe s.

2. Saint-Serge et sa composition tétraconque-rotondale

L'église St-Serge a été implantée à l'extrémité nord-est de la plateforme rocheuse qui accueille le groupe principal du monastère, au bord d'un escarpement (fig. 1, 5). La surface choisie a dû être égalisée dans sa partie nord-est, où elle est en déclivité, par la pose de trois assises en blocs de basalte grossièrement équarris (fig. 29, 31). Le même dispositif s'observe au bas de la façade est de la chapelle Ste-Mère de Dieu (fig. 9). Sur cette surface égalisée est établi directement, apparemment sans véritables fondations, hormis pour le comblement nord-est[56], le socle cylindrique correspondant, à l'extérieur, aux deux-trois premières assises très soigneusement taillées, sur lequel se dresse l'église. Celle-ci est bâtie selon la technique traditionnelle arménienne à fourrage (blocage) de béton entre deux parements, en un tuf beige-ocre parfaitement taillé sur les faces interne et externe des murs. Son plan (fig. 32), sans être très fréquent, obéit à une tendance fondamentale de l'architecture arménienne à l'époque des royaumes (IXe-XIe s.) : celle de l'inscription des compositions cruciformes. Ici c'est le principe de l'inscription d'une tétraconque dans un quasi cercle qui est appliqué. Ce principe, utilisé déjà depuis le VIIe s., avec un déambulatoire annulaire, dans les églises de la famille de Zuart'noc', est présent aussi à Gaṙni et à Marmašēn[57] (fig. 33). On peut considérer que les tétraconques semi-inscrites, comme celle illustrée ici-même par l'église voisine St-Jean-Baptiste, sans doute nettement antérieure à St-Serge, ont servi de chaînon intermédiaire entre la composition cruciforme libre et celle inscrite dans un polygone[58]. Il ne faut pas exclure de ce groupe les autres compositions à coupole sur plan centré de la même période (Xe-XIe s.), où le noyau inscrit dans un polygone n'est pas tétraconque, mais hexaconque ou octoconque. Nous évoquerons notamment l'hexaconque dans un dodécagone de Kacxi en Géorgie (1010-1014 — fig. 34, 35) et l'octoconque

[56] En Arménie, les édifices s'appuient généralement sur des sols rocheux, c'est sans doute la raison pour laquelle les bâtisseurs ne ressentaient pas la nécessité de disposer de fondations profondes et maçonnées sous les murs, et se contentaient de quelques assises de blocs à peine dégrossis. Cf. DONABÉDIAN 2012, p. 173. Ici les trois assises grossières de la partie nord-est sont semblables aux rares fondations que l'on peut voir sous quelques églises d'Arménie, comme au bas du mur intérieur nord de la basilique paléochrétienne d'Ereruyk' (*ibid.*, p. 207, fig. 3).

[57] Voir la planche de plans de CUNEO 1988, II, p. 724-725.

[58] THIERRY 2000, p. 97.

dans un polygone à dix-neuf faces (!) du St-Sauveur d'Ani, pour sa partie ancienne (1036 — fig. 36), qui présentent une grande parenté avec St-Serge.

La forme rotondale, ou plutôt l'évocation de cette forme, illustrée par la cathédrale de Zuart‘noc‘ au VIIe s., par Banak, puis par St-Grégoire du roi Gagik à Ani au XIe s. (fig. 33), a une signification particulière : elle est porteuse d'une aura et d'un message éminents, puisqu'elle se réfère très probablement à la rotonde du Saint-Sépulcre de Jérusalem, c'est-à-dire au sanctuaire constantinien de l'Anastasis (la Résurrection), sur la tombe du Christ, au Golgotha[59]. Le modèle de la rotonde se reconnaît aisément dans les polygones à nombreuses facettes, comme à Zuart‘noc‘ où le premier niveau avait 32 faces[60], mais son image est également présente, même si elle revêt une forme plus anguleuse, dans les polygones à nombre de faces moins élevé, qui enveloppent des compositions rayonnantes, tétraconques, hexaconques et octoconques[61].

Compte tenu de cette référence très probable au Saint-Sépulcre, le recours à la forme rotondale est sans doute l'indice d'une fonction singulière, notamment mémoriale-funéraire, ou d'une signification importante attachée au sanctuaire qui la porte. C'était le cas, bien sûr, à Zuart‘noc‘, cathédrale martyriale dédiée à saint Grégoire l'Illuminateur dont elle abritait les reliques. Notons que l'église géorgienne de Kacxi, elle aussi à coiffe en ombrelle et quasi contemporaine de St-Serge, constituait un mausolée dynastique[62]. Le St-Sauveur d'Ani, dont N. Tokarskiĭ restitue l'aspect initial de 1036 avec un dôme en ombrelle[63], avait été bâti pour abriter une relique de la Vraie Croix rapportée de Constantinople[64]. À St-Serge, la dédicace à l'un des saints les plus populaires d'Arménie renvoie à l'évidence au prénom de son célèbre commanditaire, le prince Sargis. Comme nous l'avons vu plus haut, une fonction funéraire s'attachait sans doute aux chapelles susmentionnées de Xckōnk‘, mais il n'est pas possible d'affirmer que c'était aussi le cas de St-Serge. Le terme *քաւարան* employé par Samuēl d'Ani pour désigner St-Serge, que nous proposons de traduire par « lieu de propitiation » et qui peut s'appliquer, d'après *NBHL*, à « tout lieu sacré, temple,

[59] DONABEDIAN 2008, p. 192.

[60] Par son diamètre aussi (36 m.), Zuart‘noc‘ s'approchait de l'Anastasis (36,5 m).

[61] Sur les imitations du Saint-Sépulcre et l'équivalence de la perception médiévale des diverses compositions polygonales, souvent assimilées à des rotondes voir : KRAUTHEIMER 1942, p. 5-9.

[62] ALPAGO-NOVELLO 1980, n° 47, p. 351-353.

[63] TOKARSKIĬ 1961, p. 209. L'auteur souligne la similitude de ses formes extérieures avec celles de St-Serge.

[64] THIERRY-DONABEDIAN 1987, p. 486.

église, croix », ne comporte donc pas de précision quant à une éventuelle spécificité fonctionnelle du lieu. Néanmoins, il est permis de supposer que ce sanctuaire aux dimensions réduites, à la fois cruciforme et (presque) rotondal, aux formes extrêmement soignées et « *à l'éclatante couronne* » (voir *infra*), avait été conçu comme un mémorial destiné à perpétuer le souvenir de son éminent commanditaire.

À St-Serge (fig. 29, 32) la tétraconque est inscrite dans un polygone à vingt faces, précédé par un haut socle cylindrique. Les angles de la croix sont comblés par quatre sacristies à absidiole et à petite pièce supérieure. À l'intérieur, l'unité de l'espace cruciforme est soulignée par une large ceinture moulurée qui court de manière continue à la base des quatre culs-de-four (fig. 39) ; une telle bande continue est assez rare au Xe-XIe s., mais s'observe néanmoins, par exemple au St-Sauveur d'Ani (partie principale, de 1036) ; elle est fréquente au XIIIe-XIVe s. À St-Serge cette bande vient buter contre les arcs moulurés qui surmontent les quatre fenêtres de la tétraconque, une au centre de chaque conque (fig. 121, 128). Conformément à une mode propre au Xe-XIe s., ces arcs sont « portés » par des colonnettes fasciculées (chaque colonnette est faite d'un faisceau de trois tiges) à impostes à boules et à rangs de balustres (fig. 40), d'un type lui aussi répandu à l'époque : trois rangs superposés de cinq petits balustres, à orientation alternée ; de face, ces petits balustres s'achèvent par une imitation simplifiée de volute ionique, avec trois cercles concentriques ; de côté, ils présentent un baudrier (une attache centrale), rappel là encore de la tradition classique, reprise sur les chapiteaux « ioniques-arméniens » du VIIe s.[65] Percé de quatre petites fenêtres, le tambour extérieurement dodécagonal et intérieurement cylindrique s'appuie sur des pendentifs (fig. 39). Un très fin enduit blanc, noirci dans les parties supérieures, est encore présent sur de larges portions de la face intérieure des murs. Il est probable qu'il ait porté des peintures.

3. Traitement extérieur de Saint-Serge

À l'extérieur de l'église, le bas du volume a reçu un traitement original (fig. 31, 41). Il ne présente pas les habituels degrés, quasi omniprésents au pied des églises arméniennes. C'est au contraire le principe de la bande annulaire moulurée au pied du polygone entourant l'octoconque du VIIe s. de Zōravar[66] qui a été adopté ici, de même qu'à la tétraconque inscrite de

[65] Donabedian 2008, p. 191, 195-196, 261-263.
[66] *Ibid.*, p. 186.

Marmašēn (fig. 37), contemporaine de St-Serge et apparentée à elle. Dans ces deux derniers cas, la modénature est analogue, mais elle est nettement plus sophistiquée à St-Serge, avec un profil vertical et une forte augmentation de hauteur : le socle cylindrique initial est surmonté d'une très haute ceinture moulurée qui précède le polygone à vingt faces et la colonnade-arcature aveugle. Cette ceinture présente, de part et d'autre d'une bande plate médiane, deux registres composés avec beaucoup de soin sur le rythme de la scotie entre deux listels assez saillants bordés d'un tore, une modénature qui évoque de manière lointaine l'antiquité classique. La présence, sur une photo d'archives, de personnages assis près de l'entrée de l'église permet de mesurer la hauteur inhabituelle de cette ceinture (fig. 42). Ce dispositif avait peut-être pour objectif, d'une part, de rappeler le « principe de rotondité » de l'édifice, d'autre part de créer une impression d'élévation.

Posée sur cette ceinture, la colonnade-arcature aveugle (fig. 41), caractéristique de l'école d'Ani, dispose sans interruption tout autour du polygone ses vingt arcs à deux rouleaux sur fines colonnettes doubles ; grâce au léger retrait de la partie inférieure des murs, elle produit un effet d'allègement identique à celui qui s'observe sur l'église principale de Marmašēn (fig. 38), ainsi qu'au St-Sauveur d'Ani (1036 — fig. 36). S'inspirant des formes présentes à l'intérieur des églises de l'époque et notamment ici même, ces arcs présentent un léger élargissement vers le haut. Ils ont le même tore sur l'arête inférieure de chaque rouleau qu'à l'église principale de Marmašēn, et reposent sur des impostes ornées d'un rang de quatre petits balustres sur deux boules qui répondent à la forme des deux colonnettes par elles couronnées, comme à Marmašēn.

L'église n'avait qu'une porte, dans la conque sud. Une photo ancienne (fig. 42), hélas de médiocre qualité, montre le même type de portail à large chambranle rectangulaire que celui décrit plus haut à St-Etienne, typique du premier tiers du XIe s. Le portail de St-Serge était toutefois plus réservé, en ceci qu'il n'était pas surmonté d'une architrave et ne comportait que trois bandes plates, au lieu de quatre à St-Etienne. Cette modestie était délicatement compensée par le découpage (en forme de fin tore, semble-t-il) du bord inférieur des bandes. Au centre de chaque conque, une fenêtre était percée, entourée d'un cadre rectangulaire ; de même, une petite fenêtre à cadre rectangulaire mouluré (quelques fragments sont conservés sur les parties sud-est et nord-est de l'église — fig. 29, 41) s'ouvrait dans chacune des quatre sacristies angulaires. Aucune de ces huit fenêtres, ni la porte, n'est conservée, leurs emplacements ayant tous été éventrés.

Comme à l'église voisine St-Jean-Baptiste, la corniche qui borde le haut du polygone (fig. 43) présente, sur son plan incliné (presque vertical), l'habituel entrelacs anguleux répandu au Xe-XIe s., hérité de Zuart'noc' et de la deuxième moitié du VIIe s.[67] Ce bandeau est bordé ici de deux fines rangées de denticules découpés respectivement sur le bord inférieur de la tablette de tailloir et sous le tore, au bas de la bande moulurée. Ces deux lignes finement découpées produisent en même temps un effet très décoratif et une impression de raffinement et de légèreté. Le même rang de denticules est taillé sous la corniche de l'église principale de Marmašēn, qui est toutefois dépourvue du rang supérieur (fig. 44). A l'inverse, à Marmašēn, deux mêmes fines rangées denticulées animent le bas et le milieu de la modénature des pignons qui bordent la coiffe en ombrelle (fig. 53), alors que les pignons de Xckōnk' en sont privés (fig. 51).

L'impulsion verticale que la colonnade-arcature aveugle imprime au volume de St-Serge de Xckōnk' trouve un écho harmonieux dans la vivacité du rythme que créent sur le tambour les douze colonnettes fasciculées et les vigoureux pignons bordant la coiffe en ombrelle. Nous réservons à l'étude de cette forme le quatrième chapitre du présent essai.

Un édicule rectangulaire, légèrement allongé dans le sens ouest-est (fig. 1), mais à toit orienté nord-sud, en bâtière assez pentue, était logé entre la partie sud-est de St-Serge et le mur d'enceinte est (fig. 3, fig. 42, partie droite). Bâti avec soin, il avait des proportions assez élancées et était muni d'une porte ouvrant au sud, mais apparemment était dépourvu de décoration. Il s'agissait à l'évidence d'une adjonction ultérieure, mais peut-être pas de beaucoup postérieure à St-Serge. L'absence d'abside et l'orientation du toit excluaient une fonction cultuelle.

4. Absence de *gawit'/žamatun*

Saint-Serge était à l'évidence l'église principale d'un monastère. A) Ses dimensions légèrement supérieures à celles des autres composantes et la haute qualité de son traitement attestent sa primauté au sein de l'ensemble. B) Les termes *vank'* et *surb uxt* [= monastère, sainte congrégation] employés dans les inscriptions, ainsi que la mention dans celles-ci d'un supérieur, ne laissent aucun doute sur le fait que Xckōnk' constituait un monastère. En tant donc qu'« abbatiale » d'un couvent, St-Serge aurait dû être précédée, en principe du côté ouest, par une salle quadrangulaire, un *gawit'/žamatun*. Ce genre de construction se trouve en effet dans presque tous les monastères

[67] Donabedian 2008, p. 196, 255-256.

arméniens, à partir du Xe-XIe s., lorsque l'architecture monastique commence véritablement à se développer en Arménie, et surtout à partir de la fin du XIIe s.[68] Pourtant aucune trace d'une telle construction ne se remarque ici, ni sur la face ouest, où St-Serge n'avait pas de porte et où une telle présence était donc exclue, ni sur sa face sud où se trouvait l'unique entrée.

On peut penser qu'au premier tiers du XIe s. la norme du *gawit‘* devant l'église principale ne s'était peut-être pas encore partout imposée ; de plus, dans beaucoup de monastères, cet ajout est souvent postérieur à l'achèvement de l'église. Mais l'on sait que St-Serge et le monastère furent restaurés au XIIIe s., période à laquelle cette forme était quasi obligatoire : à ce moment-là, au moins, un *gawit‘* aurait dû être adjoint à St-Serge. Ce ne fut pas le cas. On peut éventuellement considérer que le contour quasi circulaire de l'église ne facilitait pas l'adjonction d'une salle quadrangulaire. Mais une telle combinaison, certes rare, ne présente pas, dans son principe, de difficulté, comme l'attestaient l'annexe rectangulaire à l'est de la cathédrale de Zuart‘noc‘ ou le petit porche devant la porte de la chapelle hexaconque du monastère des Vierges (Bexenc‘) d'Ani[69]. L'absence de *gawit‘* est donc ici délibérée.

Il reste à envisager que Xckōnk‘, bien que formant un monastère, constituait l'une des rares exceptions à la règle de la présence du *gawit‘*. Cette exception était peut-être liée à la spécificité fonctionnelle de l'église St-Serge, évoquée plus haut, ainsi qu'à celle de l'ensemble, qui est composé, on l'a dit, de petites unités relativement dispersées. Quant aux bâtiments conventuels bordant la plateforme principale, ils paraissent bien tardifs et fort frustes, on l'a vu, dans l'état attesté par les photographies et n'avaient peut-être pas été prévus dans la conception initiale du monastère. Nous proposons l'hypothèse que, en vertu de ces spécificités, la grande salle de type *gawit‘,* qui sert dans les monastères « ordinaires » de lieu de réunion, de lieu d'inhumation privilégié et d'espace cultuel complémentaire de l'église, n'avait pas été jugée nécessaire ici.

IV. Xckōnk‘ et la coiffe en ombrelle

Comme noté plus haut, par leur composition cruciforme-rayonnante et par la vivacité de leur silhouette, St-Serge et sa voisine, l'église St-Jean, formaient un groupe relativement homogène qui contrastait avec les trois

[68] Voir les planches synoptiques de Cuneo 1988, II, p. 734-741.
[69] *Ibid.*, p. 714, n° 6, et 740, n° 423.

chapelles à coupole conique et tambour cylindrique sur croix issue d'un haut volume en parallélépipède. Nul doute que les deux dômes plissés jouaient un rôle important dans l'image formée par l'ensemble. Le fait que cette forme très pittoresque, l'ombrelle, caractéristique de l'architecture arménienne, est présente deux fois ici, sous une forme à l'évidence archaïque à Saint-Jean-Baptiste, et sous l'une de ses brillantes manifestations à Saint-Serge, justifie que l'on s'y attarde quelque peu dans le présent essai.

1. Exemples les plus anciens du dôme en ombrelle en Arménie et dans la région

Les deux exemples apparemment les plus anciens de dôme en ombrelle conservés dans la région arméno-géorgienne, sans être précisément datés, remontent probablement au début de la période bagratide. Ils se trouvent (se trouvaient) non loin l'un de l'autre, dans une zone à cheval entre les districts de Širak et d'Aragacotn. L'un d'eux était, ici même, sur la coupole de Saint-Jean-Baptiste, le second est à la Sainte-Croix de Zařinǰ. Comme indiqué précédemment, le dôme « à amorce » d'ombrelle (fig. 45-46) est l'un des traits de parenté que partagent ces deux petites églises (fig. 21, 24). Elles présentent à la fois des caractéristiques nouvelles par rapport à la période préarabe et des archaïsmes par rapport aux brillantes créations de la fin du Xe-début du XIe s., ce qui permet de les situer hypothétiquement au début de la période postarabe : fin du IXe-début du Xe s.[70]

Ces deux premiers exemples mettent d'emblée en évidence une logique conceptuelle propre aux dispositifs architecturaux arméniens : la configuration de l'ombrelle répond fidèlement à la structure du volume qui la porte. Le nombre réduit de faces (huit) des deux tambours et la hauteur des demi-colonnes qui soulignent leurs arêtes dictent la faible inclinaison des plis de ces ombrelles. L'impression qui se crée est que l'on est ici au début d'un processus, à un moment où naît l'idée de couronner d'un pignon chacune des faces du tambour et, en toute logique, de donner à la couverture en pierre qui s'y appuie l'apparence d'une ombrelle à moitié ouverte. Or l'on se trouve, nous le supposons, au début de la période postarabe, et les bâtisseurs ne semblent pas avoir retrouvé le savoir-faire permettant de construire un tambour plus clairement polygonal, à plus de huit faces. L'on est aussi, semble-t-il, au début de la période où l'on recourt à des plaques de pierre pour couvrir les toits et coupoles d'Arménie, à la place des tuiles

[70] Voir *supra*, notes 27 et 30.

céramiques utilisées jusqu’au VIIe s. inclus. Le résultat en est que la tentative est encore plutôt maladroite et la configuration des deux ombrelles, assez approximative.

L’exemple de Zařinǰ (fig. 46) laisse supposer que le recours à la succession de huit pignons répond au souhait de « surligner » la courbure de l’arcature aveugle, fréquente sur les tambours arméniens du VIIe s. Encore présente à Zařinǰ, l’arcature a, au contraire, disparu à Xckōnk‘, ce qui permet au rang de pignons de se manifester plus pleinement, dans une plus étroite harmonie avec les fines colonnettes torses. C’est la formule de St-Jean de Xckōnk‘, où l’arcature-colonnade aveugle est supprimée, supplantée par le rang de pignons (fig. 45), qui s’imposera désormais en Arménie. Notons une particularité liée au souci de logique architectonique relevé plus haut : les pointes des pignons « s’appuient » directement sur les impostes qui surmontent les demi-colonnes d’angle.

Si l’on accepte l’hypothèse de datation de ces deux églises vers la fin IXe ou le début du Xe s., on peut considérer que leurs coiffes à plis peu accentués offrent les premières manifestations d’une forme appelée à jouer un rôle considérable dans l’architecture arménienne. Ces deux premières tentatives sont toutefois encore assez éloignées de la forme « classique » du dôme en ombrelle à plis nettement marqués, sur rang de pignons vigoureusement moulurés, portés par des colonnettes fasciculées.

Deux autres apparitions précoces de cette même forme s’observent en Klarǰeti, partie septentrionale de la province de Tayk‘-K‘łarǰk‘/Tao-Klarǰeti, à cheval entre Arménie, Géorgie et Byzance, ibérisée à l’époque. Deux exemples de coupole à coiffe en ombrelle apparaissent à Opiza (fig. 47) (détruite) et Xanjta/Porta (fig. 48) (très endommagée), sur des monuments qui semblent avoir une datation assez fiable de la première moitié du Xe s.[71] Malgré la probable proximité chronologique, les formes semblent illustrer ici une nette évolution par rapport à celles de St-Jean de Xckōnk‘ et Ste-Croix de Zařinǰ : le nombre de faces du tambour est porté à douze, la colonnade aveugle a retrouvé les élégantes paires de demi-colonnes du VIIe s. et les pignons sont nettement plus aigus ; le nombre de plis sur l’ombrelle est naturellement, lui aussi, porté à douze. Par l’allure élancée que leur confèrent leurs plis resserrés, et le détail de leurs formes, les ombrelles d’Opiza et de Xanjta sont plus proches de celles qui se répandront à partir du XIe s.

[71] Parmi les nombreuses références relatives aux monuments de cette province, s’agissant des deux monuments ici considérés, on pourra consulter : BERIDZE 1981, p. 97-98, 159-161, 179-182, 260-261, 292-295, 299-301 ; GIVIASHVILI et KOPLATADZE 2004, p. 66-67, 69-80, 213. Voir aussi : KAZARYAN 2007, p. 173-174 ; DONABEDIAN 2012, p. 249-250.

Par ailleurs, une particularité retient l'attention : comme à Zařinǰ, l'arcature-colonnade aveugle se maintient sur le tambour, et la couronne de douze pignons s'ajoute au-dessus d'elle. Elle lui fait écho, à une certaine distance, distance réduite à Opiza, plus marquée à Xanjta. Le même double dispositif, avec arcature et rang de pignons, se retrouvera, quelques décennies plus tard, sur le seul spécimen proprement géorgien du type : le dôme de Kacxi (fig. 35). On peut y voir, peut-être, la marque d'une approche plus décorative (plus géorgienne ?) que celle, plus stricte, dont nous avons observé la manifestation à St-Jean de Xckōnk'.

2. Premier essor du dôme en ombrelle dans l'Arménie bagratide

Après ces quatre premiers exemples (fig. 45-48), qui ne sont certainement pas postérieurs au milieu du Xe s., la coiffe en ombrelle connaît un assez grand essor dans l'architecture cultuelle de l'Arménie à partir des années 1020, devenant l'une de ses marques distinctives. Il y a probablement eu, dans la deuxième moitié du Xe et au tout début du XIe s., des productions intermédiaires, qui ne sont toutefois pas parvenues jusqu'à nous. L'église géorgienne de Kacxi (1010-1014 — voir *infra*) comble partiellement ce hiatus, cependant nous verrons que sa coupole a sans doute été refaite.

L'église de Tekor (fin du Ve s.)[72] possédait une coupole insolite, à l'évidence entièrement refaite au Moyen Âge (probablement au début du XIe s.), qui ne peut hélas plus être étudiée dans la réalité (fig. 49). Les relevés de T'oros T'oramanyan[73] et les photographies de Nikolaĭ Marr montrent une ombrelle à plis inhabituels, peu saillants et assez nombreux : il y en avait vingt, comme sur la coupole de Hařič de 1201, alors que les coiffes connues du XIe s. ont douze plis, de même que celles d'Opiza et de Xanjta, tandis que celles de Zařinǰ et de Saint-Jean-Baptiste de Xckōnk' n'en avaient que huit. Les flancs des plis, sur le dôme de Tekor, étaient creusés de sillons diagonaux, visant sans doute à renforcer l'impression d'élévation, comme ceux que nous verrons à Saint-Serge de Xckōnk' (1024). Compte tenu de deux inscriptions gravées en 1008 et en 1014 (?)[74], relatives

[72] THIERRY et DONABEDIAN 1987, p. 584-585 ; CUNEO 1988, I, p. 642-643, n° 412.

[73] T'ORAMANYAN 1942, p. 190, fig. 111, p. 192, fig. 113.

[74] ALIŠAN 1881, p. 133-134 ; T'ORAMANYAN 1942, p. 218 ; KHATCHATRIAN 1971, p. 49. La seconde inscription, censée être datée de 1014, concerne un texte gravé sur ordre du roi Ašot, or c'est seulement à partir de 1022 qu'Ašot IV (1022-1040) partage le pouvoir avec son frère aîné Yovhannēs-Smbat. Il y a peut-être eu une erreur dans la lecture de la date.

à des exemptions d’impôts, on a proposé de rattacher la coupole et son ombrelle à une restauration de l’édifice qui aurait eu lieu au début du XIe s.[75] Un autre trait atypique de cette ombrelle résidait en ceci qu’elle était « posée » sur un archaïque tambour cubique qui n’était nullement prévu pour la recevoir. On avait donc placé une bande octogonale pour ménager une transition entre le tambour et le dôme, ce qui excluait le recours à l’habituelle corolle de pignons. Notons que cette bande sous la coupole était munie d’une corniche ornée d’un entrelacs anguleux, suivant le modèle répandu au VIIe s. à partir de Zuart‘noc‘, mais d’un type dense, serré, propre plutôt au Xe-XIe s. ; nous avons observé d’ailleurs le même type de corniche à St-Serge de Xckōnk‘ et Marmašēn (fig. 43, 44). Sachant que les exemptions mentionnées dans les inscriptions sont le fait de la reine Katranidē et du roi Ašot Bagratide, on peut imaginer que l’on avait souhaité appliquer au vénérable sanctuaire paléochrétien de Tekor la coiffe en ombrelle alors populaire dans la capitale et sa région, au risque de créer une juxtaposition de volumes quelque peu hétéroclite.

Il faut attendre les années 20-30 du XIe s. pour assister, en Arménie, à la première véritable floraison de l’ombrelle. Sont successivement bâtis : Saint-Serge de Xckōnk‘ (1024), Amberd (1026)[76] et Marmašēn (probablement 1029)[77] (fig. 50-53) ; quant à Bǰni (1031), sa coupole a probablement été refaite lors de la restauration de 1648, avec une profonde modification de l’ombrelle, dont les plis ont été resserrés et multipliés, alors que le tambour cylindrique est dépourvu de colonnade (fig. 54)[78].

On notera que trois de ces monuments des années 1020-1030 ont en commun, outre l’ombrelle et plusieurs autres traits, le fait d’être les œuvres de représentants d’une même dynastie princière, celle des Pahlawuni, la plus active dans le domaine architectural, de la période d’essor de l’Arménie bagratide. Il semble permis d’y rattacher Saint-Serge de Xckōnk‘, puisque son commanditaire, Vest Sargis, était allié à cette famille par le mariage. Nul doute que ces princes avaient un goût particulier pour cette forme. La symbolique de la couronne, que nous évoquerons plus loin, joua peut-être un rôle dans cet engouement familial. Précisons que, selon Nikolaĭ Tokarskiĭ, deux églises construites à Ani dans les années 1020-1030 par

[75] KHATCHATRIAN 1971, p. 53. L’auteur signale, sous les plaques de pierre, des restes de tuiles qui provenaient probablement, selon lui, de la coupole originelle.

[76] THIERRY et DONABEDIAN 1987, p. 479-480 ; CUNEO 1988, I, p. 188-189, n° 69.

[77] THIERRY et DONABEDIAN 1987, p. 553-554 ; CUNEO 1988, I, p. 260-263, n° 120. 1029 est l’année où l’église fut probablement achevée et l’inscription de dédicace gravée. Celle-ci indique que les travaux débutèrent en 988.

[78] THIERRY et DONABEDIAN 1987, p. 505 ; CUNEO 1988, I, p. 158-160, n° 46.

des membres de cette même dynastie portaient une telle coiffe : les Saints-Apôtres et le Saint-Sauveur, cette dernière étant, selon cet auteur, « parfaitement identique par ses formes extérieures » à Saint-Serge de Xckōnk‘[79].

Ayant conservé, semble-t-il, son état initial, la coupole de Saint-Serge de Xckōnk‘ donne l’exemple le plus authentique de dôme en ombrelle de cette période « classique » du premier tiers du XIe s., même si une restauration au XIIIe s. ne peut être totalement exclue. Elle forme, avec celles d’Amberd et de l’église principale de Marmašēn, un groupe homogène (fig. 50-53). Au sein de ce groupe, le lien est particulièrement étroit entre Xckōnk‘ et Marmašēn, tandis que la coupole d’Amberd est nettement plus modeste. Par leurs proportions et le nombre de leurs faces, douze dans les trois cas, les tambours sont très semblables. Les dômes sont fortement animés par la vivacité du rythme que créent sur les tambours les douze colonnettes fasciculées et les vigoureux pignons qui s’y appuient et bordent l’ombrelle. À Xckōnk‘ et Marmašēn, ces demi-colonnes sont formées d’un bouquet de trois fines tiges que couronne une imposte ornée d’un rang de trois tablettes sur un rang de trois coussinets. Mais de menues différences existent aussi entre les coupoles de Saint-Serge de Xckōnk‘ et de Marmašēn. Ainsi, les colonnettes du tambour de St-Serge se distinguent par leur finesse et par la sobriété du traitement des impostes et bases. Sur ces impostes, entre les boules et les tablettes en parallélépipède, d’ailleurs amoindries, on ne trouve pas le rang de petits balustres caractéristique du début du XIe s., qui est présent à Marmašēn.

Sur la coupole de Saint-Serge de Xckōnk‘, la face inclinée des pignons, sorte de corniche dessinant un zigzag, présente un puissant corps de moulures, rythmé par une succession alternée de trois tores d’égale largeur, de deux arêtes et d’un listel. La même vivacité se retrouve sur les plis de l’ombrelle, soulignés par un fin tore sur chaque arête, et « hachurés ». Ces hachures sont une réminiscence, habituelle sur les toits médiévaux d’Arménie, des arêtes créées sur les toits antiques gréco-romains par la combinaison des tuiles plates et des tuiles faîtières. Comme noté *supra* à Tekor, elles sont formées de sillons transversaux, qui ont ceci d’original qu’ils sont inclinés, tandis que, au sommet de l’ombrelle, ils sont verticaux (fig. 50).

À Amberd (fig. 52), le profil des pignons est beaucoup plus modeste, orné d’un rang d’assez gros denticules, quant à la couverture « à nervures » de l’ombrelle, inspirée de celle de St-Serge de Xckōnk‘, elle résulte d’une restauration du XXe s. À Marmašēn (fig. 53), la modénature des pignons

[79] Tokarskiĭ 1961, p. 204-205, fig. 68 (Sts-Apôtres), et p. 209, fig. 71 (St-Sauveur).

est analogue à celle de Xckōnk‘, mais le rythme, très régulier, est marqué par quatre tores et l’ensemble est enrichi par deux fins rangs de denticules. La même recherche de richesse ornementale s’observe sur les impostes, où le motif typique du début du XIe s. du rang de petits balustres s’intercale entre les tablettes et les coussinets.

Revenons à l’ombrelle de Saint-Serge de Xckōnk‘ pour y signaler une particularité singulière : on trouve à l’extrémité faîtière des plis, des sortes d’acrotères ou d’antéfixes en forme de curieuse boule crochue, semblable à un bec recourbé, qui sont, sauf erreur, sans analogie (fig. 51). Il est toutefois permis de supposer que ce dispositif a inspiré celui, encore plus curieux, adopté bien plus tard à Saint-Etienne de Darašamb (1655, avec restaurations en 1854 et 1879)[80] : à l’extrémité supérieure de chaque pli, une petite croix de pierre est dressée, tandis qu’à chaque extrémité inférieure est logée, sculptée en une ronde-bosse parfois très saillante et pendante, une tête, soit d’homme, soit d’animal (fig. 65)[81]. L’ensemble crée une étonnante corolle, d’une richesse et d’une diversité inhabituelles en milieu arménien[82].

3. L’ombrelle en Arménie du XIIIe s. à nos jours

Ces solides bases étant posées durant la période bagratide, le dôme en ombrelle connaît une nouvelle popularité, plus grande encore, après l’occupation seldjoukide, durant le nouvel essor de l’architecture sacrée d’Arménie au XIIIe s.-XIVe s., dans le cadre du royaume de Géorgie, puis sous la domination mongole. L’accent est mis, dans les constructions de cette époque, sur l’élévation des proportions et sur l’effet esthétique. Les exemples de dôme en ombrelle sont nombreux : Haṙič (1201 — fig. 55), Ani, église de Xač‘ut ou Baxtałek (début XIIIe s.) et couvent des Vierges (peu avant 1215 — fig. 56), Yovhannavank‘ (1221, refait au XXe s. — fig. 57), Ganjasar (1238 — fig. 58), Gtič‘ (1246 — fig. 59), Tat‘ew, coupoles des Sts-Pierre-et-Paul et de la chapelle Ste-Mère de Dieu (refaites au XIIIe s., XVIIe-XVIIIe et XXe s.), Erevan, chapelle Ste-Mère de Dieu (milieu XIIIe s. — fig. 60, reconstruite en 2015), T‘anat, St-Etienne (1279, réparé au XXe s. — fig. 61), Urc‘ajor/Zinǰiṙli, St-Jean Baptiste (1301 — fig. 62), Arp‘a/Areni (1321, refait au XXe s. — fig. 63).

[80] Thierry et Donabedian 1987, p. 513 ; Cuneo 1988, I, p. 498-500, n° 293.

[81] Alpago Novello 1988-1989, p. 80-87.

[82] La richesse de St-Étienne de Darašamb est toutefois en résonance avec l’exubérance du décor sculpté de l’autre grande église de la région, Saint-Thaddée, bâtie en 1811-1820.

Sous l'effet des tendances de la nouvelle période, les tambours s'effilent, aussi la pente des ombrelles s'accentue, et le nombre de faces des tambours augmente, ce qui se transmet naturellement aux plis, qui atteignent par exemple le nombre de seize à Ganjasar et de vingt à Haṙič ; tandis que, dans le cas des très petites coupoles, comme au couvent des Vierges d'Ani, ce nombre reste réduit (12 plis). En même temps, peut-être par désir de diversifier les effets décoratifs, contrairement à la logique architectonique qui prévaut ailleurs, il arrive que certaines ombrelles soient « privées de leur support », c'est-à-dire que les pignons ne reposent pas directement sur les colonnes engagées sur le tambour, ou que ces colonnettes soient carrément absentes.

On observera que les dômes de Haṙič, du couvent des Vierges d'Ani et de Ganjasar, du XIIIe s. — fig. 55, 56, 58) sont proches de celui de St-Serge de Xckōnk', de 1024. Les colonnettes du tambour, en particulier, créent une parenté entre St-Serge et ces trois monuments, tant par la finesse du faisceau de trois tiges que par la sobriété de l'ornementation, privée du rang de balustres. En même temps, les colonnettes du XIIIe s. ont des proportions plus élancées, et les tambours sont plus élevés. La face inclinée des pignons bordant le dôme crée également une parenté entre Xckōnk' et ces trois églises du XIIIe s., même si, sur ces dernières, la modénature est légèrement simplifiée. Ainsi, le rythme à trois tores est semblable et le rang de denticules présent à Marmašēn manque dans les quatre cas. Cette parenté peut faire penser à une réfection du tambour de St-Serge lors des restaurations attestées en 1213 et 1216[83]. Mais l'hypothèse qui paraît la plus plausible est que, clairement ancré dans le contexte du XIe s., St-Serge de Xckōnk' ait servi de modèle aux églises du XIIIe s.

Parmi les vestiges anciens des communautés arméniennes de la diaspora, la trace partielle d'une coiffe en ombrelle subsiste en Crimée, à Caffa, actuelle Théodosie (Feodosija), principal foyer arménien de la presqu'île au Moyen Âge. Elle se trouve sur la coupole de l'église Saint-Georges (fig. 64), qui n'est pas datée, mais que l'on peut raisonnablement placer au XIVe-XVe s.[84] Sans doute plusieurs fois restaurée, cette coupole présente un tambour octogonal achevé par une corolle de huit pignons. Refait récemment, le dôme effilé qui couronne le tambour, aujourd'hui pyramidal, avait probablement une forme initiale en ombrelle.

[83] Sargisean 1864, p. 212 ; Ališan 1881, p. 129-130 ; Òp'rikean 1907, p. 179.

[84] Sur ce monument, voir : Khalpakhchian 1991, p. 502 et 509 ; Donabedian 2011, p. 53 et 57.

Après les siècles obscurs du bas Moyen Âge, la coiffe en ombrelle refleurit de plus belle lors de la renaissance architecturale du XVIIe s. : à St-Georges de Lim, St-Etienne de Darašamb (fig. 65), St-Georges de Mułni, sur cinq églises d'Agulis (St-Thomas, St-Etienne, St-Simon, St-Jean-Baptiste et Ste-Trinité) et sur plusieurs autres églises et clochers du Naxiǰewan… On construit encore des dômes en ombrelle au XIXe s. (Ōšakan, Sept-Plaies de la Vierge et St-Sauveur de Gyumri, St-Sauveur de Šuši, clocher de Sohrul, lanternons des églises arméniennes de Géorgie…) et cette forme reste très populaire au XXe-XXIe s., non seulement à Erevan (cathédrale St-Grégoire l'Illuminateur et … Union des Journalistes) et en province, mais aussi dans la diaspora (Beyrouth, Burgas, Caracas, Genève, Glendale, Los Angeles, Riga, Sydney…).

Il faut également signaler, parmi les dispositifs de couverture des édifices arméniens médiévaux, l'existence d'éléments provenant de l'ombrelle ou apparentés à elle, ou encore qui en sont des variantes partielles. Ainsi, au niveau médian de la chapelle du Berger d'Ani (XIe ou XIIIe s. — fig. 66) et sur le corps principal du campanile de Hałbat (1245 — fig. 67), la succession alternée de grandes et petites bâtières est sans doute inspirée de l'ombrelle. Toujours à Hałbat, le lanternon (clocheton) en forme de petite rotonde à sept colonnes au sommet du campanile est couvert d'une pyramide qui, sans être plissée, a ses sept pans en forme de losanges verticaux dont la pointe triangulaire inférieure est légèrement pliée (par un pli horizontal) vers le bas. Ces sept losanges « s'appuient » sur un rang de pignons vivement moulurés : la structure porte à l'évidence l'écho des dômes en ombrelle. Ce modèle est repris plusieurs fois au XVIIe s., par exemple à Šoṙot‘ au Naxiǰewan et à l'église des Trois Hébreux en Arc‘ax (1691 — fig. 68). Nous mentionnerons plus bas, à Divriği en Asie Mineure, puis en Allemagne, des dômes pyramidaux analogues, à pans rhomboïdes, mais plats, et d'autres à plis verticaux saillants.

4. L'ombrelle sur les modèles réduits d'églises arméniennes

Aux spécimens bâtis, il faut ajouter plusieurs modèles réduits d'églises arméniennes, en pierre, qui portent des coiffes en ombrelle[85]. Précisons que parmi ces reproductions miniatures, dont la plupart sont assurément médiévales, certaines servaient de pièces d'offrande : c'est le cas dans les compositions sculptées où le(s) donateur(s) porte(nt) le modèle de l'église ;

[85] CUNEO 1988, t. II, p. 760-761. Voir aussi deux modèles-acrotères à Ēǰmiacin : KAZARYAN 2007, p. 104, fig. 93.

d'autres servaient d'acrotères, quand telle était précisément leur position, au faîte d'un toit, avec sans doute une fonction symbolique ; d'autres enfin pouvaient remplir une fonction de reliquaire : c'est le cas des pièces évidées. Lorsqu'ils sont contemporains de la construction de l'édifice en question et représentent assurément son état initial, ces modèles réduits peuvent permettre de restituer l'état originel d'une coupole, si celle-ci a été modifiée après sa création. Par exemple, dans la scène d'offrande sculptée sur la façade orientale de Hałarcin (fig. 69), le dôme en ombrelle donne à penser que la coupole de l'église, aujourd'hui coiffée d'un cône, possédait peut-être, à l'origine, un dôme plissé. La même idée peut venir à l'esprit quand on observe les modèles-acrotères de Noravank' (fig. 70), d'Ēǰmiacin (fig. 71) ou ceux de Surb Gełard (fig. 72), mais, à en juger par la schématisation de certains d'entre eux, il est possible que ces acrotères soient parfois tardifs et reproduisent l'image abstraite ou l'archétype du sanctuaire et non celle, précise, de l'édifice concerné.

Le modèle-acrotère de Haṙič (fig. 73) est problématique, car il montre (montrait ?) curieusement, au-dessus d'une corolle de pignons, un cône, là où l'on attendrait une ombrelle, or c'est très exactement ce que l'on pouvait voir sur l'édifice, jusque dans les années 1990, avant la reconstruction qui a « rétabli » l'ombrelle censée correspondre à l'état authentique de la couverture originelle[86]. De fait, il est probable que la couverture conique que l'on pouvait voir au XXe s. résultait d'une réparation du XIXe s., non conforme à l'état ancien de la coupole, état que la récente reconstruction a sans doute effectivement rétabli. Mais que penser du modèle-acrotère ? Avait-il été sculpté lors de la réfection du XIXe s., en même temps que la coupole était couverte d'un cône plus facile à maçonner qu'une ombrelle ? C'est probablement ce qu'il faut supposer.

Parmi les modèles réduits, l'attention se porte sur une pièce provenant d'Angełakot' qui est la seule à présenter une coiffe plissée arrondie (fig. 74). Étant évidée et munie d'une porte démesurément grande, elle appartenait certainement à la catégorie des modèles-reliquaires[87]. Elle est considérée comme l'un des plus anciens spécimens du type et l'on s'accorde à la dater du VIIe s. Cette datation hypothétique se fonde, outre la structure cruciforme du volume, sur la forme hémisphérique de la coiffe. En effet, telle était probablement la règle au VIIe s., comme le montrent les exemples

[86] Notons au passage que cette restauration a aussi fait disparaître, du moins du toit de l'église, le modèle-acrotère (jugé désormais non conforme ?) qui couronnait son pignon occidental.

[87] DURAND 2007, p. 89, n° 17.

conservés de dômes de cette époque, couverts de tuiles (Aragac, Mren…), auxquels s’ajoutent à présent les coupoles refaites récemment (Karmrawor d’Aštarak, Gaṙnahovit, Ōšakan, T‘alin…). Les rangs rayonnants de tuiles faîtières peuvent dans une certaine mesure s’apparenter aux arêtes du modèle d’Angełakot‘. Mais nous verrons ci-après que cette forme, qui semble relever d’un paradigme différent de celui de l’ombrelle, peut en fait avoir pour modèle la coiffe à côtes ou à plis de l’édicule de l’Anastasis, à Jérusalem, qui est peut-être à l’origine à la fois des deux types de dôme.

5. Symbolisme et origine du dôme en ombrelle

Compte tenu de l’importance qui s’attache à la coupole dans le symbolisme de l’art chrétien-oriental et en particulier dans celui de l’Arménie[88], la forme plissée donnée à sa couverture extérieure doit avoir une signification particulièrement forte, et l’on est en droit de penser que celle-ci peut sans doute expliquer l’élaboration ou le choix de cette forme et la faveur dont elle a joui et jouit encore auprès des Arméniens. S’agissant du symbolisme de cette forme, un lien paraît plausible avec le faisceau de rayons qui, à l’intérieur des coupoles, dans les décors mosaïqués de Byzance et dans ceux sculptés de l’Arménie, descendent du sommet de l’hémisphère vers le cercle de sa base, évoquant probablement (à côté de la croix dans certains cas) les rayons de la Pentecôte[89]. Cette référence suggère que les vigoureuses lignes qui, sur la couverture extérieure des coupoles plissées d’Arménie, rayonnent du sommet de l’ombrelle aux pointes des pignons, traduisent peut-être, elles aussi, comme à l’intérieur de la coupole, l’idée du lien entre le ciel et la terre à travers la propagation du message de l’Église. Il paraît admissible que cette même idée, transposée à l’islam et au yézidisme (voir *infra*), se traduise également dans ces traditions par le recours au dôme en ombrelle, parfois très effilée, en particulier pour couronner des mausolées, ainsi que par l’application, sur certaines coupoles, de coiffes à cannelures bombées (voir *infra*).

On peut aussi, pour tenter d’expliquer la popularité de ce type de dôme chez les Arméniens, compléter la thèse formulée ci-dessus par un argument

[88] Nous laisserons de côté les nombreuses études qui traitent du symbolisme de l’art chrétien en général, et nous contenterons de rappeler le passage concernant la coupole dans l’*Histoire* d’Agathange où est exposée l’interprétation par saint Grégoire l’Illuminateur de sa Vision de l’église-mère à construire : « Et la coupole, au-dessus, a l’image de la cité supérieure, lieu d’assemblement de l’unité du royaume des cieux ». Voir AGATHANGE 2003, p. 1661.

[89] DONABEDIAN 2008, p. 269-270.

esthétique : mis en valeur par la pureté des lignes de constructions en pierres soigneusement taillées, le dôme en ombrelle pouvait être apprécié par les architectes arméniens et leurs commanditaires également pour la vivacité et l'élégance de sa silhouette.

L'un des rares chercheurs à s'être penché sur la question du symbolisme du dôme en ombrelle, Paolo Cuneo, en donne une interprétation différente, qui peut surprendre par son caractère « laïcisant ». Dans une notice consacrée au « toit en parapluie » dans l'architecture arménienne, il estime que l'ombrelle représente l'image de la couronne et qu'elle est la marque d'une dignité éminente qui s'attache à des édifices bâtis par des personnalités de haut rang[90]. Cet auteur invoque « une forme d'anthropomorphisme de l'objet architectural » pour expliquer que « la partie la plus haute de l'édifice sacré [pouvait être assimilée] à la tête couronnée du chef politique. » C'est pourquoi il suppose que la cathédrale d'Ani a pu avoir un tel dôme.

Cette interprétation sécularisée de la partie la plus symbolique du sanctuaire semble trouver une confirmation dans l'image utilisée par Samuēl d'Ani, déjà citée plus haut : « Il […] bâtit le merveilleux monastère de Xc'kunk' avec le saint propitiatoire décoré d'une *éclatante couronne*, connu sous le nom de Saint-Serge ». Toutefois, il est permis de douter que la formule de l'historien du XIIe s. concerne concrètement le dôme de l'église en question, associé à une couronne réelle. Cette formule pourrait renvoyer plutôt à l'allégorie de l'Église, épouse du Christ, couronnée par lui de la croix, inspirée de l'évangile de Jean, 3, 29, qui est employée dans les hymnes liturgiques arméniennes consacrées à la croix[91]. Nous trouvons d'ailleurs cette même allégorie dans l'inscription de l'église de Mastara (VIIe s.) : « Fiancée coiffée du signe de la croix comme d'une couronne, cette cathédrale a pour fiancé le Christ […] »[92]. Néanmoins, la tournure utilisée par l'historien laisse planer le doute. Citons-la en arménien cette fois : *Մեծապատիւ Վեստն Սարգիս, զկնի բազում շինուածոց, բերդից եւ եկեղեցեաց, զհրաշալի վանքն զխցկունս շինեաց, պայծառ պսակաւ զարդարեալ սուրբ քաւարանաւն, որ ճանաչի անուն Սուրբ Սարգիս.* Laissons le soin à des spécialistes de trancher cette question et accordons pour l'heure le bénéfice du doute à l'idée si tentante que l'*éclatante couronne* de Samuēl Anec'i puisse s'appliquer au dôme en ombrelle de Saint-Serge.

[90] CUNEO 1992, p. 432-433. Cet auteur avait déjà brièvement exposé la question de la « couverture en ombrelle » dans CUNEO 1977, p. 70 et note 146.

[91] RENOUX 1969, p. 146, 158, 160, 161, 166.

[92] DONABEDIAN 2008, p. 156.

De son côté, s’intéressant aux sources de l’iconographie de cette forme, Armen Kazaryan émet l’hypothèse que le dôme en ombrelle s’est probablement inspiré de la coiffe de l’édicule dressé au IVe s. du temps de l’empereur Constantin sur la tombe du Christ à Jérusalem, au centre de la rotonde de l’Anastasis. Plusieurs fois endommagé, en particulier en 614 par les Perses puis en 1009 par les Arabes, l’édicule a été restauré en 1042 par l’empereur Constantin Monomaque, et a continué à exercer son influence. Selon A. Kazaryan, cette référence insigne expliquerait l’emploi du dôme plissé en Arménie, dès le VIIe s., à la cathédrale d’Ēǰmiacin, dont la coupole aurait été refaite, d’après lui, à cette époque ; les colonnes torses conservées sur le tambour appartiendraient à ce dispositif du VIIe s. ; le même modèle aurait été reproduit sur la coupole de l’église, aujourd’hui détruite, de Bagaran (624-631) et sur celle de Zaṙinǰ, que cet auteur propose également de dater du VIIe s.[93] Si l’hypothèse de la présence de ces trois coupoles à ombrelle dans l’Arménie du VIIe s. semble peu convaincante, notamment parce que la riche architecture de l’« âge d’or » n’a gardé aucune trace de cette forme, pas plus d’ailleurs que de colonnes torses, en revanche, celle d’une origine hiérosolymitaine du dôme plissé paraît fort plausible.

En effet, des arguments de poids plaident en faveur de cette thèse. Le premier est que de nombreux objets cultuels paléochrétiens : ampoules palestiniennes[94] (fig. 75), boucle en ivoire de saint Césaire (fig. 76), maquette en pierre de Narbonne (fig. 77), ivoire Trivulzio (fig. 78), encensoir copte (fig. 79) …[95], permettent, semble-t-il, de reconstituer approximativement la couverture de cet édicule, dont l’aura était bien sûr immense dans le monde chrétien. Jules Formigé a tenté une description synthétique à partir des témoignages textuels disponibles : « Au-dessus du Tombeau s’élève un ciborium hexagonal couronné d’une coupole […], une toiture conique dont les poutrelles dorées faisaient saillie sur la surface extérieure […]. L’ensemble reposait sur des arcatures dorées ; dans les arcades

[93] KAZARYAN 2007, p. 79-84, 98-104, 107, 168-170 ; KAZARYAN 2012, vol. I, p. 333-334, 343, 362, 368.

[94] GRABAR 1958, pl. IX (amp. n° M3), XI (M5), XIV (M9), XXII (M12), XXIV (M13), XXVI (M14), XXVIII (M15), XXXIV (B3), XXXV (B4), XXXVI (B5), XL (B7).

[95] Plaque-boucle en ivoire de saint Césaire d’Arles (début VIe s.), Musée de l’Arles antique : HEITZ 1987, p. 50 ; DUVAL 1991, p. 327 ; maquette en pierre de Narbonne (Ve s.) qui montre une calotte en quasi-pyramide basse à huit pans légèrement convexes, séparés par des rayons triples : HEITZ 1987, p. 50-51 ; OUSTERHOUT 1990, p. 48-50 ; ivoire de la collection Trivulzio de Milan (Ve s.), avec un cône à rangs saillants de tuiles faîtières radiantes ; encensoir copte (Ve-VIe s.) avec une ombrelle fortement cannelée : GRABAR 1946, II, pl. XV, fig. 3 ; FORMIGÉ 1954, planche p. 123 ; plaque d’ivoire du British Museum, avec calotte à rayons saillants de tuiles faîtières : GRABAR 1946, II, pl. XVI, fig. 1.

se voyaient des coquilles […]. Le fût des colonnes était torse… »[96]. Mais la documentation visuelle recueillie permet de préciser cette description en montrant en particulier que la coiffe était la plupart du temps représentée, sinon sous la forme précise d'une ombrelle, du moins sous celle d'une coiffe plus ou moins arrondie et côtelée, à godrons ou cannelures convexes plus ou moins marquées, « en forme de pavillon »[97], et non purement conique[98].

Un autre argument est que le monde chrétien médiéval offre de nombreux exemples de formes mineures qui montrent la permanence, à travers les siècles, du modèle de l'édicule du Saint-Sépulcre et du paradigme de son dôme arrondi et côtelé (à côtes convexes) ou en cône plissé, décliné bien sûr de manières variées, selon la fantaisie des artistes, et peut-être sous l'influence de formes réelles de leur temps. Citons : A) une plaque d'ivoire de Florence (c. 800) où le Tombeau (ou la Rotonde elle-même) a une calotte couverte de « feuilles » arrondies à leur extrémité inférieure et creusées d'un sillon médian, sortes de godrons (fig. 80) ; B) une plaque en ivoire du musée de Dôle (c. 800) où l'édicule est surmonté d'une coupole centrale à dôme conique plissé, entourée de quatre tourelles à dôme conique[99] dont les plis, encore plus marqués, s'achèvent en pointes triangulaires (fig. 81) : une coiffe, donc, proche de l'ombrelle ; C) à Aix-la-Chapelle, le reliquaire byzantin de 970, de saint Anastase, montre, sur le Tombeau, une coupole à rayons bombés (fig. 82) ; D) un chapiteau roman (XIIe s.) orné de l'histoire de Noé, provenant du nord de la Catalogne et conservé au Musée de Cluny (Paris), présente, à chacun de ses quatre angles supérieurs, une « cabane » à sorte d'ombrelle, avec les mêmes « feuilles » qu'à Florence (fig. 83)[100] ; E) le tabernacle-reliquaire de Cologne, c. 1180, présente une calotte à douze semi-tubes « coiffant » les douze apôtres figurés sur le tambour (fig. 84)…

Il est donc fort plausible que le principe de la couverture sur l'édicule de l'Anastasis ait donné naissance, en Arménie, successivement, à deux formes : initialement, à la coiffe arrondie côtelée ou plissée, comme sur

[96] FORMIGÉ 1954, p. 120.

[97] Expression de Philippe Verdier : VERDIER 1962, p. 3-9. André Grabar qualifie l'ensemble de l'édicule de « pavillon » (GRABAR 1946, I, p. 275, 276, 279, 281) et suppose que son dôme était conique ou pyramidal.

[98] FORMIGÉ 1954, p. 120-125. Sur les rapports entre les ivoires paléochrétiens et l'édicule de l'Anastasis, voir : SMITH 1924, p. 85-112 ; CONANT 1956, p. 1-48.

[99] Philippe Verdier (VERDIER 1962, p. 8) décrit cette construction comme « un reliquaire fantastique évoquant un martyrium à coupole et tours d'angle ».

[100] L'homme du Moyen Âge connaissait bien le parallèle entre le sacrifice rédempteur du Christ évoqué par l'Anastasis et le salut accordé à Noé lors du déluge. La juxtaposition des deux thèmes lui était familière. Cf. DONABEDIAN 1977, p. 265.

le modèle réduit d’Angełakot‘, dont s’approchent les coiffes en tuiles du VIIe s. ; puis, à partir de la période bagratide, à celle du cône à ombrelle, pour couvrir l’hémisphère qui, au centre de l’église, symbolise l’aspiration de l’âme du croyant au royaume de Dieu. Pratiquement tous les exemples connus dans l’Arménie médiévale montrent que ce dispositif a été appliqué à des églises principales de monastères, dont il permettait peut-être, en tant que *couronne éclatante*, de souligner la primauté. A Xckōnk‘ et Tat‘ew, il est aussi appliqué à des églises secondaires, peut-être pour une raison liée à leur fonction (mémoriale/funéraire ?). Enfin, au XVIIe-XIXe s., il s’implante également sur des campaniles et lanternons en forme de rotonde.

6. Le dôme en ombrelle en Géorgie médiévale

Deux facteurs auraient dû entraîner la propagation du dôme en ombrelle dans la Géorgie médiévale. Le premier est son apparition précoce sur les deux églises susmentionnées de la province de Klarǰeti (fig. 47, 48), qui a été, avec le Tao voisin, l’un des creusets de l’essor de l’architecture médiévale géorgienne. Le second est la forte contribution de ce dispositif à l’effet pittoresque des édifices et à l’élan vertical de leurs volumes, deux traits chers aux bâtisseurs géorgiens. Pourtant, la Géorgie proprement dite, dont l’architecture a tant de points communs avec celle de l’Arménie, n’a presque pas recouru au dôme en ombrelle.

A notre connaissance, un seul exemple d’ombrelle existe dans ce pays : il se trouve à l’église de Kacxi (fig. 35, 85), bâtie selon une inscription vers 1010-1014, soit une dizaine d’années avant St-Serge de Xckōnk‘. L’église de Kacxi a été restaurée au XVIe s. et en 1854, mais l’ombrelle actuelle reproduit probablement, au moins dans son principe, la couverture originelle[101]. En effet, la silhouette de ce dôme, ajoutée à la forme du toit médian, est en parfaite harmonie avec la composition. Celle-ci est d’ailleurs relativement proche de celle de St-Serge de Xckōnk‘, du moins pour l’aspect extérieur (déambulatoire non compris), puisqu’on trouve à Kacxi, comme on l’a vu *supra*, un noyau interne hexaconque (à St-Serge ce noyau est tétraconque) inscrit dans un contour extérieur grosso modo dodécagonal, donc avec un aspect proche de celui d’une rotonde (à St-Serge, le contour extérieur, avec ses vingt faces, est encore plus proche du cercle). Au centre de ce polygone, dans les deux cas, s’élève un tambour à douze faces, que surmonte une ombrelle à douze plis.

[101] MEPISACHVILI et TSINTSADZE 1978, p. 110-111 ; ALPAGO NOVELLO 1980, p. 351, n° 47.

Plusieurs particularités importantes s'observent à Kacxi. A) Les deux niveaux de l'édifice, le dodécagone qui correspond au corps de l'église, et le tambour qui porte l'ombrelle, sont traités d'une manière parfaitement homogène (homogénéité sans doute renforcée par la restauration du XIXe s.) avec, au sommet de leurs douze faces, une corolle de douze pignons fortement moulurés. En effet, la partie annulaire du volume principal autour du tambour est elle aussi couverte d'un toit plissé, posé sur ces pignons, qui constitue une sorte de portion d'ombrelle, annulaire et horizontale. Ainsi les deux niveaux font élégamment écho l'un à l'autre. B) Sur ces deux polygones est appliqué le trait déjà présent à Opiza et Xanjta : par suite du maintien d'une arcature-colonnade aveugle, ici très fine (refaite au XIXe s. ?), le rang de pignons est placé légèrement au-dessus de l'arcature, à une courte distance d'elle. Par ce trait, Kacxi semble s'inscrire dans une certaine tradition géorgienne qui privilégie la richesse décorative, tradition particulièrement manifeste au début du XIe s. Certes, le dispositif actuel ne correspond probablement pas entièrement aux formes du XIe s., mais les grandes lignes paraissent avoir été respectées. Rappelons qu'à cette période, en Arménie, l'arcature aveugle du tambour avait disparu pour céder totalement la place au rang de pignons, directement posé sur les colonnettes marquant les arêtes du tambour. À l'inverse, sur le corps principal de Saint-Serge de Xckōnk', où l'on avait choisi l'arcature-colonnade aveugle, le rang de pignons avait été exclu (fig. 41) : c'est l'une des grandes différences entre St-Serge et Kacxi. C) Enfin, quelque temps après l'achèvement de la partie principale, un déambulatoire a été ajouté autour de l'église, sauf sur sa partie orientale. Là aussi, des portions intermittentes de toit annulaire plissé, aujourd'hui déformées, renvoient à l'ombrelle, enrichissant encore l'image de cet édifice, remarquable malgré ses altérations.

Une autre église géorgienne de la même époque (c. fin du Xe s.), la petite hexaconque inscrite dans un dodécagone de Bočorma[102], très endommagée, présentait le même type de toit annulaire plissé à série de pignons qu'à Kacxi, à nouveau combinée avec une arcature-colonnade aveugle (fig. 86), mais sa coupole portait un dôme conique, comme le montrent le fragment de tambour conservé et les documents anciens. On peut, dans une faible mesure, en rapprocher la forme des toits de Manglisi, une église initialement bâtie au VIIe s., mais fortement remaniée au début du XIe s. puis au XIXe s.[103] Rayonnant autour de l'espace central couvert par la coupole,

[102] Mepisachvili et Tsintsadze 1978, p. 110-111, 135 ; Alpago Novello 1980, p. 300, n° 18.

[103] Alpago Novello 1980, p. 376-379, n° 60.

les bâtières se joignent en façade et constituent une série de pignons qui évoquent un peu l'image créée par les toits annulaires de Bočorma et Kaxci, mais aussi ceux de la chapelle du Berger d'Ani et du campanile de Hałbat. On peut y voir une influence de l'ombrelle. Enfin, de légers plis avivent la couverture des coupoles de Zarzma, au début du XIVe s.

Exception faite de ces phénomènes un peu marginaux, on ne peut signaler en territoire géorgien, après Kacxi, d'autres exemples de dôme en ombrelle que sur des clochers et lanternons en petite rotonde d'églises arméniennes, principalement du XIXe s., sous une forme généralement réduite. L'une de ces ombrelles surmontait le porche-clocher (détruit) de l'église arménienne située au bas, à l'est de l'ensemble d'Ananuri (fig. 87) ; un petit lanternon à ombrelle a été récemment restauré à Siγnaγi ; plusieurs autres se trouvaient à Tbilisi, mais un seul subsiste sur ce qu'il reste de Saint-Georges de Mułni, dans le vieux quartier de Sololaki, au pied de la citadelle (fig. 88).

7. Le dôme en ombrelle dans d'autres parties du monde médiéval

a) *Le dôme en ombrelle dans le monde islamique et chez les Yézidis*

Avant de connaître le cône à ombrelle, le monde de l'islam, parallèlement au dôme hémisphérique simple, a recouru, dès le IXe s. en Afrique du Nord, et à partir du IXe-XIe s. en Egypte, à des types de dômes hémisphériques à bandes saillantes : les uns à côtes semi-tubulaires, les autres, peut-être dérivés des précédents, à arêtes pointues. Les exemples les plus caractéristiques s'observent sur les coupoles de la Grande mosquée de Kairouan (836 — fig. 89), de la Mosquée Zitouna de Tunis (coupole du *bahou*, 990), ainsi que sur des mausolées fatimides d'Assouan et des minarets du Caire[104]. Ce modèle réapparaîtra en divers points du monde musulman au long des siècles, par exemple en Asie centrale au XVe s., sur des coupoles au galbe parfois accentué. Ces coiffes arrondies à cannelures bombées ou en arêtes rappellent le modèle réduit d'Angełakot‘ et confirment l'existence d'un paradigme peut-être plus ancien, autre que celui du cône à ombrelle.

Logique et même convaincante dans le cas de monuments chrétiens, l'hypothèse d'une origine hiérosolymitaine liée à l'édicule de la tombe du Christ semble moins pertinente ici, même si l'origine des premières coupoles musulmanes de Jérusalem et de Damas est logiquement associée

[104] Ettinghausen et Grabar 1987, p. 92-100, 178-180.

par certains savants au Saint-Sépulcre[105]. S'agissant des premières coupoles de l'Ifriqiya, une hypothèse émise par Alexandre Lézine suggère un lien avec la coupole basse devant le mihrab de la Mosquée du Prophète à Médine, du tout début du VIIIe s., qu'une description ancienne décrit comme « un plafond pareil à un bouclier concave, comme une coquille »[106]. L'auteur en fait dériver la forme intérieure des coupoles de Kairouan, à trompes coquillées et à cannelures concaves, mais il ne songe pas à en rapprocher la forme « retournée », convexe, des cannelures-godrons extérieures, bombées. De son côté, Georges Marçais avait bien mis en parallèle les deux faces de la coupole devant le mihrab de la Grande Mosquée de Kairouan, indiquant que « la calotte creusée de cannelures *s'accuse* par un dôme côtelé de godrons »[107], mais il n'avait pas cherché à savoir quelle en était la source ni la signification. Il nous semple permis d'y voir la traduction externe, par des bâtisseurs soucieux de logique et de transparence, de l'« énorme coquille »[108] que constitue la forme interne de la calotte, son « extrados » en quelque sorte, avec peut-être une signification symbolique analogue à celle présente chez les chrétiens : l'idée de rayonnement et d'aspiration au divin.

Le dôme en cône plissé, lui non plus, n'a pas tardé à faire son apparition dans l'architecture musulmane. Il est possible que cette forme soit apparue à peu près à la même époque qu'en Arménie, dans l'architecture funéraire musulmane en brique d'Asie centrale. L'un des tout premiers exemples en est, au Kazakhstan, le mausolée de Babaǰi Xatun (fig. 90), que l'on s'accorde à dater de la fin du Xe-début du XIe s. et qui a été restauré dans les années 1980[109]. Avec une logique différente de celle appliquée en Arménie, mais tout aussi efficace, l'ombrelle est posée ici sur un très bas tambour étoilé qui surmonte lui-même un petit volume cubique. Ce modèle a été repris ultérieurement sur le mausolée de Kenizek Xatun, dit aussi Manas Kumbez ou Gumbez, en Kirghizie (c. 1334), dont le dôme a été entièrement refait en pierre dans les années 1990[110]. L'hypothèse émise par quelques auteurs est que cette structure a pour origine les constructions traditionnelles en brique et les tentes des nomades d'Asie centrale, notamment du Khorezm.

[105] Lezine 1966, p. 53-54.
[106] *Ibid.*, p. 56-57.
[107] Marçais 1954, p. 21.
[108] Expression de Lezine 1966, p. 57.
[109] Glaudinov et Glaudinova 2013, p. 15-18, datation : p. 16.
[110] Amanbaeva, Kolchenko, Sataev 2013, p. 81-83 et p. 43.

Des dômes en ombrelle coiffent aussi plusieurs constructions musulmanes, principalement funéraires (mausolées), d'Anatolie et d'Arménie même, datées de la fin du XIIe au XVIIIe s. Compte tenu de la grande proximité des zones concernées et des liens profonds qui apparentent en particulier les mausolées seldjoukides (plus exactement les mausolées musulmans d'Anatolie d'époques seldjoukide et mongole) dits *türbe*[111] aux édifices arméniens (et à ceux de Tao-Klarǰeti)[112], il ne semble pas déraisonnable de placer la source d'inspiration de ces constructions dans la forme qui commence son essor en Arménie et au Klarǰeti au IXe-Xe s. puis se répand aux siècles suivants. La question du rapport entre les traditions arménienne et musulmane dans le domaine du dôme en ombrelle a été brièvement examinée par P. Cuneo[113]. En reprenant et complétant la liste que cet auteur a établie, citons les monuments musulmans concernés : Divriği, Ulu Cami (1229-1243 — fig. 91) ; Amasya, mausolée contigu à la Gök Medrese (1266 — fig. 92) ; Tokat, mausolée de Nureddin ibn Sentimur (1314 — fig. 93) ; Doğubeyazit, petit mausolée richement sculpté, dans le palais d'Ishak Paşa (1784 — fig. 94).

Le modèle du dôme plissé, chaque fois réinterprété avec une certaine liberté, reste reconnaissable. Toutefois, alors qu'au palais d'Ishak Paşa, la structure de l'édicule est d'une logique convaincante qui l'apparente nettement à ses probables modèles arméniens, sur les mausolées d'Amasya et de Tokat, la couverture plissée est moins clairement liée avec l'infrastructure censée la porter. Il en va autrement à Divriği, où les huit pans rhomboïdes du dôme, faiblement plissés en leur centre, ont leurs extrémités inférieures en triangle à pointe vers le bas qui s'imbriquent sans artifice dans les huit faces du tambour, correspondant à la traditionnelle série de pignons des ombrelles arméniennes, même si les bords de ces pignons ne sont pas moulurés et si leurs pointes ne retombent pas sur des colonnettes. Le dispositif de Divriği est très proche de celui appliqué quelques années plus tard au sommet du campanile de Hałbat (1245 — fig. 67). Rappelons que cette grande et remarquable mosquée-hôpital a été construite par un architecte nommé Xuršah ou Hurem Šah ibn Mughit, né à Xlat‘ (Ahlat),

[111] Sur les *türbe* d'Anatolie, voir notamment : YETKIN 1962, p. 31-44. Belle documentation photographique sur l'architecture seldjoukide d'Anatolie et sur les *türbe* dans : CURATOLA 2010, p. 23-94.

[112] Cette question est brièvement abordée dans : ORBELI 1939, p. 152 ; SAKISIAN 1940, p. 61-62 ; OTTO-DORN, 1967, p. 165, 168 ; HILLENBRAND 1994, p. 307-310 : chapitre « The Armenian connection ». Voir aussi : YEVADIAN 2010, p. 26-35 : chap. « Les architectes arméniens de l'art seldjouke ».

[113] CUNEO 1992, p. 433, note 39 (et 41). Voir aussi CUNEO 1977, p. 70, note 146.

port sur la rive nord-ouest du lac de Van, en Arménie, à population en partie islamisée depuis le VIIIe-IXe s., dont sont issus plusieurs architectes au service des Seldjoukides[114].

Signalons encore, sur des *türbe* de périodes seldjoukide et mongole, situés à cheval entre l'Anatolie et l'Arménie, quelques formes partiellement apparentées au dôme en ombrelle ou inspirées par lui : à Erzurum, au curieux mausolée d'Emir Salduk, datable du XIIe s., une ample coupole conique-arrondie posée sur un court tambour cylindrique ne répond pas à ce que suggère la succession de pignons qui couronne le large octogone[115] (fig. 95) ; à Tercan, au mausolée de Mama Hatun (1192-1202), un dôme cannelé (à cannelures convexes) coiffe en toute logique un cylindre formé d'un faisceau de demi-cylindres ; à Konya, le célèbre mausolée de Rumi Mevlana (1274), remarquable pour son revêtement de faïence turquoise, et celui de Seyyid Mahmud Hayrani (1268, reconstruit en 2005 — fig. 96) obéissent à la même logique qu'à Tercan, avec des saillies « semi-tubulaires » tant sur le tambour que sur le dôme ; au *türbe* de 1268, toutefois, le principe des pignons est aussi présent, sous la forme de seize facettes à pointes triangulaires sur le tambour. Enfin, à Kirşehir, au mausolée de Melik Gazi (c. 1250), un cône a recouvert ce qui aurait pu être une ombrelle, suggérée, un peu comme à Erzurum, par une série de pointes, « succédanés » de pignons (fig. 97).

Quelques dômes en ombrelle, un peu plus effilés que ceux d'Arménie et d'Anatolie, surmontaient des mausolées situés dans le nord-ouest de l'Irak. Citons notamment à Mossoul, la Tombe de Jonas/Mosquée du prophète Yunus et le mausolée de l'imam Awn al Din (1248 — fig. 98)[116], détruits en 2014. Le même type de dômes couronne, dans le djebel Sinǰar et à Lališ, des mausolées yézidis datables, semble-t-il, du XIIIe s.[117] (fig. 99).

Ainsi, tant en Asie Mineure et au Proche-Orient qu'en Asie centrale, la forme du dôme en ombrelle s'est appliquée le plus souvent à des édicules à fonction funéraire. En Asie Mineure, elle a très certainement bénéficié des traditions locales, arméniennes, et des artisans qui en étaient les héritiers.

[114] Citons : Bahram auteur du caravansérail Alay Han près d'Aksaray (1192) et du *türbe* Sitte Melik de Divriği (1196), Ebul-Nema bin Mufaddal pour le *türbe* de Mama Hatun à Tercan (c. 1200), et Xuršah ibn Mughit à la mosquée de Divriği.

[115] ÜNAL 1968, p. 102-108.

[116] SARRE et HERZFELD 1911, pl. IC, photo de gauche ; voir aussi : pl. LXXXVIII : Grande mosquée de Mossoul [détruite en 2017].

[117] Au sujet des mausolées yézidis, voir : AÇIKYILDIZ 2010, p. 146-174. Voir aussi à Sinǰar le mausolée chiite de Zaynab/Zeynep, détruit en 2014 : SARRE et HERZFELD 1911, pl. LXXXIV et LXXXVII.

b) *Le dôme en ombrelle à Byzance*

L’architecture byzantine n’a pas recouru au dispositif de l’ombrelle ; en revanche, elle a largement appliqué au tambour de ses édifices un autre procédé qui, à sa façon, a fortement contribué à enrichir leur silhouette. À partir semble-t-il du Xe s., on a eu l’idée de mettre en valeur l’extrados des grandes niches arquées animant les façades, de même que celui de l’arcature aveugle des tambours, en surhaussant leur courbure. Ainsi est apparu le puissant rang d’arcades saillantes en haut du tambour cylindrique ou polygonal des églises byzantines[118]. Cependant, ce parti n’a eu à Byzance aucune incidence sur la forme du dôme : celui-ci est resté arrondi. De nombreux exemples peuvent en être vus à Constantinople, Salonique, au mont Athos, à Athènes, Chios, Mistra… Ce procédé byzantin s’est exporté vers les pays slaves, notamment en Russie, où il s’est traduit, au sommet des façades et des tambours, par les *zakomary* puis par les pittoresques *kokošniki*.

Très rarement, toutefois, il arrive que ce rang d’arcades en haut du tambour se transforme en un rang de pignons, qui peut exercer une influence, ne serait-ce que partielle, sur la forme de la couverture qui le surmonte. En se fondant sur des présences arméniennes attestées dans la région, on peut alors avancer l’hypothèse d’un emprunt à la tradition arménienne. Un tel phénomène s’observe en Macédoine, au bord du lac d’Ohrid, à Saint-Jean de Kaneo (fig. 100), que l’on s’accorde à dater du XIIIe-XIVe s.[119] Curieusement, le rang de pignons, par un début de « contagion », semble avoir commencé à dicter, sur cette coupole couverte de tuiles, l’implantation d’un petit rang annulaire de bâtières, mais la coiffe arrondie byzantine s’est maintenue au centre du dôme. Il est néanmoins permis de supposer que de véritables ombrelles ont effectivement existé dans la région, puisque Nikodim Kondakov a signalé l’existence en 1909, toujours en Macédoine, d’un tabernacle en argent représentant le modèle réduit d’une église, qu’il datait du XVIe-XVIIe s., où l’on pouvait voir une ombrelle sur un tambour octogonal[120] (fig. 101). En Roumanie, au monastère de Văcăreşti (1716-1736), près de Bucarest, détruit sous Nicolae Ceausescu, on avait doté le haut du tambour de la coupole centrale d’un rang de pignons[121],

[118] En Arménie, à la fin du IXe-début du Xe s., la création du rang de pignons au sommet des tambours, du moins à Zařinǰ, a procédé, semble-t-il, on l’a dit plus haut, d’une volonté analogue de « surligner » l’extrados de l’arcature aveugle.

[119] Toramanjan 2003, p. 13-14. Korunovski et Dimitrova 2006, p. 104, estiment fortuite la ressemblance partielle du dôme de Kaneo avec ceux d’Arménie.

[120] Kondakov 1909, p. 165-166, fig. 106, p. 167 ; Toramanjan 2003, p. 14, fig. 5.

[121] Toramanjan 2003, p. 54, fig. 19.

mais, contrairement à ce qui aurait été logique en Arménie, ce découpage, purement décoratif, ne trouvait aucun écho sur le dôme qui était resté arrondi. Nous retrouverons ce phénomène plusieurs fois en France, surtout au XIXe-XXe s.

c) *Le dôme en ombrelle en Occident*

En-dehors de l'Arménie, c'est en Allemagne que l'on trouve le groupe de dômes plissés le plus nombreux et homogène. Beaucoup sont situés dans la partie occidentale du pays et sont datés du XIIe-début XIIIe s. Certains ont une grande analogie avec les formes attestées en Arménie. On aurait pu croire que le point de départ local de la propagation du dôme en ombrelle se trouve à la Chapelle palatine d'Aix/Aachen, bâtie en 805, qui possède un dôme à fantastique ombrelle, surhaussée et incurvée, sur pignons (fig. 102). Cependant ce dôme n'est pas d'origine : il a été deux fois détruit et entièrement reconstruit, après 1224 puis en 1664[122]. Toutefois, il est probable que le tambour conserve, à travers ses pignons, la trace de la forme à ombrelle que ce dôme avait acquise au XIIIe s. L'une des plaques qui ornent le toit de la célèbre chasse de Charlemagne (1215), sur laquelle est figurée l'offrande de l'église à la Vierge Marie et dont les images sont assez réalistes (fig. 103), fournit des indications intéressantes à ce sujet : au début du XIIIe s., le dôme de la Chapelle était pyramidal à pans, semble-t-il, légèrement concaves, et ne reposait pas (encore) sur des pignons ; en revanche, la tour devant l'église avait une authentique ombrelle sur rang de pignons, d'un type assez fréquent en Allemagne occidentale, en particulier à Cologne.

– Dômes en ombrelle du « groupe de Cologne »

Cologne est emblématique, avec quatre églises romanes à dôme(s) en ombrelle du XIIe-XIIIe s. : Saint-André et sa tour-lanterne (fig. 104), Saint-Martin et les quatre tours d'angle de son chevet (fig. 105), l'église des Saints-Apôtres avec ses deux tours d'angle (fig. 106), et enfin, Saint-Géréon et les deux tours sur les côtés du chevet. On y voit de hautes ombrelles sur une corolle de huit pignons, eux-mêmes issus d'un haut volume octogonal, sauf à St-Géréon (fig. 107), où les deux tours ont un plan carré, aussi chaque face s'achève par une paire de pignons et chaque tour est couverte d'une ombrelle à huit plis, relativement peu pointue. La tour-lanterne de la cathédrale d'Osnabrück donne un exemple classique

[122] HEITZ 1980, p. 70.

de dôme en ombrelle à huit plis, sur huit pignons que porte un tambour octogonal. L’église Saints-Martin-et-Sever de Münstermaifeld (fig. 108) présente une ombrelle apparentée aux précédentes, mais de plus amples dimensions, originalement appliquée à l’abside pentagonale : c’est donc une ombrelle incomplète, assez peu pentue, à cinq plis seulement, qui couronne les cinq faces de la saillie absidale. Saint-Léger de Werden (Essen) combine trois formes : a) ombrelle classique à huit plis et huit pignons sur tour-lanterne octogonale, b) grosse tour occidentale à plan carré, dont chaque face s’achève par une paire de pignons que surmonte une ombrelle assez peu pointue, c) comme à Münstermaifeld, ombrelle partielle sur les cinq pans de l’abside (fig. 109).

– Tours « sarrasines »

À l’exception de ces deux absides, la forme qui nous intéresse s’attache surtout à des volumes élevés, des tours. Or on trouve dans cette région de Rhénanie-Palatinat, peut-être un peu avant les monuments susmentionnés, un petit groupe de tours ou clochers des XIe-XIIe s., appelés *Sarazenenturm* ou *Heidenturm* et traditionnellement liés aux croisades[123]. Au sommet des tours de ces églises, un dôme non pas conique mais hémisphérique est posé sur une corolle de huit pignons, elle-même issue d’une imitation en miniature de chapelle cruciforme. À St-Victor de Guntersblum et Saint-Paul de Worms, le dôme est arrondi-ovoïde et lisse ou à pans, tandis qu’à Dittelsheim, il est arrondi et plissé (fig. 110). C’est donc la même forme qu’à la mosquée de Kairouan et au modèle d’Angełakot‘. Or le clocher bâti par les croisés devant le Saint-Sépulcre de Jérusalem, privé de ses étages par les destructions de 1545 et 1720, possédait une coupole de ce type, arrondie et cannelée, sur une corolle de huit pignons : une gravure de 1483/1486 l’atteste[124] (fig. 111). Ceci nous ramène à Jérusalem et à la tombe du Christ par le biais de son clocher, mais nous rappelle aussi l’influence inverse, que quelques savants ont mise en lumière, celle des tours d’Occident, que voyaient autour d’eux les auteurs des représentations du Saint-Sépulcre et de l’édicule de la tombe du Christ, par exemple sur des plaques en ivoire et des peintures[125]. Dans le cas présent, le graveur Erhard

[123] À leur sujet voir notamment : Kotzur 2004, p. 265-285.

[124] van Empelen 2011, en particulier une plaque de bois figurant la façade sud du St-Sépulcre : p. 23, fig. 4.

[125] Verdier 1962, p. 6 ; Heitz 1980, p. 214-222 : chap. « Saints-Sépulcres en forme de tours carolingiennes » ; Heitz 1987, p. 267-279 : chap. « L’iconographie de la forme architecturale ».

Reuwich venu en 1483 dessiner la ville de Jérusalem, en serait-il arrivé à donner au clocher bâti à l'entrée du véritable Saint-Sépulcre la forme des clochers allemands réputés inspirés par le berceau du christianisme ?

– Dômes à quatre losanges verticaux

Les dômes en ombrelle du « groupe de Cologne » évoqués *supra* ne sont pas un phénomène isolé. On trouve en effet, dans l'architecture de l'Allemagne et des régions voisines, à la même période du XIIe-XIIIe s., un assez grand nombre de dômes parfois très effilés, appuyés sur quatre hauts pignons, dômes dont les faces ne sont pas plissées, mais plates, formant ainsi quatre losanges plus ou moins verticalement étirés. Citons : Andernach, Ste-Marie (fig. 112) ; Brème, St-Pierre ; Laach, Ste-Marie ; Liège (Belgique), St-Barthélémy ; Maastricht (Pays-Bas), Notre-Dame ; Neuwiller-lès-Saverne (Alsace), Sts-Pierre-et-Paul ; Paderborn, cathédrale. Il s'agit à peu près, on s'en souvient, de la solution adoptée à Divriği et au campanile de Hałbat. Un sous-groupe comprend des dômes dont chacun des quatre losanges a un pli vertical saillant, ce qui crée une configuration pyramidale. C'est le cas de : Halberstadt, cathédrale ; Soest, cathédrale St-Patrocle ; Spire, cathédrale. Enfin, en marge de ce sous-groupe, à St-Martin de Heiligenstadt (1276), huit pignons « décoratifs » achèvent le clocher octogonal et sont « plaqués » au bas de la haute pyramide par laquelle le dôme se transforme en flèche.

– Flèches pyramidales sur rang de pignons

D'un point de vue chrono-typologique, confirmé dans une certaine mesure par les datations dans l'ensemble postérieures (XIIIe-XVIe s.), l'évolution de ces formes « conduit » à la naissance de flèches pyramidales (non plissées), très effilées, précédées d'un rang de pignons. La plupart sont issues de bases octogonales, avec huit pignons : Heiligenstadt, Ste-Marie ; Kalundborg (Danemark), Notre-Dame, avec une tour centrale entourée de quatre tours ; Maastricht (Pays-Bas), St-Servatius, lanternons refaits récemment ; Maastricht, St-Jean, pyramide sur haute et fine rotonde tardo-gothique à pignons ; Nuremberg, St-Laurent, deux tours à plan carré portent des tambours octogonaux à haut pignon, dont sont issus des flèches pyramidales. En marge de ce groupe, la cathédrale Sts-Paul-et-Georges de Bamberg possède des tours à plan carré, achevées par quatre pignons, qui portent néanmoins des flèches pyramidales. Sur l'église carolingienne de Fulda, une gravure de 1545 montre des flèches pyramidales sur des

tours cylindriques crénelées de pignons[126]. À Meissen, la tour-escalier dite Albrechtsburg, adossée au château en saillie tétragonale, porte une flèche pyramidale précédée par des pignons décoratifs.

– Tours tétragonales à pignons, mais sans ombrelle

Une forme apparentée à celles que nous avons étudiées correspond à des tours à plan carré, dont chaque face s’achève par un pignon, sans qu’une ombrelle n’en naisse. À St-Etienne de Marmoutier, en Alsace, le volume tétragonal des deux tours latérales, reconstruites au XIIe-XIIIe s., s’achève par quatre pignons, mais se transforme à ce niveau-là en un tambour octogonal, sans rapport logique avec les pignons.

– Coiffe « byzantinisante » sur tambour couronné de pignons

Nous laisserons de côté les nombreuses innovations auxquelles la coiffe en ombrelle a donné naissance à la période moderne et contemporaine, et nous contenterons de signaler un type qui combine un dôme hémisphérique ou à pans, et un tambour couronné de pignons « décoratifs ». Nous en avons signalé plus haut deux exemples à Kaneo en Macédoine (combinaison d’ombrelle et de calotte sphéro-conique) et à Văcăreşti en Roumanie. Sans revenir sur le cas très particulier des tours « sarrasines » de Dittelsheim, rappelons que l’on trouve aussi de telles combinaisons en Occident, peut-être depuis une période assez ancienne. Citons quelques exemples : à St-Alyre de Clermond-Ferrand, si l’on en croit une aquarelle du XVIIe s., la tour-lanterne tétragonale était couronnée d’un dôme à pans porté par un tambour octogonal à pignons ; à Oxford, l’entrée de l’ensemble de la Christ Church (1682) est marquée par une tour à plan carré, dont est issu un tambour octogonal achevé par une élégante couronne de pignons pointus et fleuris, qui porte un dôme à pans « lancéolés ». Enfin, en France, à la faveur de la mode romano-byzantine qui a fleuri dans la seconde moitié du XIXe et au début du XXe s., on trouve des dômes à pans, et parfois à « nervures » saillantes, sur tambour à pignons : à Marseille (cathédrales La Major, 1852-93, et Notre-Dame de la Garde, 1853-64), Nancy (Basilique Sacré-Cœur, 1905), Paris (couvent de la Visitation à Denfert-Rochereau, c.1841), Reims (basilique Ste-Clothilde, 1896), St-Raphaël (Notre-Dame de la Victoire, 1883).

[126] HEITZ 1980, p. 101, fig. 75.

– Portions d'ombrelle et rang(s) de pignons sur constructions mineures

Pour compléter ce dossier, notons l'existence d'un certain nombre de formes réduites et constructions mineures qui confirment l'association du souvenir de la Tombe du Christ au principe de la rotonde surmontée de portions d'ombrelle sur pignons, parfois réduite au seul rang de pignons/gâbles : A) l'ossuaire gothique du monastère de Doberan, en Poméranie (c. 1250), avant sa réparation, où étaient superposées les corolles à huit pignons et ombrelles annulaires des deux niveaux de l'édicule (fig. 113a) ; B) très apparenté à lui, le tabernacle de bois (déb. XIIIe s.) en forme de tour à ombrelle annulaire, de l'abbaye de Sénanque[127] (fig. 113b) ; C) la chapelle St-Sépulcre de la cathédrale de Magdeburg (c. 1240), avec un rang de seize pignons suivis de courtes bâtières au bas du dôme pyramidal ; D) la rotonde miniature du Saint-Sépulcre à la chapelle Saint-Maurice de Constance (c. 1260), couronnée d'un rang de douze gâbles ajourés[128] ; E) deux petites chapelles octogonales de Heiligenstadt, à deux niveaux de rangs de pignons...

V. État du monastère de Xckōnk' et de l'église Saint-Serge

1. Destruction de l'ensemble monastique

On a dit plus haut la très grave dégradation du monastère après 1920 : sévères dommages subis par St-Serge et destruction de tous les autres bâtiments, constatée dès 1959. Pour l'expliquer, au moins en partie, l'hypothèse première à considérer est celle d'une destruction par tremblement de terre. En effet, le phénomène est fréquent dans la région. Un fort séisme a d'ailleurs été enregistré en 1935, particulièrement dévastateur à Digor, où il s'est traduit par de nombreuses destructions et de violents éboulements[129]. Une telle explication peut s'appliquer à la « grande lézarde »

[127] Sur l'ossuaire de Doberan et la tour en bois de Sénanque, voir : Kroesen 2000, p. 43, 44, 71, 72.

[128] Sur les chapelles miniatures de Magdeburg et Constance : idem, p. 50-52.

[129] Voir à ce sujet l'étude en ligne de Tekir 2012 (http://www.academia.edu/1961232/*Kars Ve Çevresinde Depremler*…, en particulier p. 431-432 : « 4. 1935 Digor Depremi ») qui indique que « les chutes de rochers et cailloux provoquées par le séisme bloquaient les routes, empêchant les équipes de secours d'atteindre la zone sinistrée ». Voir aussi le rapport en ligne *Ani in Context*, p. 41, qui rappelle la série de séismes de 1936, 1938, 1941, 1962, 1972, 1975, 1976, 1983 et 1988. Il faut y ajouter le séisme de Varto d'août 1966 qui a causé d'importants dommages à Ani, notamment à l'église du Berger et à celles de la citadelle.

observée en 1959 par N. et J.-M. Thierry. Plus généralement, secousses telluriques et éboulements ont probablement provoqué ici des dégâts importants, mais ponctuels. En revanche, pour les écroulements à plus grande échelle, l'hypothèse d'un puissant séisme à fort effet destructeur semble infirmée par l'état actuel des vestiges. En effet, on observe très peu d'amoncellements de maçonneries effondrées sur le site (fig. 114), comme c'est le cas pour les monuments arméniens victimes de séismes. Même si les meilleures pierres taillées récupérables ont pu être emportées pour réemploi dans le bourg de Digor ou le village de Derinöz, distants de quelques km, on peut difficilement expliquer la disparition des gros amas de ruines, habituels après un séisme de forte magnitude ; un déblaiement systématique du site est évidemment improbable compte tenu de son accessibilité réduite et de l'absence de localités habitées à proximité immédiate du monastère. Puis, deuxième argument à prendre en compte, les béances qui transpercent St-Serge (fig. 30, 115) sont très singulières.

Il reste donc à envisager la possibilité d'une destruction intentionnelle de grande ampleur. A son tour, celle-ci peut se décliner en deux hypothèses. Selon la première, l'ensemble aurait été détruit à l'explosif, vers le milieu du XXe s.[130] Cette explication est généralement admise, notamment parce qu'elle s'appuie sur de nombreux témoignages locaux[131]. Pourtant, si elle permet de comprendre la disparition des quatre constructions et peut-être aussi la rareté des débris, elle semble mal convenir pour expliquer l'état très particulier de St-Serge.

La deuxième hypothèse est celle d'une destruction par tirs de canon lors d'« exercices » militaires qui auraient pris pour cible le monastère[132]. Elle suppose que des pièces d'artillerie aient pu être acheminées jusqu'en face de Xckōnk‘ par la petite route qui longe la rive droite de la rivière, voire directement à proximité du monastère, par la rive gauche, où l'accès est plus difficile. La chose est peut-être possible pour des pièces de petit calibre. Le recours à des armes légères expliquerait la dimension des béances de Saint-Serge qui paraît transpercée de part en part, sans que l'édifice ait été totalement détruit. On notera que les trous percés dans le polygone de l'église correspondent à l'emplacement des fenêtres du centre des quatre conques et des quatre chapelles angulaires, comme s'ils résultaient de tirs bien ajustés et qui ne cherchaient pas à détruire complètement

[130] *Encyclopédie arménienne soviétique*, 5, p. 55-56, *s.v.* Խծկոնք. Vers 1950 d'après des témoignages.

[131] Article en ligne de *Wikipedia* sur « Khtzkonk Monastery » et site *Virtual Ani* — « Khtzkonk » ; rapport en ligne *Ani in Context*, p. 38.

[132] MELIK‘-BAXŠYAN 2009, p. 187.

l'édifice. Mais à son tour, cette hypothèse ne semble pas compatible avec le fait que les autres constructions, certes un peu plus petites, ont toutes été entièrement abattues, sans laisser beaucoup de débris autour d'elles.

Ces constatations contradictoires incitent à ne pas exclure que les divers facteurs envisagés, séismes, éboulements et destructions intentionnelles, aient pu se conjuguer, se succédant et s'ajoutant les uns aux autres. Il est probable d'ailleurs que la destruction de l'ensemble et la détérioration de St-Serge se soient produites en plusieurs étapes, s'étendant sur une période assez longue.

Rappelons que, lors de leur visite du site en 1959, N. et J.-M. Thierry, après avoir noté : « De l'ensemble, il ne reste que l'église St-Serge qui soit debout et encore menace-t-elle ruine »[133], ajoutaient : « une profonde lézarde entame le monument au sud »[134]. Ce terme de « lézarde » peut induire en erreur, car il fait penser à une « fente, fissure, crevasse étroite ». En réalité, une photographie prise en 1959 (fig. 123) fait clairement apparaître pratiquement les mêmes larges béances que celles nous voyons aujourd'hui ; elle ne laisse donc aucun doute : l'état actuel de St-Serge est pour l'essentiel antérieur à 1959.

Quant au tremblement de terre de 1988, il n'a pas eu ici des effets aussi dévastateurs que plus au nord-est, à Ani et surtout en république d'Arménie. En effet, la comparaison des mêmes parties de l'édifice sur deux groupes de photographies prises respectivement en 1980[135] et en 2013 montre que l'état des maçonneries a peu évolué entre ces deux dates (fig. 116-121). Quelques dégradations ont affecté en 1988 la ceinture extérieure et intérieure du bas du tambour et les toits, un trou est apparu au sommet de la coupole[136] (fig. 122), la couverture du dôme s'est quelque peu endommagée et surtout l'effondrement du toit de la conque sud s'est aggravé, s'étendant vers l'est (fig. 116). Mais l'état du reste du bâtiment a subi peu de changements depuis 1980 ; les grandes brèches et les fissures à l'intérieur, notamment, sont restées quasi inchangées. Seuls les graffiti se sont multipliés. On doit en conclure que l'édifice a « relativement peu » souffert du séisme de décembre 1988[137], dont l'épicentre est d'ailleurs distant de Xckōnk' d'une centaine de kilomètres.

[133] Thierry 1965, p. 170.

[134] *Ibidem*, p. 171.

[135] L'auteur remercie Michel Basmadjian d'avoir bien voulu lui donner copie de ses photos de 1980.

[136] L'auteur remercie Steven Sim, auteur du site *Virtual Ani*, de ses photos de 1986 et 2005 qui font apparaître certains des dommages dus au séisme de 1988, en particulier le trou au sommet de la coupole.

[137] Contrairement à ce qu'indique le site *Virtual Ani*.

Le document mentionné plus haut permet de cerner davantage la date des dommages subis par St-Serge et de les situer assurément avant 1959: la photographie prise par N. et J.-M. Thierry cette année-là (fig. 123) nous montre l'édifice dans un état semblable à celui qui était le sien en 1980 et l'est encore aujourd'hui, avec en particulier, sur la façade sud, en fait de « lézarde », une large béance[138]. En d'autres termes, c'est avant 1959, probablement vers 1950, comme l'indiquent les témoignages, que l'église St-Serge a subi l'essentiel des destructions que nous pouvons encore observer actuellement. S'y sont ajoutés les quelques dommages dus au séisme de 1988.

2. État très préoccupant de Saint-Serge

Quelle que soit l'origine de son triste état, Saint-Serge, seule église encore en partie préservée de cet ensemble, dont nous avons souligné plus haut les grandes qualités, laissée à l'abandon, est condamnée à une destruction totale, à plus ou moins brève échéance. Aujourd'hui, les brèches et trous sont considérables sur tous les côtés de l'édifice, on l'a noté. La façade sud, où se trouvait la porte de l'église, est la plus gravement endommagée (fig. 115-116). Ici, à la fissure initiale, qui s'étend maintenant jusqu'au tambour, a fait suite la destruction presque entière, sur toute sa hauteur, de la maçonnerie qui correspond au centre de la conque sud. Cette destruction a entraîné à son tour l'effondrement d'une large partie de la voûte et du toit, au-dessus de cette face et bien au-delà. La stabilité de toute la construction s'en trouve à présent sérieusement menacée.

La situation de la façade orientale n'est pas moins inquiétante. Là aussi une large brèche a laissé presque entièrement béante la face centrale de la conque (fig. 117). Y prend naissance une large fissure qui a désarticulé l'appareil intérieur du mur, notamment celui de l'arc intérieur qui surmonte ce qu'il reste de la fenêtre absidale (fig. 124), fissure qui s'élève également jusqu'au tambour. Des destructions analogues affectent le centre des façades septentrionale (fig. 118) et occidentale (fig. 125), avec des conséquences au moins aussi graves, car de larges portions de l'appareil du haut du polygone sont totalement disloquées, les deux bords d'une même fissure étant souvent décalés.

Tout aussi préoccupant est, à l'intérieur, l'état des quatre arcs centraux, sensiblement affaiblis par les fractures de leurs voussoirs, de même que l'état du centre des trois culs-de-four, profondément entaillé (fig. 126, 127), tandis que le quatrième, au sud, est effondré. Il paraît exclu que, dans

[138] THIERRY 2000, p. 112, fig. 70.

son état actuel, la structure soit capable de résister à des secousses sismiques un tant soit peu puissantes. L'heureux hasard qui a épargné l'édifice en 1988 ne se reproduira pas lors d'une prochaine secousse de cet ordre, si l'épicentre est cette fois plus proche de lui. Aujourd'hui, avec ses huit effroyables trous au bas du polygone (fig. 128) et avec les terribles menaces qui pèsent sur la ceinture de support de la coupole, la carcasse tragiquement défigurée de l'intérieur de l'église, qui continue néanmoins à éblouir par son élégance et par la finesse de ses détails, semble ne plus tenir que par miracle.

C'est la raison pour laquelle, dans notre précédente publication sur Xckōnk'[139], un appel pressant a été lancé aux autorités turques compétentes, adressé tant aux ministères centraux qu'à la préfecture de Kars et à la mairie de Digor. On y recommande que, en urgence, des mesures de sécurisation et de renforcement soient prises. Comme le suggérait déjà le rapport *Ani in Context*[140], ces mesures devraient être :

a) entourer le haut du polygone (le haut du volume principal de l'église) d'une ceinture permettant de maintenir la structure, et poser des étais extérieurs afin d'empêcher les murs de s'écrouler ;
b) soutenir au moyen d'échafaudages, à l'intérieur de l'édifice, les arcs et les voûtes ;
c) combler provisoirement les huit lacunes des murs au bas du polygone.

Cette série de mesures doit être envisagée comme une action de première urgence destinée à permettre à l'édifice de tenir, en attendant la mise en œuvre d'une restauration plus fondamentale, qui seule assurera une sauvegarde durable du monument. Nous suggérions que, à cet effet, une collaboration soit établie avec les services spécialisés d'Arménie.

*
* *

Le présent essai a tenté d'explorer les qualités, spécificités et nouveautés d'un petit couvent blotti dans une vallée, aux apparences modestes, mais dont le peu qui subsiste reste doté d'une « éclatante couronne ». L'existence de deux manifestations du dôme en ombrelle a fourni l'occasion de faire quelques observations à propos de ce dispositif, à la fois original et répandu dans diverses cultures. Le souvenir de l'édicule du

[139] Donabedian 2015.
[140] Rapport en ligne *Ani in Context*, p. 45, rubrique « Emergency measures ».

Saint-Sépulcre de Jérusalem, la transposition des rayons de la Pentecôte à l’extérieur du dôme, l’extension de la coquille et son extériorisation, et le recours à l’image de la couronne sont quelques pistes pour essayer d’appréhender l’origine et le symbolisme de cette forme, esthétiquement efficace et conforme à l’esprit d’une architecture de pierre aux ligne épurées.

Les voies que l’étude de l’ombrelle dessine en direction de régions diverses et éloignées les unes des autres, de l’Asie centrale à l’Occident médiéval, montrent une fois de plus dans quelle vaste perspective s’inscrivent les créations de l’architecture arménienne. À l’inverse, par ses khatchkars, Xckōnk‘ illustre une page brillante de l’histoire d’un art propre à ce seul pays, et donne deux des premiers exemples d’une typologie nouvelle, celle des « chapelles-khatchkars », inconnue avant le début du XIe s.

Enfin, Xckōnk‘ nous laisse entrevoir un genre d’organisme monastique singulier, constitué d’édifices de très petites dimensions et d’un modeste noyau que signale un sanctuaire, à peine plus grand, mais très visible. Un tel organisme, presque un ermitage, n’était certainement pas conçu pour abriter une confrérie nombreuse, ni pour être fréquenté par des foules de fidèles. On devine au contraire, alors que les sources ne parlent pas de reliques, un lieu ayant exercé une attractivité probablement liée à une fonction mémoriale que nous ne sommes pas en mesure de définir.

Outre l’étude de ces questions importantes, qui reste à approfondir, une tâche prioritaire consiste aujourd’hui à faire tout ce qui est possible afin que Saint-Serge et sa couronne conservent leur éclat pour les générations à venir.

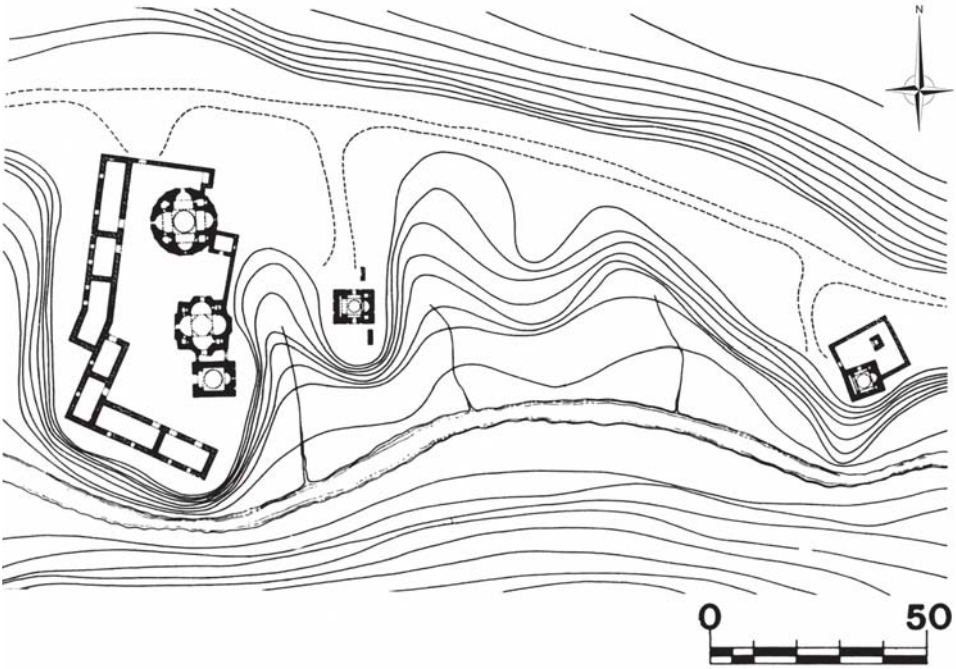


Fig. 1.
Xckōnk‘. Plan d’ensemble du monastère, d’après CUNEO 1988, 2, p. 639
(renversé horizontalement).

Fig. 2.
Xckōnk‘. Vue générale du monastère, du sud-est, avec les cinq sanctuaires.
Archives du Musée d’Histoire d’Arménie (MHA), photo n° 930, c. 1900.

Fig. 3.
Xckōnk‘. Vue générale de l’est, avec le groupe de quatre sanctuaires.
Photo Y. K‘iwrk‘č‘ean, 1881, MHA n° 8485.

Fig. 4.
Xckōnk‘. Vue générale du nord-est, avec le groupe de quatre sanctuaires.
Photo G. Yovsēp‘ean, c. 1900, MHA n° 72.

Fig. 5.
Xckōnk‘. Vue générale de l’ouest. MHA n° tb058349, c. 1900.

Fig. 6.
Xckōnk‘. Vue générale de l’est, avec le groupe de quatre sanctuaires.
Photo T‘. T‘oramanean, c. 1910, MHA n° 1543/4400.

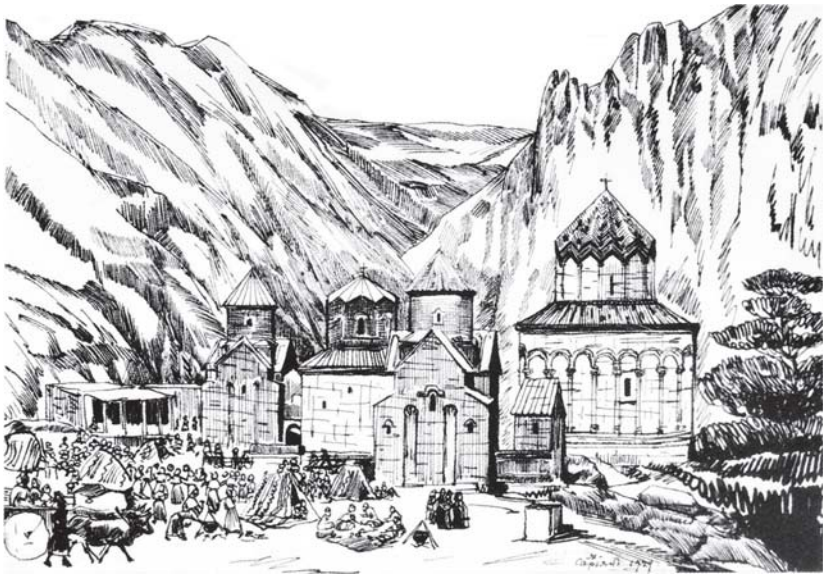


Fig. 7.
Xckōnk‘. Dessin du peintre Martiros Sarian, « Pèlerinage ». Illustration pour le recueil « Contes populaires arméniens », 1929, papier, encre de Chine. 12 × 17 cm.
Musée M. Sarian, Érévan.

Fig. 8.
Xckōnk‘. Vue générale actuelle de l’est, avec seule l’église Saint-Serge/Surb Sargis (1024).
Photo de 2013.

Fig. 9.
Xckōnk‘. Chapelle Ste-Mère-de-Dieu : à gauche = au sud
[à droite = au nord : église St-Jean-Baptiste]. Vue de l’est.
Photo G. Yovsēp‘ean, c. 1910, MHA n° 1071.

Fig. 10.
Xckōnk‘. Chapelle Ste-Mère-de-Dieu, vue de l’est.
Photo T‘. T‘oramanean, c. 1910, MHA n° 4404.

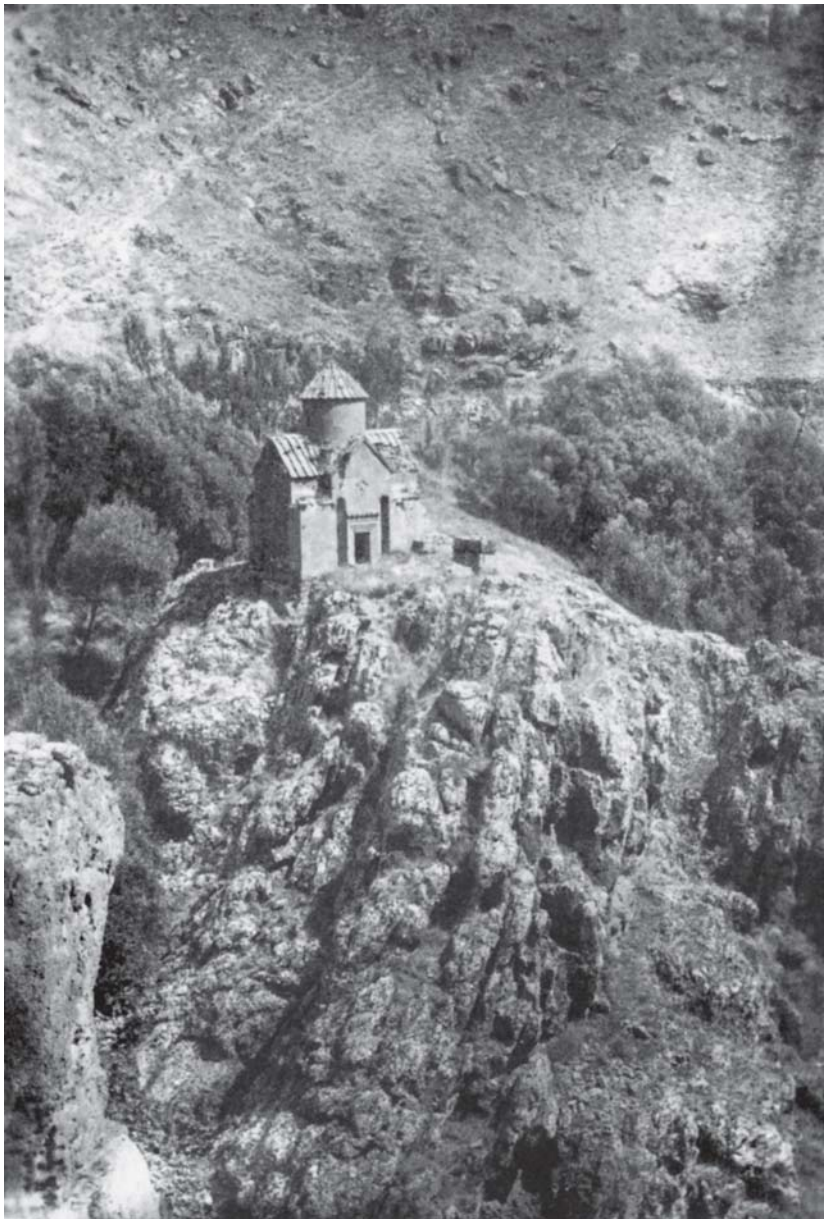


Fig. 11.
Xckōnk‘. Chapelle St-Étienne (déb. XIe s.), vue éloignée du sud-ouest.
MHA n° 1546.

Fig. 12.
Xckōnk‘. Chapelle St-Étienne, vue de l’ouest. Photo G. Yovsēp‘ean, c. 1910,
MHA n° 3247.

Fig. 13.
Xckōnk‘. Chapelle St-Étienne. Piédestal de trois khatchkars au sud-est de la chapelle.
MHA n° tb058361, c. 1900.

Fig. 14.
Xckōnk‘. Chapelle St-Étienne (déb. XIe s.). Façade sud.
MHA n° tb058360, c. 1900.

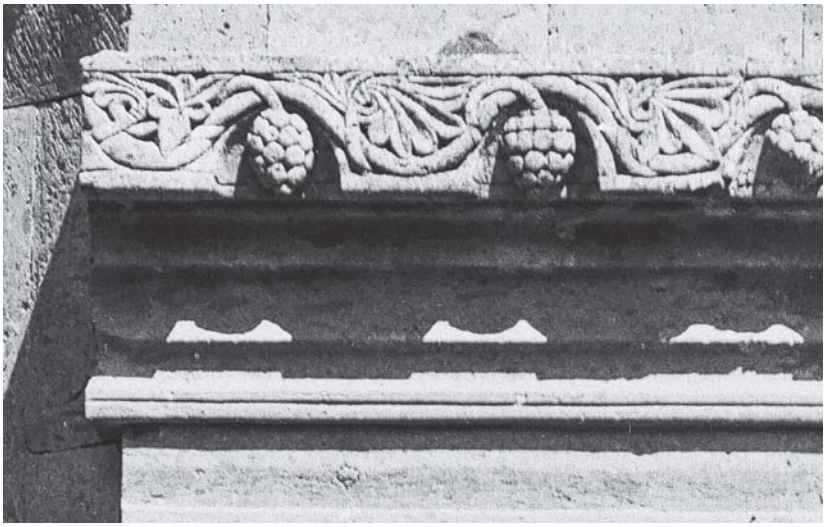


Fig. 15.
Xckōnk‘. Chapelle St-Étienne. Façade sud. Détail de l’architrave du portail.
Photo T‘. T‘oramanean, c. 1910, MHA n° 4390.

Fig. 16.
Xckōnk‘. Chapelle St-Étienne. Détails de la façade sud : ornement de la fenêtre centrale et trompe coquillée en haut de l’une des deux niches dièdres.
Photo T‘. T‘oramanean, c. 1910, MHA n° 4390.

Fig. 17.
Xckōnk‘. Chapelle St-Grégoire l’Illuminateur. Vue générale du nord-ouest.
MHA n° tb058354, c. 1900.

Fig. 18.
Xckōnk‘. Chapelle St-Grégoire l’Illuminateur et « chapelle-khatchkar » dans sa cour.
Vue du nord. Photo T‘. T‘oramanean, c. 1910, MHA n° 4402.

Fig. 19.
Xckōnk‘. Chapelle St-Grégoire l’Illuminateur. Vue générale du sud-est.
MHA n° tb058364, c. 1900.

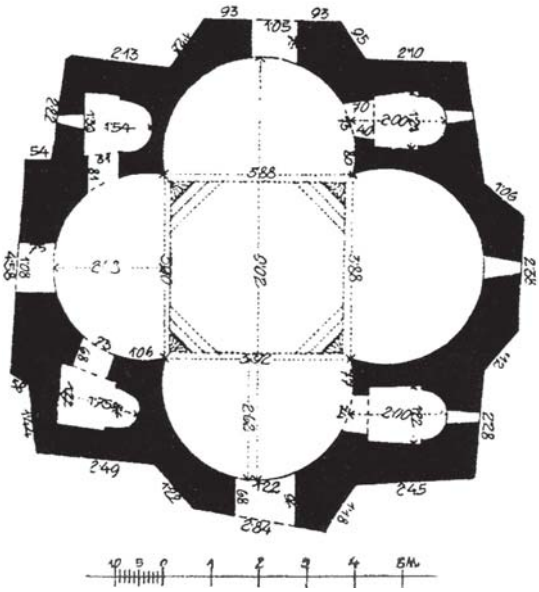


Fig. 20.
Xckōnk‘. Église St-Jean-Baptiste (problt fin IXe – début Xe s.).
Plan de T‘. T‘oramanean publié par STRZYGOWSKI 1918.

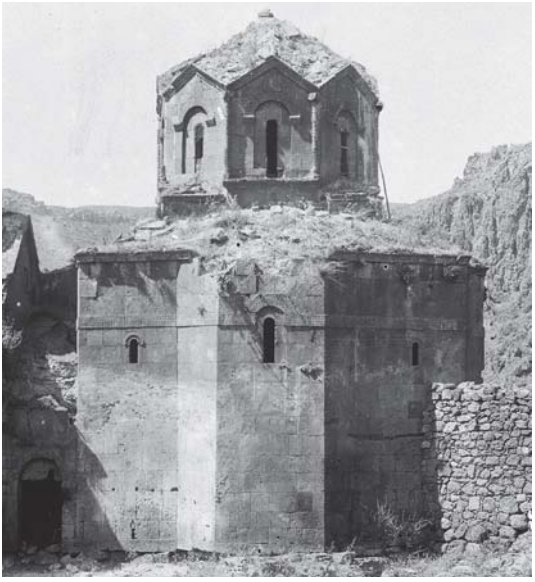


Fig. 21.
Xckōnk‘. Église St-Jean-Baptiste (problt fin IXe – début Xe s.).
Vue de l’est. Photo T‘. T‘oramanean, c. 1910, MHA n° 4404.

Fig. 22.
Xckōnk‘. Église St-Jean-Baptiste. Haut de la façade est, tambour et coiffe en ombrelle.
Photo T‘. T‘oramanean, c. 1910, MHA n° 4513.

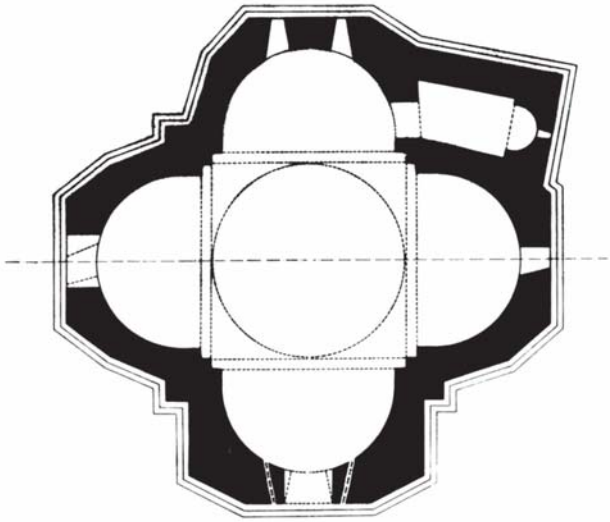


Fig. 23.
Zařinǰ (problt fin IXe – début Xe s.). Plan d’après CUNEO 1988.

Fig. 24.
Zařinǰ (problt fin IXe – début Xe s.). Vue du sud. Photo Zaven Sargsyan.

Fig. 25.
Xckōnk‘. « Chapelle-khatchkar » dans la cour de St-Grégoire l’Illuminateur (début XIe s.). Photo T‘. T‘oramanean, c. 1910, MHA n° 1163.

Fig. 26.
Xckōnk‘. « Chapelle-khatchkar » dans la cour de St-Grégoire l’Illuminateur.
Détail du « tympan » au-dessus du khatchkar. Photo T‘. T‘oramanean, c. 1910, MHA n° 1163.

Fig. 27.
Xckōnk‘. « Chapelle khatchkar » au nord de St-Serge (début XIe s.).
Photo T‘. T‘oramanean, c. 1910, MHA.

Fig. 28.
Xckōnk‘. Église St-Serge/Sb Sargis (1024) vue du nord-ouest
(à droite = au sud : St-Jean-Baptiste). Photo T‘. T‘oramanean, c. 1910, MHA n° 1152.

Fig. 29.
Xckōnk‘. Église St-Serge vue de l’est. Photo de 2013.

Fig. 30.
Xckōnk‘. Église St-Serge. Façade nord.
Parties de l’inscription de 1033 mentionnant le prince Vest Sargis. Photo de 2013.

Fig. 31.
Xckōnk‘. St-Serge. Bas de la face est-nord-est, avec les assises bien taillées du cylindre de base et, sous elles, les assises de blocs plus grossiers compensant la déclivité du terrain. Photo de 2013.

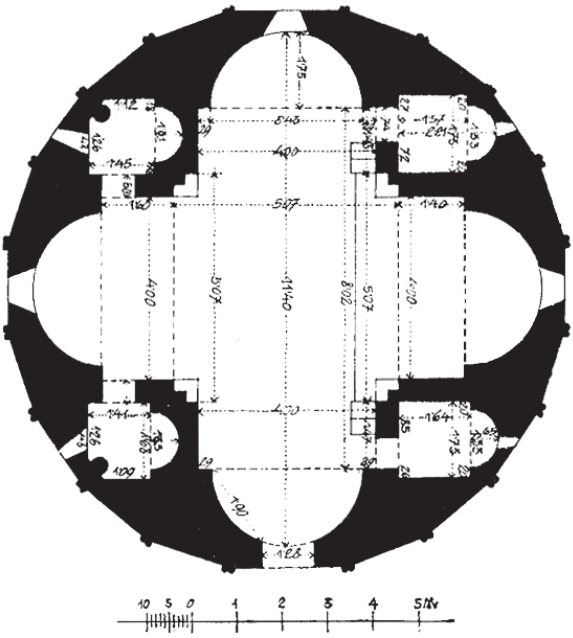


Fig. 32.
Xckōnk‘. St-Serge. Plan T‘. T‘oramanean publié par STRZYGOWSKI 1918.

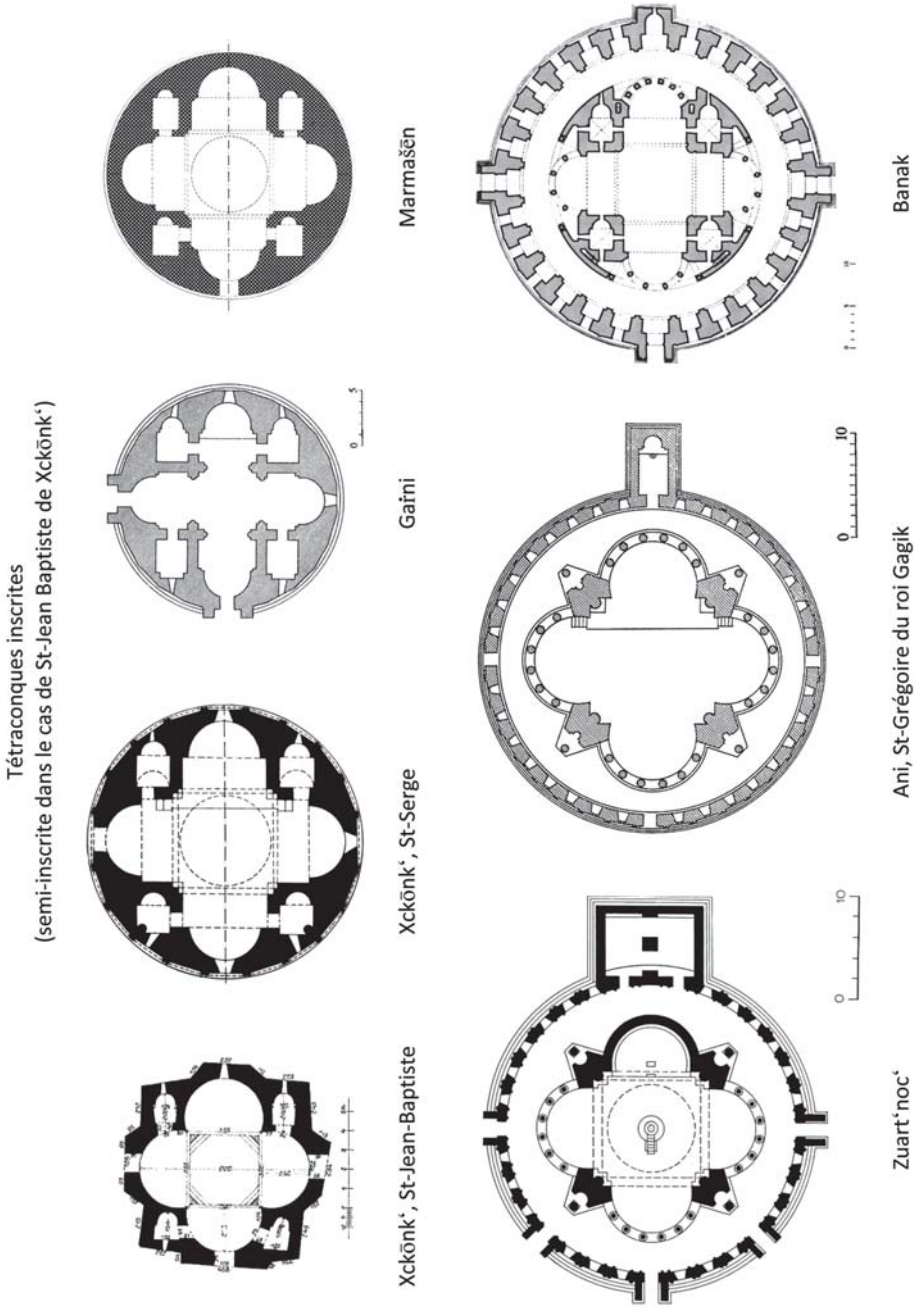


Fig. 33.
Planche de plans « Tétraconques inscrites ».

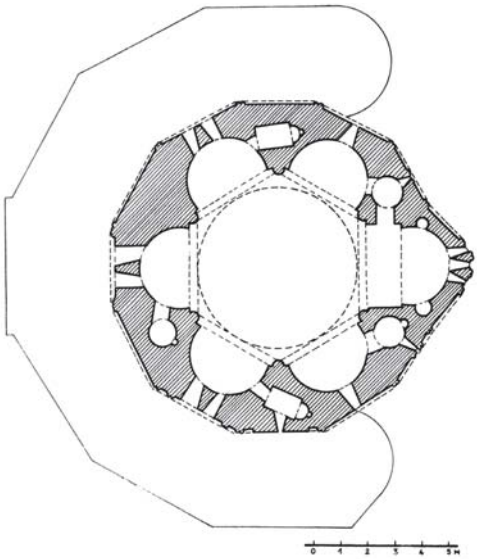


Fig. 34.
Kacxi (Géorgie, 1010-1014). Plan d'après MÉPISACHVILI et TSINTSADZÉ 1978.

Fig. 35.
Kacxi (Géorgie, 1010-1014). Vue générale sud-est.

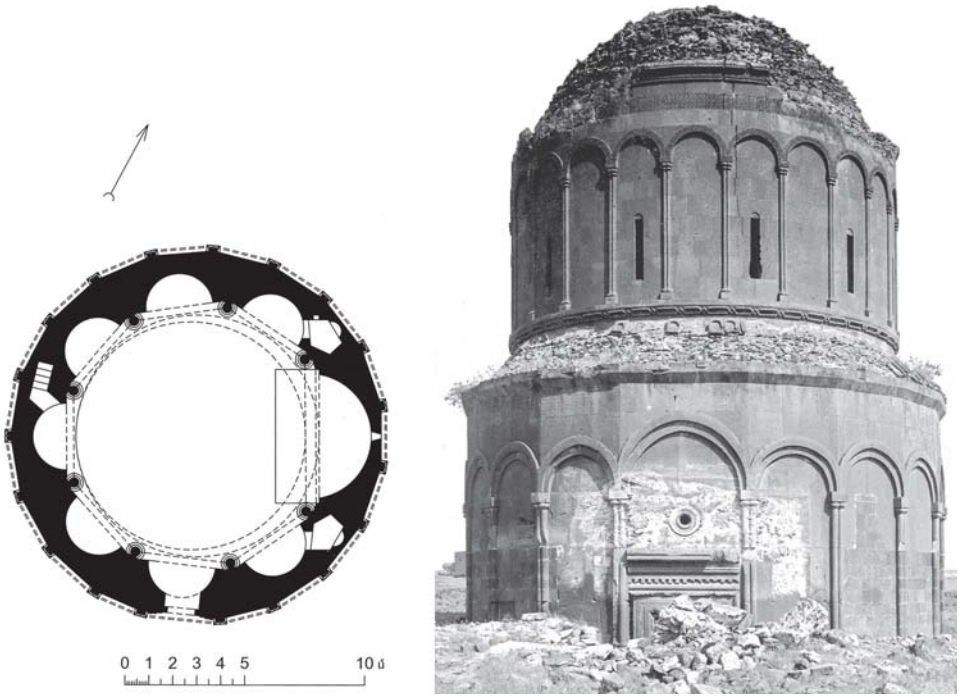


Fig. 36.
Ani. Église St-Sauveur (1036). Plan et vue du sud. Photo Aram Vruyr, c. 1910.
Archives du MHA.

Fig. 37.
Marmašēn, monastère. Vestiges de l'église en tétraconque inscrite.

Fig. 38.
Marmašēn, monastère. Église principale (achevée en 1029).
Vue générale du sud-ouest.

Fig. 39.
Xckōnk‘. St-Serge. Vue intérieure vers la conque orientale,
avec bande moulurée continue au bas des voûtes. Photo Zaven Sargsyan, 2008.

Fig. 40.
Xckōnk‘. St-Serge. Détail de la décoration intérieure d’une fenêtre :
imposte à trois rangs d’imitations de balustres. Photo de 2013.

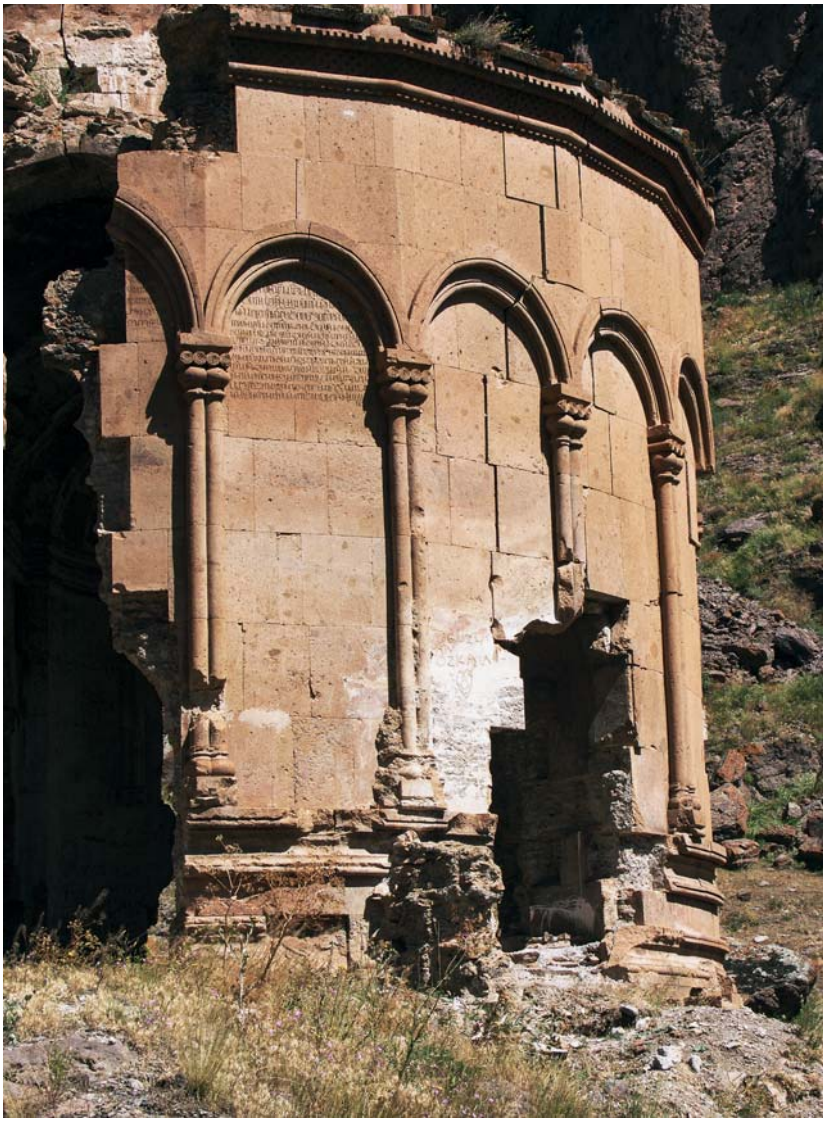


Fig. 41.
Xckōnk‘. St-Serge. Détail de l’arcature-colonnade aveugle. Photo de 2013.

Fig. 42.
Xckōnk‘. St-Serge. Détail de la façade sud avec portail ;
et édicule non cultuel plus à l’est. Photo c. 1900, MHA n° tb058362.

Fig. 43.
Xckōnk‘. St-Serge. Détail de la corniche du haut du polygone. Photo de 2013.

Fig. 44.
Marmašēn, église principale. Détail de la corniche du haut des façades.

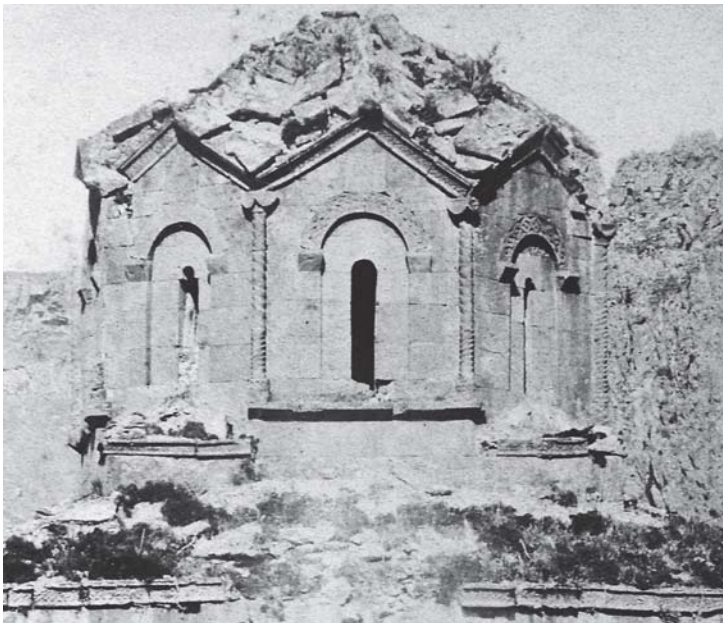


Fig. 45.
Xckōnk‘. St-Jean-Baptiste. Tambour et coiffe en ombrelle vus du sud (?) c. 1900.
Archives du monastère arménien de San Lazzaro, Venise.
Photo Hraïr Hawk Khatcherian.

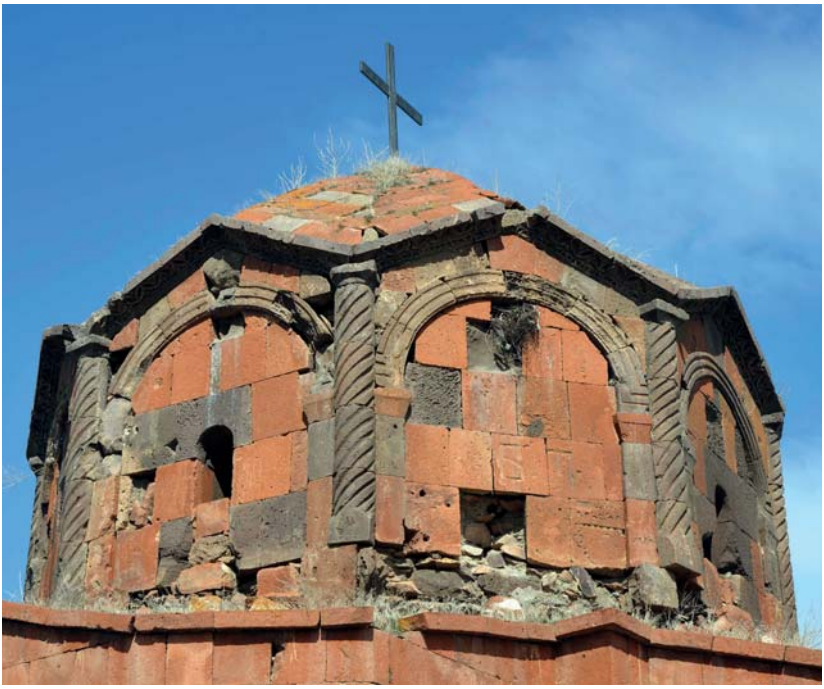


Fig. 46.
Zařinǰ. Tambour et coiffe en ombrelle. Photo Zaven Sargsyan.

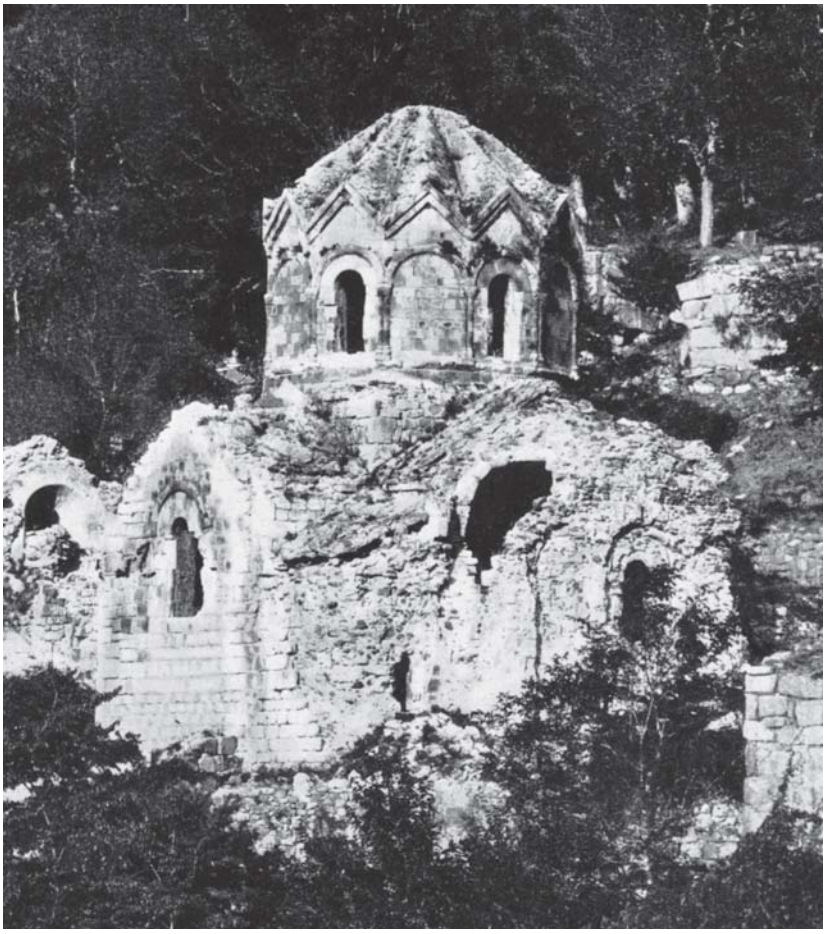


Fig. 47.
Opiza. Vue générale sud-est. Photo E. Takaišvili (début XXe s.)
publiée par MÉPISACHVILI et TSINTSADZÉ 1978, p. 126.

Fig. 48.
Xanjta/Porta. Église principale (St-Georges) du monastère.
Tambour et coiffe (anciennement à ombrelle).

Fig. 49.
Tekor. St-Serge (fin du Ve s.). Tambour cubique archaïque ; dôme à faible ombrelle ajouté peut-être au début du XIe s. Photo N. Marr (1908).

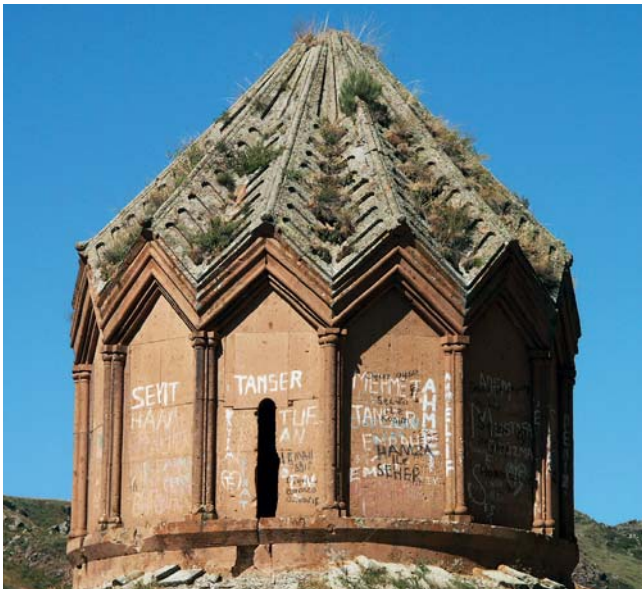


Fig. 50.
Xckōnk‘. St-Serge (1024). Tambour et dôme en ombrelle. Photo de 2013.

Fig. 51.
Xckōnk‘. St-Serge. « Antéfixes » en bec d’oiseau au sommet des pignons.
Photo de 2013.

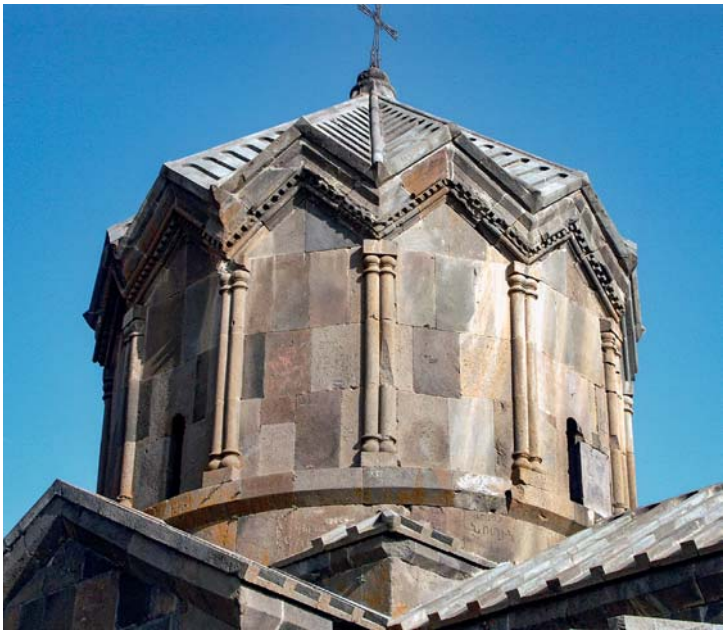


Fig. 52.
Amberd, forteresse. Église (1026). Tambour et dôme en ombrelle.

Fig. 53.
Marmašēn. Église principale (1029). Tambour et dôme en ombrelle.

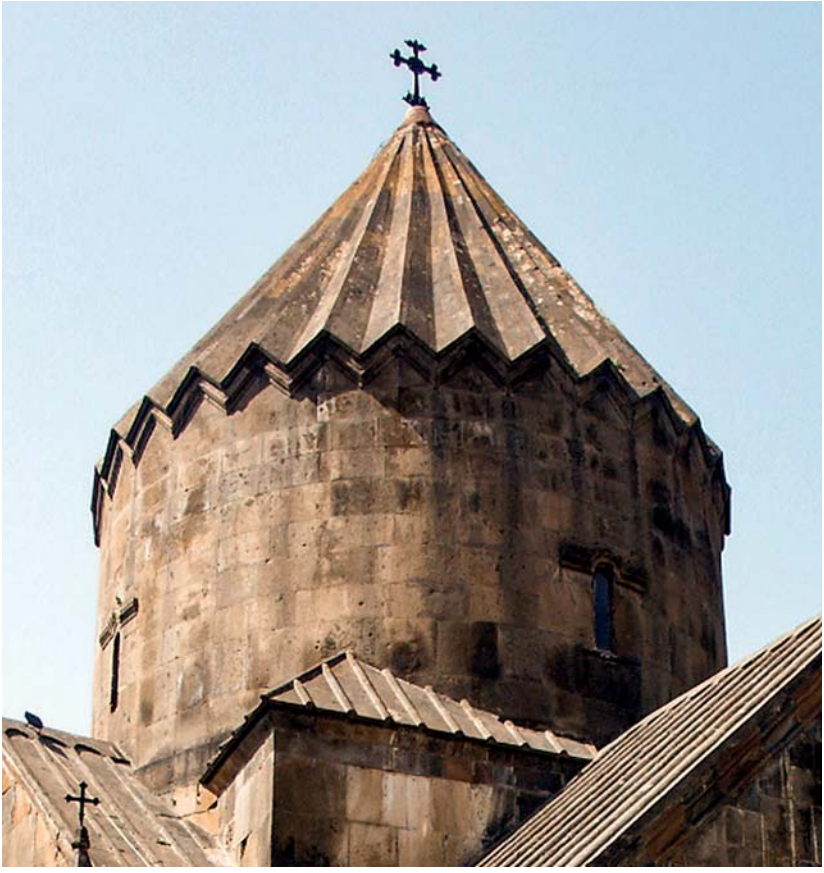


Fig. 54.
Bǰni. Église Ste-Mère de Dieu (1031).
Coiffe et tambour sans doute refaits en 1648.

Fig. 55.
Haṙič, monastère. Église principale (1201). Tambour et dôme en ombrelle.

Fig. 56.
Ani, couvent des Vierges ou Bexenc‘ (début du XIIIe s.).
Tambour et dôme en ombrelle.

Fig. 57.
Yovhannavank‘, monastère. Église principale Kat‘ołikē (1216-1221).
Tambour et dôme en ombrelle.

Fig. 58.
Ganjasar, monastère. Église principale (1216-1238).
Tambour et dôme en ombrelle. Photo Hraïr Hawk Khatcherian.

Fig. 59.
Gtič‘, monastère. Église principale (1241-1246). Tambour et dôme en ombrelle.

Fig. 60.
Érévan. Ste-Mère de Dieu (milieu du XIIIe s.). Tambour et dôme en ombrelle.

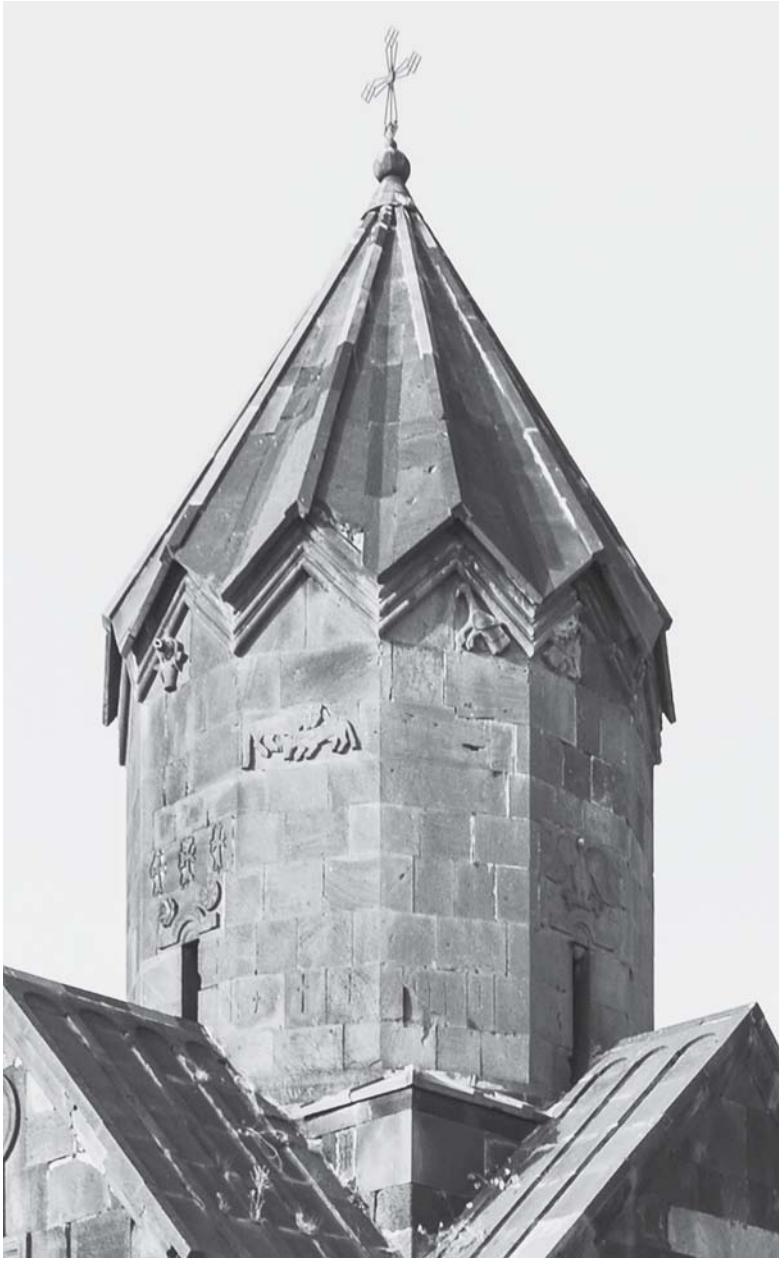


Fig. 61.
T‘anat, monastère. Église principale St-Étienne (1273-1279).
Tambour et dôme en ombrelle. Photo Hraïr Hawk Khatcherian.

Fig. 62.
Urc‘ajor, monastère St-Jean Baptiste. Église principale (1301).
Tambour et dôme en ombrelle.

Fig. 63.
Arp‘a/Areni. Église Ste-Mère-de-Dieu (1321). Tambour et dôme en ombrelle.

Fig. 64.
Caffa/Théodosie/Feodosija (Crimée). St-Georges.
Tambour et dôme en ombrelle.

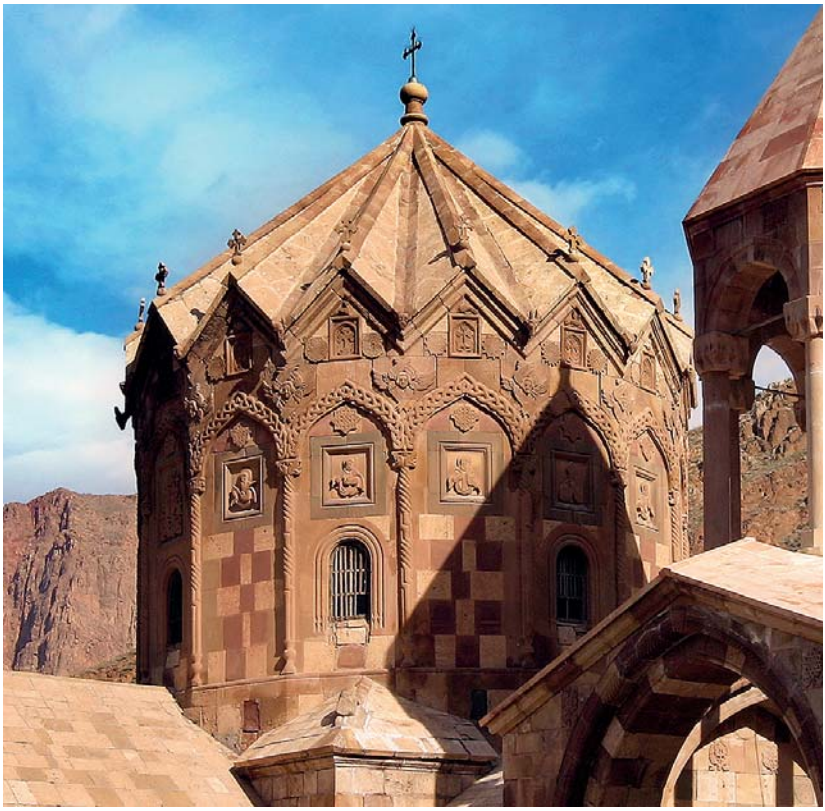


Fig. 65.
Darašamb (nord-ouest de l'Iran). St-Étienne.
Tambour et dôme en ombrelle. Photo Ara Melikian (Tabriz).

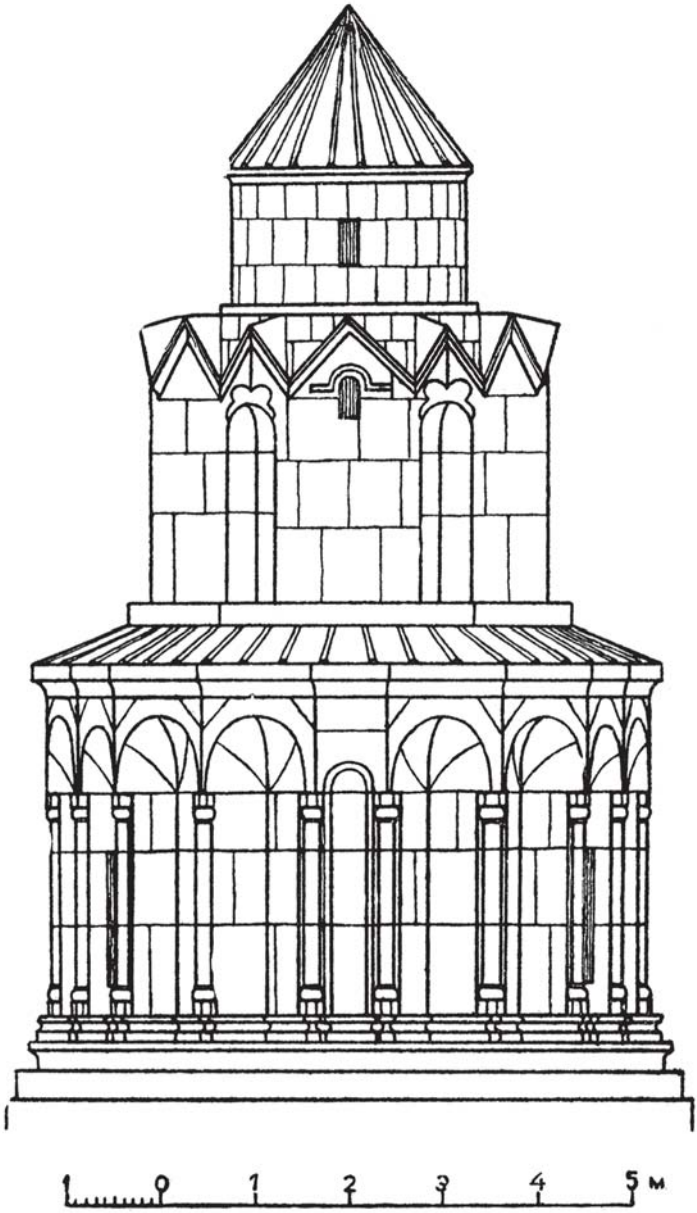


Fig. 66.
Ani. Chapelle du Berger (XIe ou XIIIe s.). En haut du second niveau : alternance de pignons petits et grands, et portion annulaire d’ombrelle. Restitution de T‘. T‘oramanean.

Fig. 67.
Hałbat. Campanile (1245).
Lanternon couvert d'une pyramide à ses sept pans rhomboïdes.
En haut du volume principal : alternance de pignons petits et grands.

Fig. 68.
Eric‘ Mankanc‘ (Arc‘ax). Église (1691). Dôme à huit pans rhomboïdes.
Photo Hraïr Hawk Khatcherian.

Fig. 69.
Hałarcin, monastère. Église principale (1281). Façade est. Scène d’offrande.

Fig. 70.
Noravank‘, monastère. Modèle réduit-acrotère.
Musée régional d’Ełegnajor, n° 1537/8718.

Fig. 71.
Ēǰmiacin. Deux modèles réduits-acrotères.
D’après KAZARYAN 2007, p. 104, fig. 93.

Fig. 72.
Sainte-Lance, monastère (Surb Gełard). Deux modèles-acrotères.
Photo Hraïr Hawk Khatcherian.

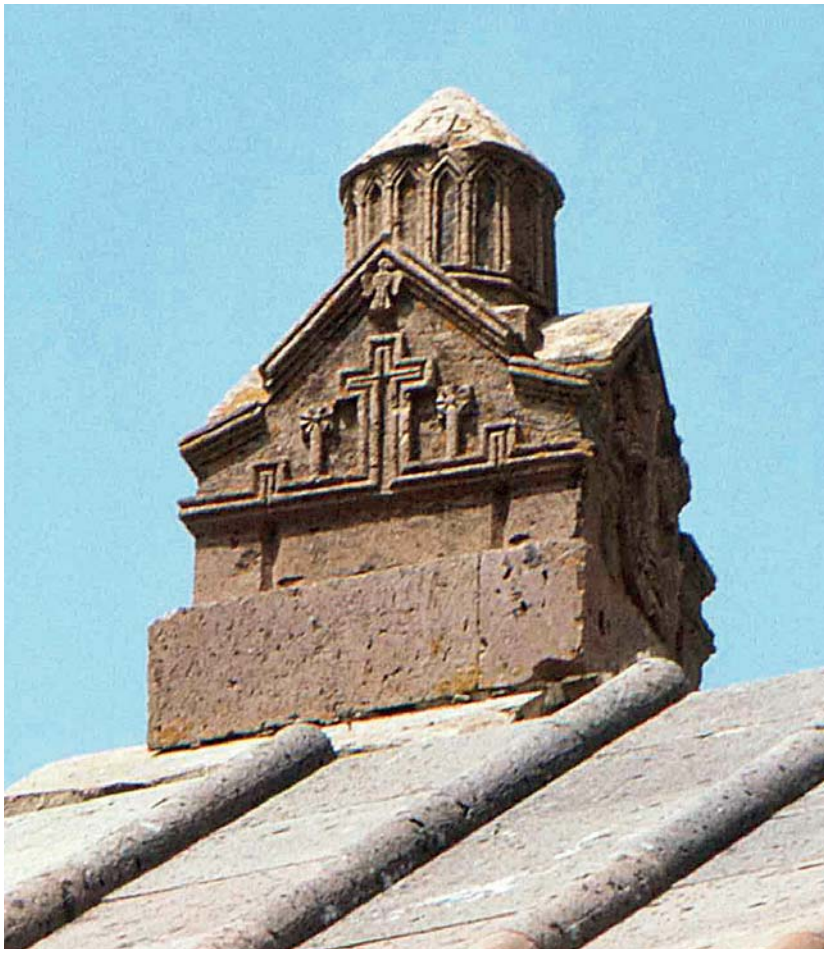


Fig. 73.
Hařič, monastère. Église principale (1201). Sommet de la façade ouest.
Modèle réduit-acrotère (XIXe s. ?). Photo de 1994.

Fig. 74.
Angełakot‘. Modèle réduit-reliquaire (VIIe s. ?). Photo MHA.

Fig. 75.
Ampoules palestiniennes de Monza et Bobbio (Ve-VIe s.).
D’après Grabar 1958, pl. ix : Monza 3 ; xi : M5 ; xiv : M9 ;
xxii : M12 ; xxvi : M14 ; xxxiv : Bobbio 3.

Fig. 76.
Boucle de saint Césaire (VIe s.). Musée de l'Arles antique.
D'après DUVAL 1991, p. 327.

Fig. 77.
Narbonne. Maquette du St-Sépulcre (Ve s.). Musée de Narbonne n° B010013.
Photo en ligne M. Scellès.

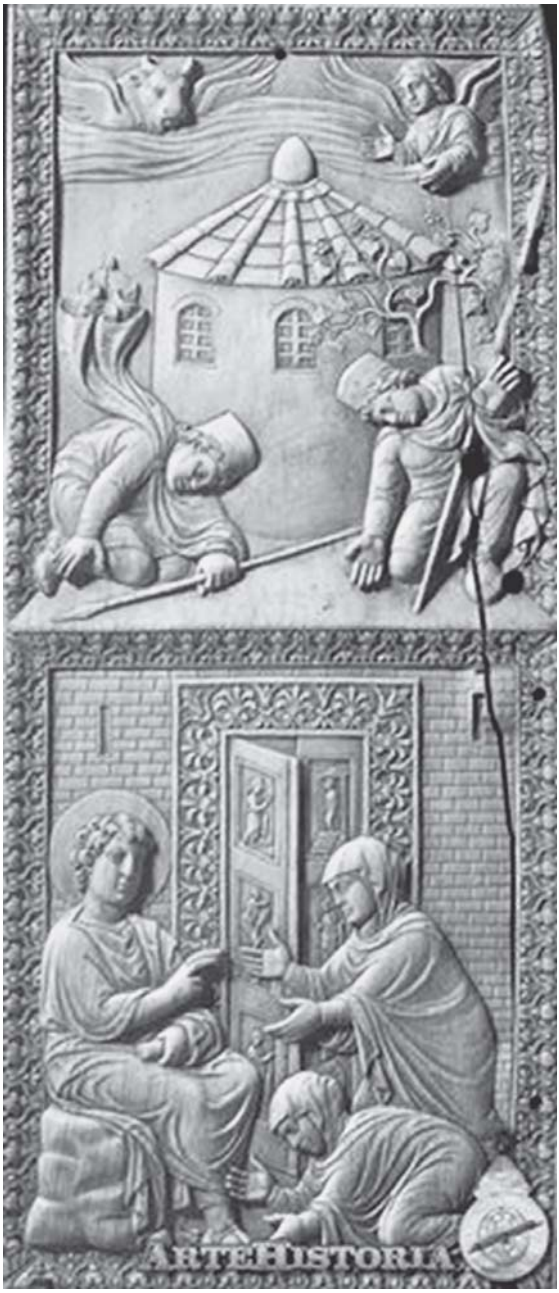


Fig. 78.
Milan. Ivoire de la Collection Trivulzio (ve s.). Visite au Tombeau.
Photo en ligne *Arte Historia* et www.pinterest.fr.

Fig. 79.
Encensoir copte (v^e-vi^e s.). Visite au Tombeau.
D'après GRABAR 1946, II, pl. XV, fig. 3, et FORMIGÉ 1954, planche p. 123.

Fig. 80.
Florence. Plaque d’ivoire (c. 800). Visite au Tombeau.
Photo www.akg-images.fr.

Fig. 81.
Plaque d'ivoire carolingienne. Visite au Tombeau. Musée de Dôle.
D'après HEITZ 1980, p. 218, fig. 173.

Fig. 82.
Aix-la-Chapelle. Trésor. Reliquaire byzantin (c. 970).
Photo Pinterest.com et Wikimedia Commons.

Fig. 83.
Chapiteau de Catalogne (XIIe s.). Épisodes de l’histoire du déluge.
Musée de Cluny, n° Cl.23900.

Fig. 84.
Cologne. Tabernacle (c.1180).
Victoria & Albert Museum (Londres), n° 7650-1861. Photo http://collections.vam.ac.uk.

Fig. 85.
Kacxi (Géorgie, 1010-1014). Tambour et dôme en ombrelle.
Vue générale du nord-ouest.

Fig. 86.
Bočorma (Géorgie, c. fin du Xe s.). Toit annulaire plissé à série de pignons.

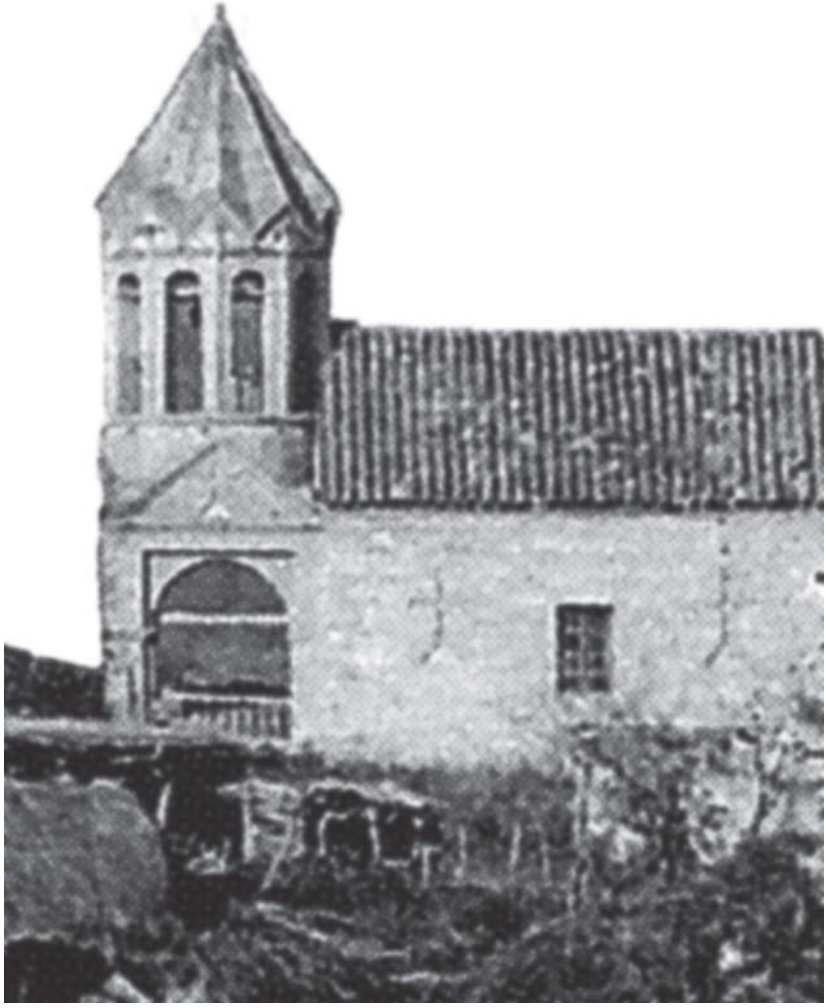


Fig. 87.
Ananuri (Géorgie). Porche-clocher de l’église arménienne (XIXe s.).
Détail d’une photo d’Ermakov (fin du XIXe s.).

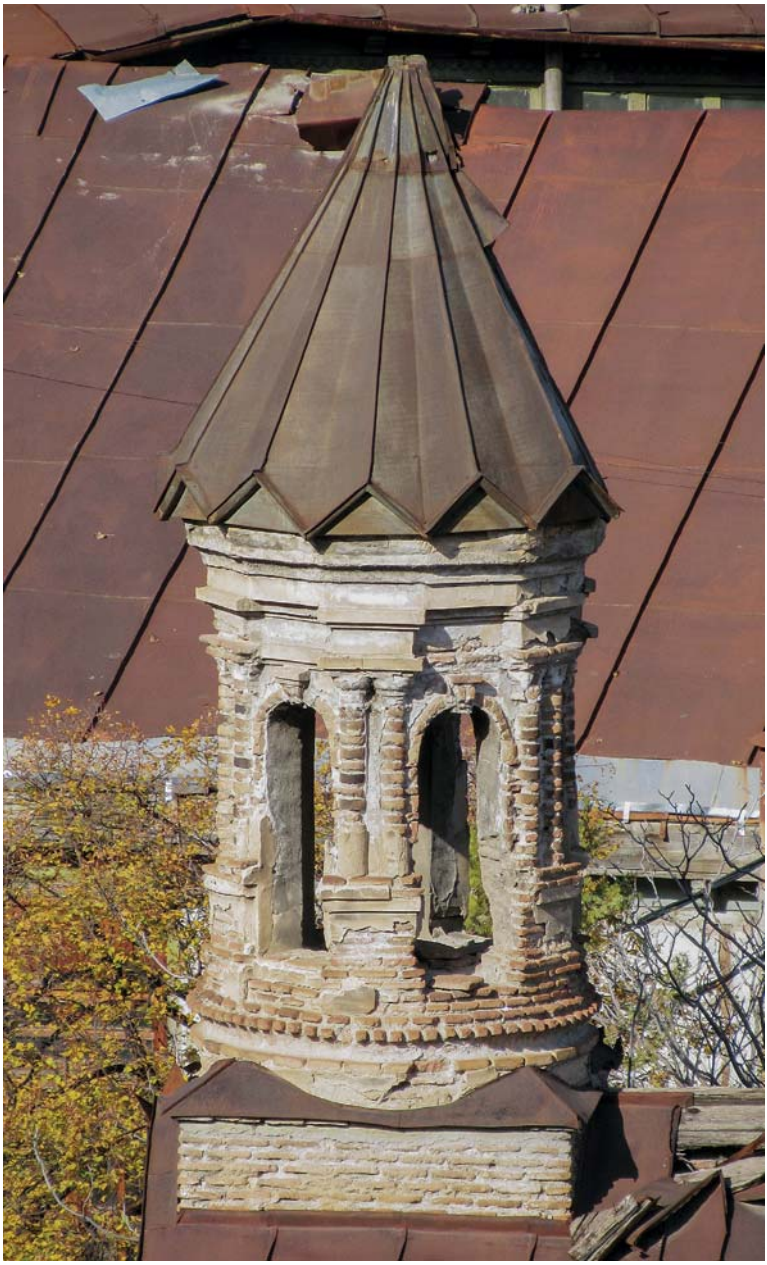


Fig. 88.
Tiflis/Tbilisi (Géorgie). St-Georges de Mułni (1751, restauration déb. XIXe s.).
Lanternon au sommet de la façade ouest.

Fig. 89.
Kairouan. Grande Mosquée (836).
Photo Office National du Tourisme Tunisien et www.travelintunisia.be.

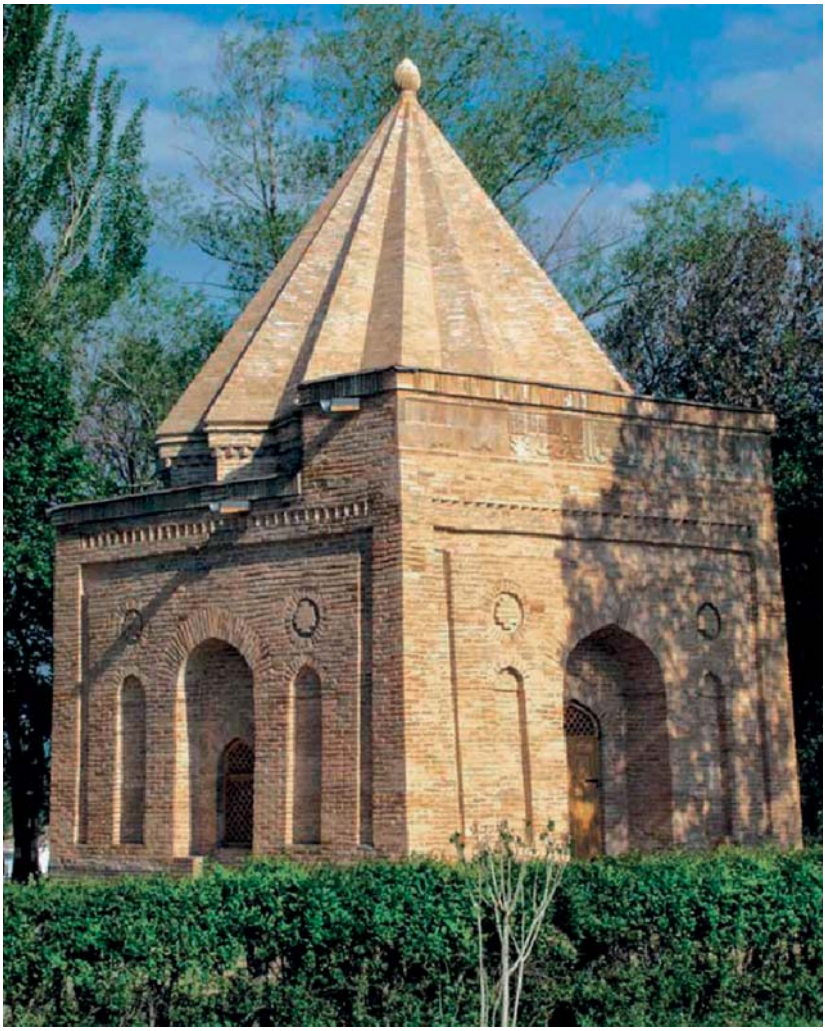


Fig. 90.
Mausolée de Babaǰi Xatun (Kazakhstan – fin Xe-début XIe s.).
Photo B. Glaudinov et M. Glaudinova et http://www.academia.edu/6402071/p.15.

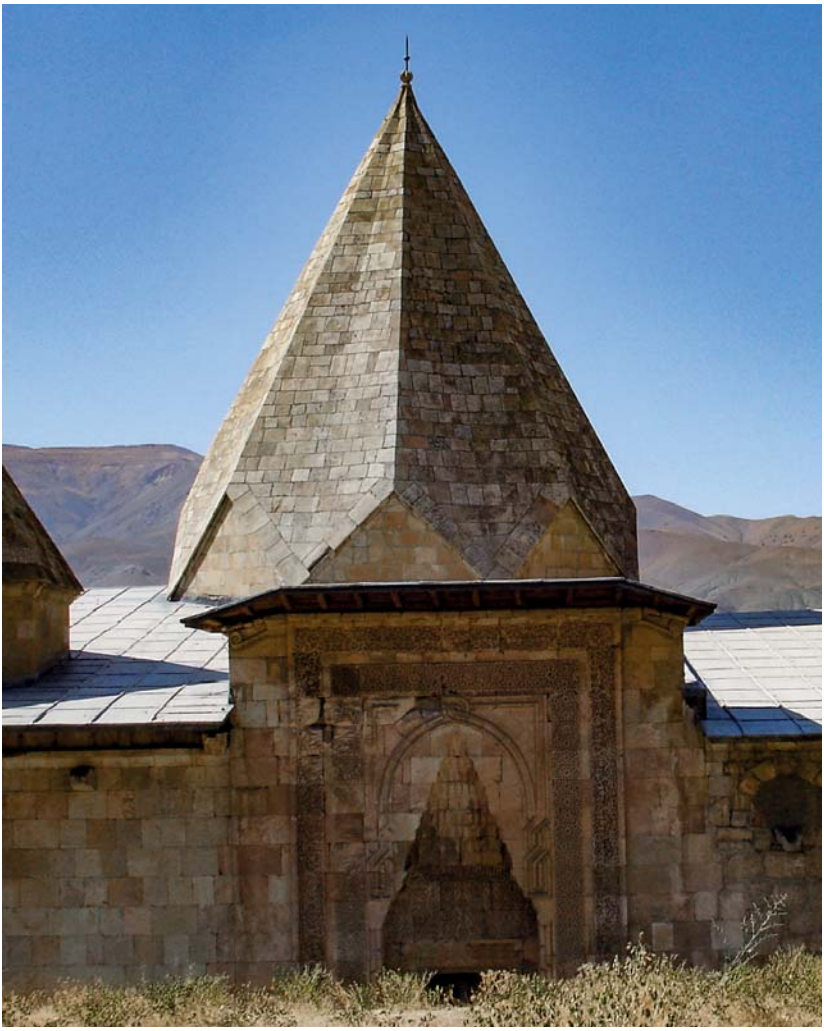


Fig. 91.
Divriği. Grande mosquée-hôpital (Ulu Cami – 1229-1243).
Photo Ch. et J.-Cl. Hotellier.

Fig. 92.
Amasya. Mausolée contigu à la Gök Medrese (1266). Photo Zaven Sargsyan.

Fig. 93.
Tokat. Mausolée de Nureddin ibn Sentimur (1314). Photo Zaven Sargsyan.

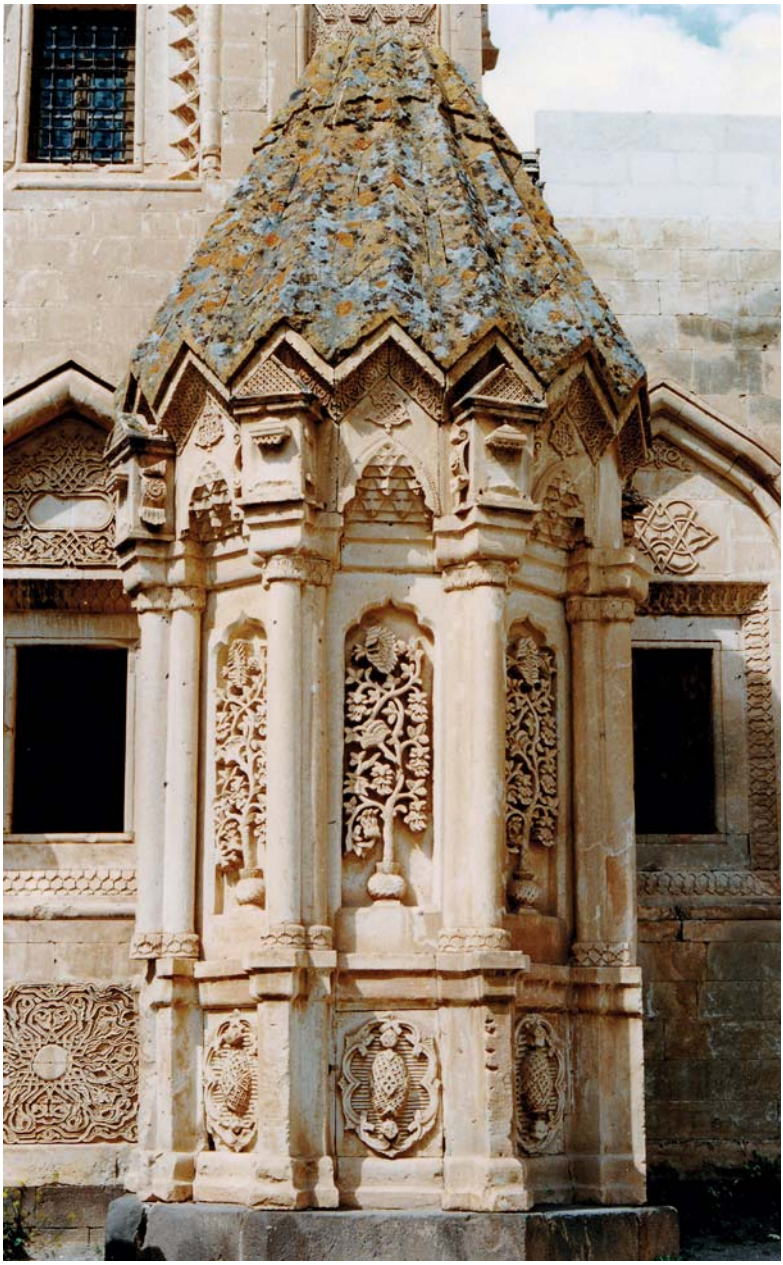


Fig. 94.
Doğubeyazit. Palais d'Ishak Paşa, mausolée (1784).
Photo Ch. et J.-Cl. Hotellier.

Fig. 95.
Erzurum. Mausolée d’Emir Salduk (XIIe s.).

Fig. 96.
Konya. Mausolée de Seyyid Mahmud Hayrani (1268).
Photo http://kulturrestorasyon.com.tr/uygulama.asp?id=15.

Fig. 97.
Kirşehir. Mausolée de Melik Gazi (c. 1250). Photo en ligne Yaşam Akarken.

Fig. 98.
Mossoul. Mausolée de l'imam Awn al-Din (1248).
Photo SARRE et HERZFELD 1911, pl. IC.

Fig. 99.
Lališ (Irak). Mausolée de Sheikh Adi (XIIIe s. ?).
Photo en ligne Birgül Açıkyıldız.

Fig. 100.
Kaneo (Macédoine). St-Jean (XIIIe-XIVe s.). Tambour à pignons,
étroite portion annulaire d'ombrelle, puis coiffe arrondie au centre du dôme.
Photo http://commons.wikimedia.org.

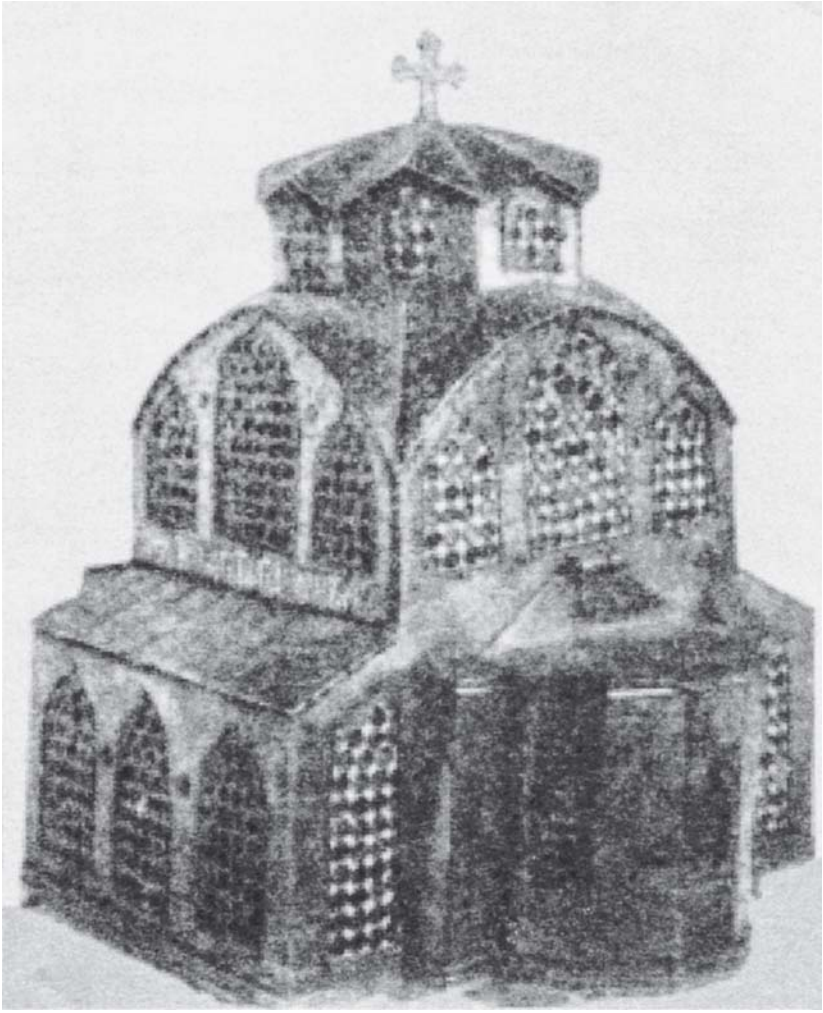


Fig. 101.
Macédoine. Monastère St-Jean-Baptiste près Ser.
Tabernacle en argent (XVIe-XVIIe s.). D’après KONDAKOV 1909, p. 167, fig. 106.

Fig. 102.
Aix-la-Chapelle. Chapelle palatine. Dôme reconstruit au XIIIe s. puis en 1664. Détail d'une photo en ligne CEphoto, Uwe Aranas.

Fig. 103.
Aix-la-Chapelle. Chasse-reliquaire de Charlemagne (1215).
Plaque du couvercle. Offrande de l’église à la Vierge.
Photo en ligne Bildarchiv Foto Marburg.

Fig. 104.
Cologne. Église St-André. Tour-lanterne (XIIe-XIIIe s.).
Détail d'une photo en ligne Raimond Spekking et Wikimedia Commons.

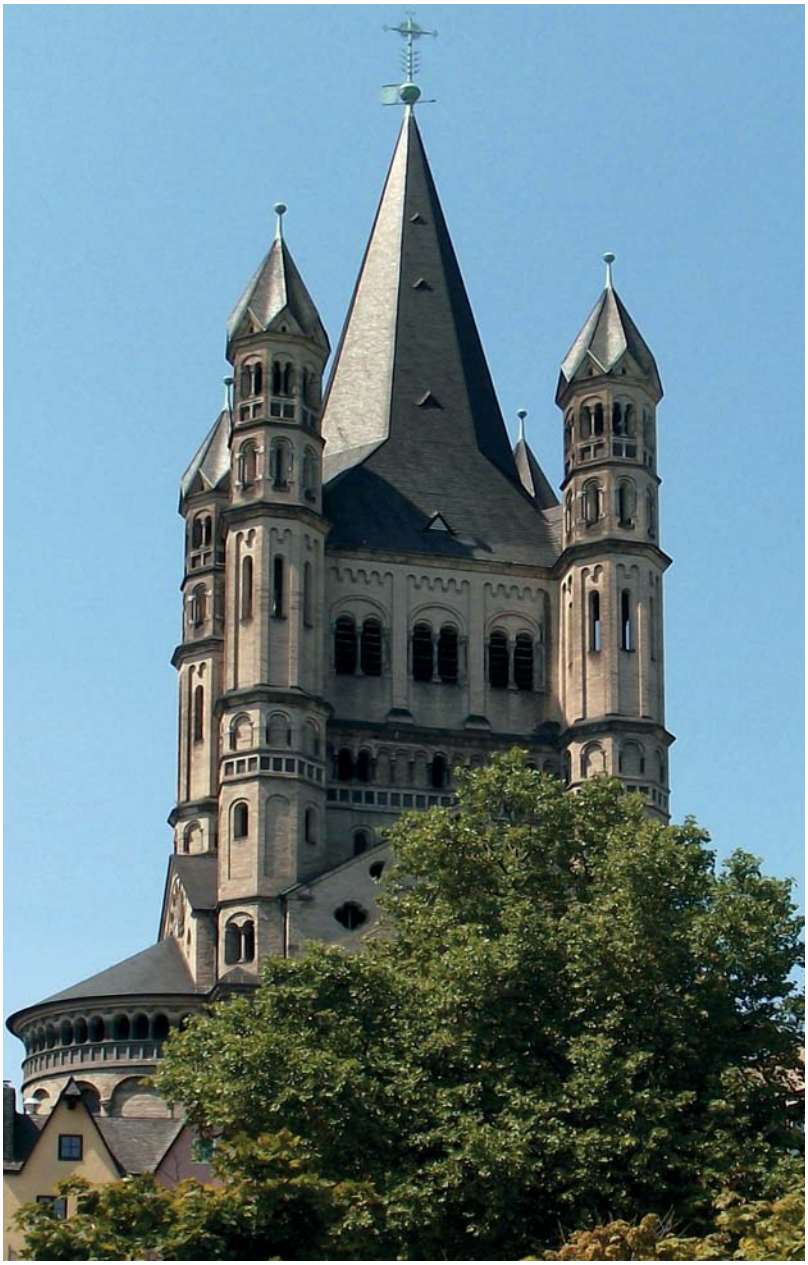


Fig. 105.
Cologne. Église St-Martin-le-Grand. Quatre tours d’angle du chevet (XIIe s.).
Détail de la photo https://www.ausflugsziele-nrw.net/gross-st-martin-koeln.

Fig. 106.
Cologne. Église des Sts-Apôtres. Deux tours d'angle (XIIe s.).
Détail d'une photo en ligne Raimond Spekking et Wikimedia Commons.

Fig. 107.
Cologne. Église St-Géréon. Deux tours sur les côtés du chevet (XIIe s.).
Détail d’une photo en ligne Raimond Spekking et Wikimedia Commons.

Fig. 108.
Münstermaifeld. Église Sts-Martin-et-Sever (1225-1322).
Détail d'une photo en ligne Mapio.net.

Fig. 109.
Werden (Essen). Église St-Léger.
Portion d’ombrelle à cinq plis sur l’abside (c. 1230).
Détails de photos en ligne Von Beckstet — Eigene et https.commons,
et Frank Vincentzet wikipedia.org.

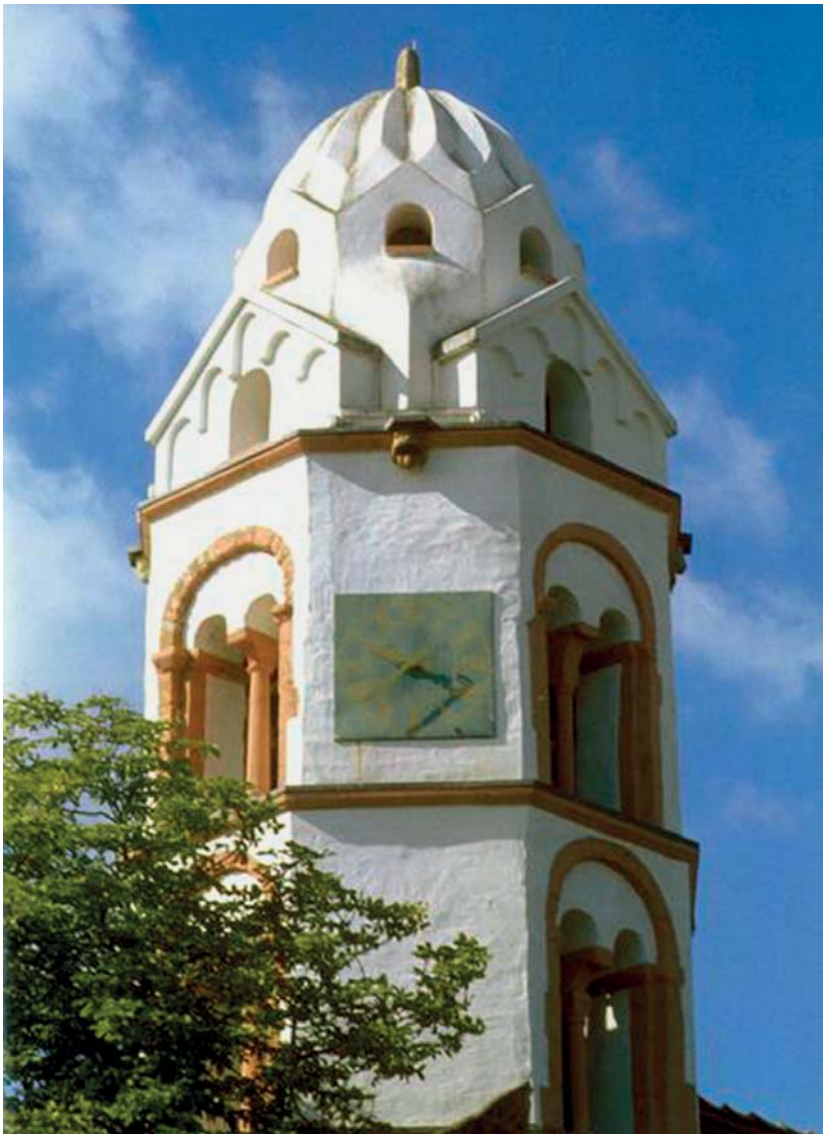


Fig. 110.
Dittelsheim. Église évangélique. « Sarazenenturm » (XIe-XIIe s.).
Photo en ligne Hans-Jürgen Kotzur et
https://www.regionalgeschichte.net/rheinhessen/dittelsheim.

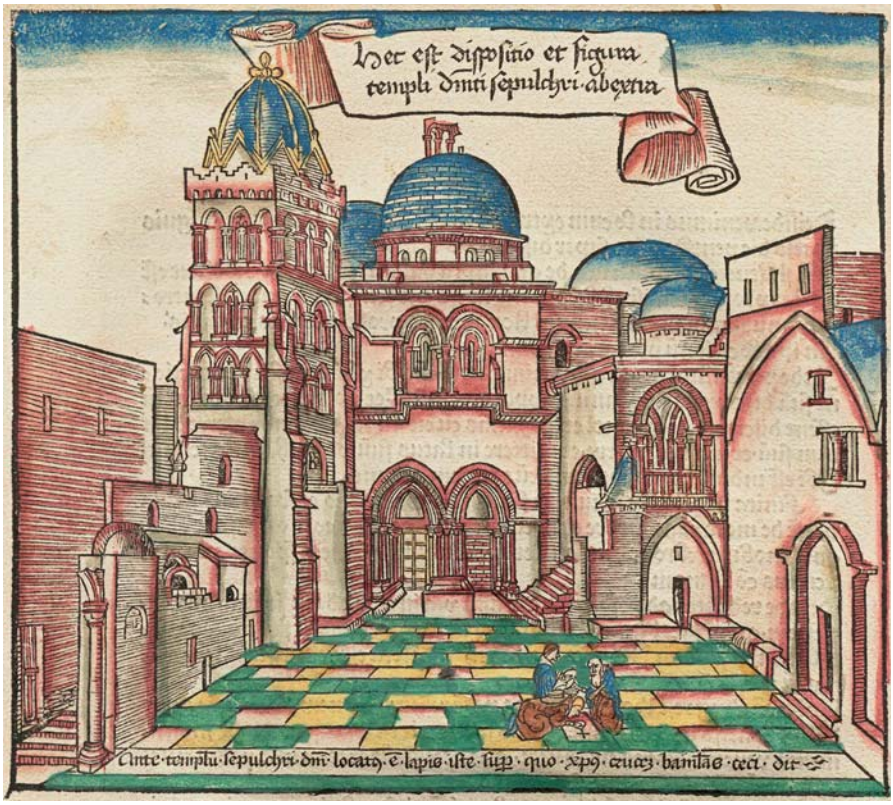
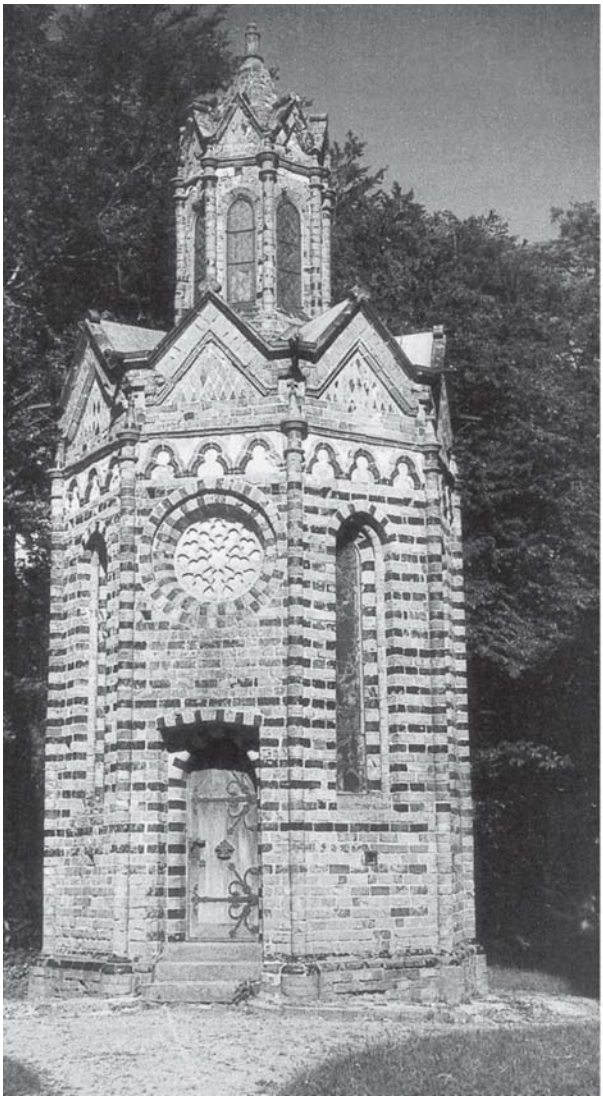
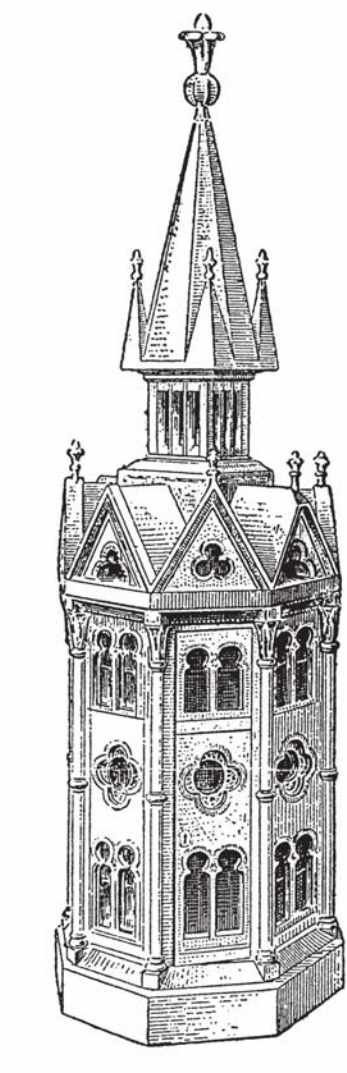


Fig. 111.
Gravure sur bois de 1483, extraite de Bernhard VON BREYDENBACH,
Sanctae peregrinationes, Mayence, 1486. Bibliotheca Gymnasii Altonani (Hamburg).
Photo en ligne Wikimedia Commons.

Fig. 112.
Andernach. Église Ste-Marie. Deux tours ouest (déb. XIIIe s.).
Détail d'une photo en ligne Ph. Jakkes et Wikimedia Commons.





113a.
Doberan (Poméranie). Ossuaire (c. 1250).
113b.
Abbaye de Sénanque.
Tour-tabernacle (déb. XIIIe s.). D’après KROESEN 2000, p. 44, fig. 28 et p. 72, fig. 44.

Fig. 114.
Xckōnk‘. St-Serge et la plateforme sur laquelle se trouvait le groupe principal des bâtiments monastiques. Vue du nord-est. Photo Hraïr Hawk Khatcherian, 2008.

Fig. 115.
Xckōnk‘. St-Serge. Vue générale du sud. Photo de 2013.

Fig. 116.
Xckōnk‘. St-Serge. Vue générale du sud-ouest. Comparaison des photos de 1980 (M. Basmadjian) et de 2013 : dégradation du toit de la conque sud à son extrémité est.

Fig. 117.
Xckōnk‘. St-Serge. Vue générale de l’est. Comparaison des photos de 1980 et de 2013 : pas de changement notable.

Fig. 118.
Xckōnk‘. St-Serge. Vue générale du nord-est. Comparaison des photos de 1980 et de 2013 : pas de changement notable.

1980

2013

Fig. 119.
Xckōnk‘. St-Serge. Portion du centre de la façade sud.
Comparaison des photos de 1980 et de 2013 : pas de changement notable.

Fig. 120.
Xckōnk‘. St-Serge. Angle intérieur nord-est.
Comparaison des photos de 1980 et de 2013 :
une pierre en forme de demi-colonne est tombée.

Fig. 121.
Xckōnk‘. St-Serge. Intérieur de la conque nord.
Comparaison des photos de 1980 et de 2013 : pas de changement notable.

1986

2005

Fig. 122.
Xckōnk‘. St-Serge. Comparaison de photos prises par Steven Sim en 1986 et 2005 : trou apparu au centre de la coupole, probablement par suite du séisme de 1988.

Fig. 123.
Xckōnk‘. St-Serge et un pan de mur de St-Jean-Baptiste.
Vue du sud-ouest. Photo Nicole et Jean-Michel Thierry, 1959, d’après THIERRY 2000, p. 112, fig. 70.

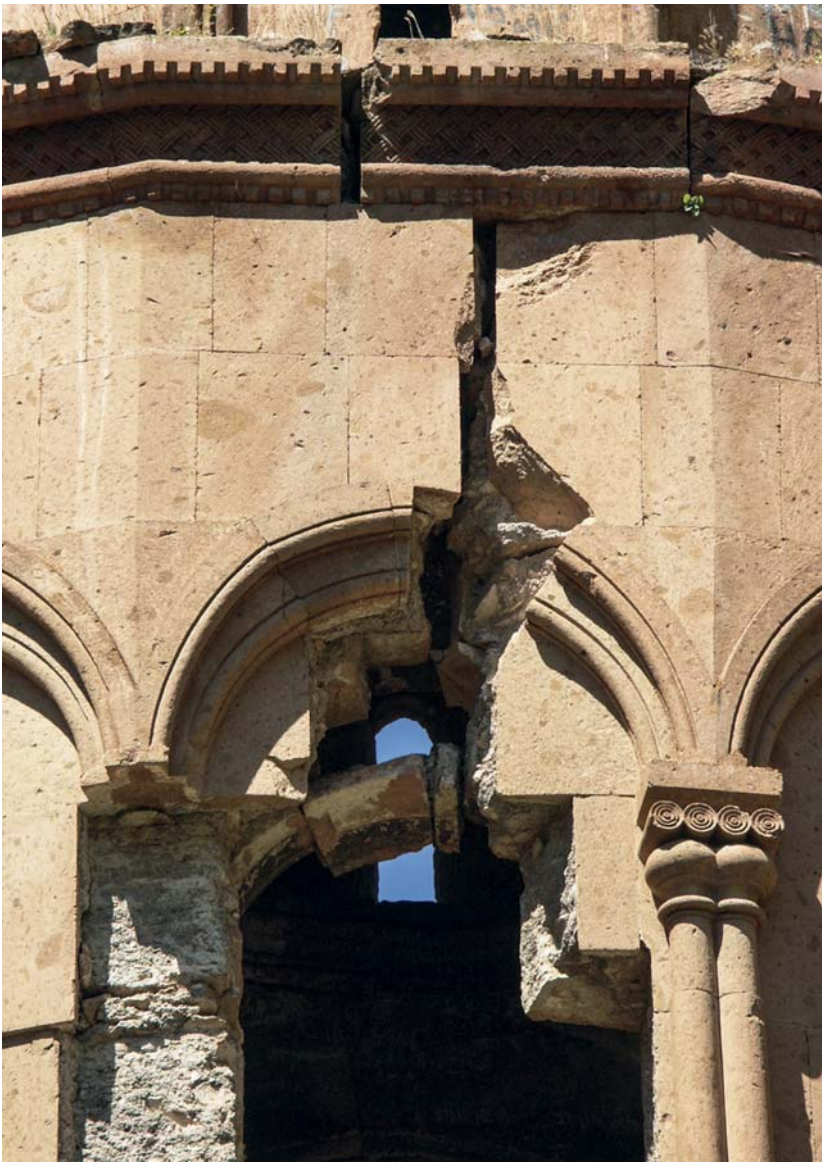


Fig. 124.
Xckōnk‘. St-Serge. Centre de la façade orientale. Photo de 2013.

Fig. 125.
Xckōnk‘. St-Serge. Centre de la façade occidentale. Photo de 2013.

Fig. 126.
Xckōnk‘. St-Serge. Intérieur : les quatre arcs porteurs de la coupole.
Photo de 2013.

Fig. 127.
Xckōnk‘. St-Serge. Vue zénithale de l’intérieur.
Photo Hraïr Hawk Khatcherian, 2008.

Fig. 128.
Xckōnk‘. St-Serge. Vue intérieure vers l’ouest. Photo de 2013.

Bibliographie

Sources

Agathange = Ագաթանգեղոս, *Պատմութիւն (= Histoire)*, in *Մատենագիրք հայոց, Բ. հատոր* (= Auteurs classiques arméniens, volume II), Antélias (Liban), 2003.

Kirakos de Ganjak = Կիրակոս Գանձակեցի, *Պատմութիւն Հայոց* (= Histoire d'Arménie), édit. Կ. Մելիք-Օհանջանյան (K. Melik'-Ōhanǰanyan), Erevan, 1961.

Samuēl d'Ani = Սամուէլ Անեցի, *Հաւաքմունք ի գրոց պատմագրաց* (= Recueil à partir des écrits des historiens), édit. Ա. Տէր-Միքելեան (A. Tēr-Mik'elean), Vałaršapat, 1893.

Samuēl d'Ani et continuateurs = Սամուէլ Անեցի եւ շարունակողներ, *Ժամանակագրութիւն Ադամից մինչեւ 1776 թ.* (= Chronique, d'Adam à l'an 1776), édition critique, étude et commentaires Կ. Մատեւոսեան (K. Mat'ewosyan), Erevan, 2014.

Études

Açikyildiz B., *The Yezidis: The History of a Community, Culture and Religion*, Londres-New York, 2010.

Ališan Ł. = Ալիշան Ղ., *Շիրակ* (= Širak), Venise, 1881.

Ališan Ł. = Ալիշան Ղ., *Այրարատ* (= Ayrarat), Venise, 1890.

Alpago-Novello A., *Sorhul, Documenti di architettura armena 20*, Milan, 1988-1989.

Alpago-Novello A. *et al.*, *Art and Architecture in Medieval Georgia*, Louvain-la-Neuve, 1980.

Amanbaeva B., Kolchenko V., Sataev K., « Kyrgyzstan », in: A. Khakimov, Sh. Mustafayev et al. (dir.), *The Artistic Culture of Central Asia and Azerbaijan in the 9th-15th centuries. Volume IV*: *Architecture*, Samarcande-Tashkent, 2013, p. 55-91.

Beridze V., *Monuments de Tao-Klardjétie dans l'histoire de l'architecture géorgienne* (en russe et en français), Tbilissi, 1981.

Conant K., « The original buildings at the Holy Sepulchre in Jerusalem », *Speculum XXXI*, *1*, Cambridge (Mass.), 1956, p. 1-48.

Cuneo P., *L'architettura della scuola regionale di Ani nell'Armenia medievale*, Rome, 1977.

Cuneo P., *L'architettura armena*, 2 volumes, Rome, 1988.

Cuneo P., « Marmašēn et l'école d'Ani », *REArm* XXIII, Paris, 1992, p. 419-471.

Curatola G., *L'art seldjoukide et ottoman*, Paris, 2010.

Donabedian P. = Դոնաբեդեան Պ., « Փարիզի Սենտ-Շապել եկեղեցու հարբաֆանդակների հարցի շուրջը » (= Autour de la question des bas-reliefs de l'église Sainte-Chapelle de Paris), *Պատմա-Բանասիրական Հանդէս* (*PBH*), Erevan, 1977, n° 1, p. 262-266.

Donabedian P., *L'âge d'or de l'architecture arménienne, VIIe siècle*, Marseille, 2008.

DONABEDIAN P., « Un des premiers exemples d’hybridation : l’architecture arménienne de Crimée (XIVe-XVe siècle) », *Series Byzantina. Studies on Byzantine and Post-Byzantine Art. Volume IX*, Varsovie, 2011, p. 47-67.

DONABÉDIAN P., « Les architectes de l’Arménie médiévale usaient-ils de dispositifs parasismiques ? », *REArm* 34, Paris, 2012, p. 169-242.

DONABEDIAN P., « Parallélisme, convergences et divergences entre Arménie et Géorgie en architecture et sculpture architecturale — 1 », *L’Europe et le Caucase. Les relations interrégionales et la question de l’identité. Actes du colloque*, sous la dir. de M. DOKHTOURICHVILI *et al.*, Tbilissi, 2012.

DONABEDIAN P., « Kurtarılması gereken önemli bir anıt: Khıdzgonk Surp Sarkis kilisesi », *Toplumsal Tarih 258*, Istanbul, juin 2015, p. 36-53.

DURAND J. et al. (dir.), *Armenia Sacra. Mémoire chrétienne des Arméniens (IVe-XVIIIe siècle)*, Paris, 2007.

DUVAL N. et al. (dir.), *Naissance des arts chrétiens*, Paris, 1991.

Encyclopédie arménienne soviétique, tome 5 = *Հայկական սովետական հանրագիտարան*, հատոր 5, Erevan, 1979.

ĒP‘RIKEAN S. = ԷՓՐԻԿԵԱՆ Ս., *Պատկերազարդ բնաշխարհիկ բառարան*, h. 2 (= Dictionnaire illustré de la patrie, t. 2), Venise, 1907.

ETTINGHAUSEN R., GRABAR O., *The Art and Architecture of Islam, 650-1250*, Harmondsworth, 1987.

FORMIGÉ J., « Un plan du Saint-Sépulcre découvert à la Basilique de Saint-Denis », *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot, Vol. 48, n° 2*, Paris, 1954, p. 107-130.

GIVIASHVILI I., KOPLATADZE I. = გივიაშვილი ი., კოპლატაძე ი., *ტაო-კლარჯეთი* (= Tao-Klarǰeti) (en géorgien, avec résumé en anglais), Tbilissi, 2004.

GLAUDINOV B., GLAUDINOVA M., « Kazakhstan », in: A. KHAKIMOV, Sh. MUSTAFAYEV et al. (dir.), *The Artistic Culture of Central Asia and Azerbaijan in the 9th-15th centuries. Volume IV*: *Architecture*, Samarcande-Tashkent, 2013, p. 12-54.

GRABAR A., *Martyrium. Recherches sur le culte des reliques et l’art chrétien antique. I. Architecture*, Paris, 1946.

GRABAR A., *Ampoules de Terre Sainte (Monza — Bobbio)*, Paris, 1958.

HARUT‘YUNYAN V. = ՀԱՐՈՒԹՅՈՒՆՅԱՆ Վ., *Հայկական ճարտարապետության պատմություն* (= Histoire de l’architecture arménienne), Erevan, 1992.

HEITZ C., *L’architecture religieuse carolingienne, les formes et leurs fonctions*, Paris, 1980.

HEITZ C., *La France pré-romane*, Paris, 1987.

HILLENBRAND R., *Islamic architecture. Form, function and meaning*, New York, 1994.

KALANTAR A., *Armenia from the Stone Age to the Middle Ages. Selected Papers*, Neuchâtel-Paris, 1994.

KAMSARAKAN A., « Les principaux sites d’Ani et de sa périphérie », *Ani, capitale de l’Arménie en l’an mil*, sous la dir. de R. KEVORKIAN, Paris, 2001, p. 283-301.

KAZARYAN A., *The Cathedral of Holy Ejmiacin and the Eastern Christian architecture of the 4th-7th centuries* (en russe, avec résumé en anglais), Moscou, 2007.

KAZARYAN A., *Church architecture of the 7th century in Transcaucasian countries*, vol. II (en russe, avec résumé en anglais), Moscou, 2012.

KAZARYAN A., « The Church of Surb Sargis (1024) in the Khtskonk Monastery and Shaping of the Medieval Order », à paraître dans la revue *Iran and the Caucasus*, Erevan.

KHALPAKHCHIAN O., « Chiese armene in Crimea », *Atti del quinto simposio internazionale di arte armena. 1988*, Venise, 1991, p. 499-515.

KHATCHATRIAN A., *L'architecture arménienne du IVe au VIe siècle*, Paris, 1971.

KONDAKOV N. = КОНДАКОВ Н., *Македонія. Археологическое путешествіе* (= Macédoine. Voyage archéologique), Saint-Pétersbourg, 1909.

KORUNOVSKI S., DIMITROVA E., *Macédoine byzantine. Histoire de l'art macédonien du IXe au XVe siècle*, Paris, 2006.

KOTZUR H.-J., « Denkmäler des Triumphs », *Die Kreuzzüge : kein Krieg ist heilig*, Mayence, 2004.

KRAUTHEIMER R., « Introduction to an "Iconography of Mediaeval Architecture" », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes, Vol. 5*, Londres, 1942, p. 1-33.

KROESEN J., *The Sepulchrum Domini through the ages: its form and function*, Louvain, 2000.

LEZINE A., *Architecture de l'Ifriqiya. Recherches sur les monuments aghlabides*, Paris, 1966.

MAHÉ A. et J.-P., *Histoire de l'Arménie des origines à nos jours*, Paris, 2012.

MARÇAIS G., *L'architecture musulmane d'Occident*, Paris, 1954.

MARZPANEAN Y. = ՄԱՐԶՊԱՆԵԱՆ Յ., *Բաղդատական ակնարկ մը կրօնական ճարտարապետութեան վրայ և Հայ ճարտարապետութեան տեղը անոր մէջ* (= Un essai comparatif sur l'architecture religieuse et la place en elle de l'architecture arménienne), Istanbul, 1970.

MAT'EVOSYAN A. = ՄԱԹԵՒՈՍՅԱՆ Ա., *Հայերեն ձեռագրերի հիշատակարաններ. ԺԳ դար* (= Colophons des manuscrits arméniens. XIIIe siècle), Erevan, 1984.

MAT'EVOSYAN K. = ՄԱԹԵՒՈՍՅԱՆ Կ., *Անի — Շիրակի պատմության էջեր* (= Ani — Pages d'histoire du Širak), Erevan, 2010.

MELIK'-BAXŠYAN S. = ՄԵԼԻՔ-ԲԱԽՇՅԱՆ Ս., *Հայոց պաշտամունքային վայրեր* (= Lieux de culte arméniens), Erevan, 2009.

MEPISACHVILI R., TSINTSADZE V., *L'art de la Géorgie ancienne*, Leipzig, 1978.

MUTAFIAN C., *L'Arménie du Levant (XIe-XIVe siècle)*, 2 tomes, Paris, 2012.

ORBELI I. = ОРБЕЛИ И., « Проблемы Сельджукского искусства. Краткое изложение доклада » (= Les problèmes de l'art seldjoukide. Bref exposé de la communication), *III Международный конгресс по Иранскому искусству и археологии. Доклады. Ленинград, сентябрь 1935 г.* (= IIIe Congrès international sur l'art et l'archéologie iraniens. Communications. Léningrad, septembre 1935), Moscou-Léningrad, 1939, p. 150-155.

OTTO-DORN K., *L'art de l'islam*, Paris, 1967.

OUSTERHOUT R., « The Temple, the Sepulchre, and the Martyrion of the Savior », *Gesta, vol. 29, n°1*, Chicago, 1990, p. 44-53.

PETROSYAN H. = ՊԵՏՐՈՍՅԱՆ Հ., *Խաչքար* (= Khatchkar), Erevan, 2008.

RENOUX A. (Ch.), « La croix dans le rite arménien. Histoire et symbolisme », *Melto. Recherches orientales, Année 5, n° 1*, Université Saint-Esprit, Kaslik (Liban), 1969, p. 123-175.

SAKISIAN A., *Pages d’art arménien*, Paris, 1940.

SARGISEAN N. = ՍԱՐԳԻՍԵԱՆ Ն., *Տեղագրութիւնք ի Փոքր եւ ի Մեծ Հայս* (= Topographie en Petite et en Grande Arménie), Venise, 1864.

SARRE F., HERZFELD E., *Archäologische Reise im Euphrat- und Tigris-Gebiet, Band III (Tafelband)*, Berlin, 1911.

SMITH E. Baldwin, « A source of Medieval art in France », *Art Studies II*, Princeton, 1924, p. 85-112.

STRZYGOWSKI J., *Die Baukunst der Armenier und Europa*, Vienne, 1918.

THIERRY J.-M., *L’Arménie au Moyen-Age*, La-Pierre-qui-Vire, 2000.

THIERRY J.-M., DONABÉDIAN P., *Les arts arméniens*, Paris, 1987.

THIERRY N. et J.-M., « Notes sur des monuments arméniens de Turquie », *REArm.*, tome II, Paris, 1965, p. 165-184.

TOKARSKIĬ N. = ТОКАРСКИЙ Н., *Архитектура Армении IV-XIV вв.* (= L’architecture de l’Arménie des IVe-XIVe ss.), Erevan, 1961.

TORAMANJAN A. = ТОРАМАНЯН А., *Средневековая архитектура Армении и Балканских стран* (= L’architecture médiévale de l’Arménie et des pays balkaniques), Erevan, 2003.

T‘ORAMANYAN T‘. = ԹՈՐԱՄԱՆՅԱՆ Թ., *Նյութեր հայ ճարտարապետության պատմության* (= Matériaux d’histoire de l’architecture arménienne), I, Erevan, 1942 ; II, Erevan, 1948.

VAN EMPELEN L., « The Realism of Erhard Reuwich’s Cityscape of Jerusalem (1486) », *Eastern Christian Art 8*, Louvain, 2011, p. 15-28.

VERDIER Ph., « Deux plaques d’ivoire de la Résurrection avec la représentation d’un Westwerk », *Revue suisse d’art et d’archéologie, 22*, Zurich, 1962, p. 3-9.

ÜNAL R., *Les monuments islamiques anciens de la ville d’Erzurum et de sa région*, Paris, 1968.

YETKIN S., *L’architecture turque en Turquie*, Paris, 1962.

YEVADIAN M., *Des serviteurs fidèles. Les enfants d’Arménie au service de l’État turc*, Lyon, 2010.

http://en.wikipedia.org/wiki/Khtzkonk_Monastery

http://www.virtualani.org/khtzkonk/

http://www.wmf.org/sites/default/files/wmf_publication/Ani in Context Report Final.pdf

http://www.academia.edu/1961232/Kars_Ve_Çevresinde_Depremler_1924-1941_ (= Les tremblements de terre à Kars et ses environs, 1924-1941), étude de Süleyman TEKIR, *History Studies*, 2012, p. 423-436.